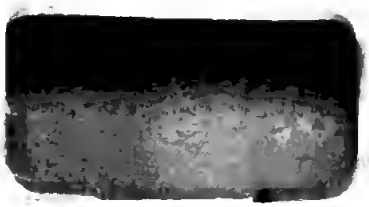
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE
PLUTEO
N. CATENA



OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS DRAMATIQUES ANGLAIS.

VII.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE L V
PLUTEO
N. CATENA

954336 T. 11. V. 7

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VIEL.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.

ŒUVRES DE JOHN VANBRUGH,

ET COLLEY CIBBER.

CONTENANT:

The Provok'd husband, or a Journey to London; le Mari poussé à bout, ou le Voyage à Londres, Comédie.

ŒUVRES DE M. LE GÉNÉRAL BURGOYNE,

CONTENANT:

The maid of the oaks, ou la Nymphe des Chênes, divertissement Dramatique.

LE MARI POUSSÉ A BOUT,

OU

LE VOYAGE DE LONDRES.

REMARQUES
SUR LA COMÉDIE
DU MARI POUSÉ A BOUT,
ET
LE VOYAGE DE LONDRES.

CETTE Pièce, généralement applaudie, comprend deux intrigues, dont l'une, *le Voyage de Londres*, est la production du célèbre *Sir John Vanbrugh*, Auteur dramatique, & l'autre, *le Mari poussé à bout*, appartient au fameux Comédien *Colley Cibber*, qui brilloit sur la Scène Angloise sous les règnes de Guillaume III, de la Reine Anne, de George I, & de George II. Cibber, après avoir fourni une longue & glorieuse carrière, & s'être distingué tout à-la-

fois comme Auteur & comme Acteur ; mourut à Londres en 1757, âgé de 86 ans. Sir John Vanbrugh, son contemporain & son rival dans l'Art dramatique, décéda en 1726 al'âge de 39 ans, & laissa plusieurs pièces qu'il n'eut pas le temps d'achever, entre autres la Comédie que nous donnons ici au Public. Cibber trouvant du mérite & de l'originalité dans la partie qui concerne *le Voyage de Londres*, composa celle qui lui sert de pendant ou d'intrigue secondaire, & la pièce fut jouée sous le nom de Vanbrugh, mort l'année précédente.

Les ennemis de Cibber ignorant quels étoient les rôles qui appartenoient au Baronnet, & voulant l'humilier, en exaltant les talens de son adversaire, applaudirent sans le savoir aux rôles qu'il avoit composés. Cibber jouit pendant quelque temps en silence de son triomphe ; & lorsque le succès de la pièce,

fut bien décidé, il leva le masque, déposa le manuscrit de Vanbrugh chez un Libraire, où il fut à portée d'être examiné par ses ennemis, & désigna les scènes qui étoient à lui, & c'étoient précisément celles qu'on avoient généralement admirées. Cette supercherie humilia tellement la Critique, qu'elle n'osa plus attaquer un homme dont le talent étoit digne des plus grands éloges, & Cibber se réjouit beaucoup de sa victoire.

PERSONNAGES.

LORD TOWNLEY.

M. MANLY, *Amoureux de* LADY GRACE.

SIR FRANCIS WRONGHEAD (1), *Gentilhomme Campagnard.*

RICHARD, *son Fils.*

Le Comte BASSETTE, *Joueur.*

JOHN MOODY, *Valet de* SIR FRANCIS.

LADY TOWNLEY.

LADY GRACE, *Sœur de* LORD TOWNLEY.

LADY WRONGHEAD.

MISS JENNY, *sa Fille.*

MISTRISS MOTHERLEY, *Marchande de Modes.*

MYRTILLA, *sa Nièce,*

TRUSTY, *Suivante de* LADY TOWNLEY.

JAMES, *Laquais de* MANLY.

UN CONNÉTABLE.

DOMESTIQUES.

La Scène est à Londres.

---

(1) Wronghead signifie en françois *absurde.*

LE MARI POUSSÉ A BOUT;

OU

UN VOYAGE A LONDRES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une Salle dans la maison de Lord TOWNLEY.

SCENE PREMIERE.

LORD TOWNLEY, *seul.*

AH ! pourquoi me suis-je marié ?.... Mon humeur, mes goûts ne s'accordent pas avec ceux de ma femme ;... sa dissipation me désole....

cependant, quoiqu'elle ait franchi certains préjugés, je n'ai nulle raison de soupçonner sa vertu, & sa réputation est encore à l'abri de la critique.... Mais, jouira-t-elle long-temps du même avantage? Pourra-t-elle éviter les pièges qui l'environnent de toutes parts?... Sa vertu la rend insupportable; c'est sous ce prétexte qu'elle se livre à tous les amusemens dont cette ville abonde, qu'elle regarde es vices & les ridicules comme autant de prérogatives attachées au rang d'une femme de qualité. — Ah! si elle réfléchissoit un moment à l'erreur qui l'aveugle, elle y renonceroit bientôt.... Sourde aux propos séduisans de nos agréables, elle croit ainsi faire éclater son attachement à ses devoirs: mais en refusant d'écouter mes conseils, le tourbillon du monde l'entraîne, & me force de chercher autre part le bonheur que je trouverois dans sa société. — Il est temps de réformer cet abus: agissons avec prudence, de peur d'aigrir un caractère trop prompt à s'enflammer. — La voici: cachons sous un maintien tranquille le chagrin que me cause son indifférence.

SCENE II.

LORD TOWNLEY, LADY TOWNLEY.

LORD TOWNLEY.

Quoi, madame! déja vous sortez? à peine avez vous dîné.

LADY TOWNLEY.

Que voulez-vous que je fasse chez moi, Mylord?

LORD TOWNLEY.

Qu'y fait ma sœur?

LADY TOWNLEY.

Ho! Lady Grace est un prodige de raison; — mais dites-moi vous-même, je vous prie, quels charmes vous trouvez à rester chez-vous?....

LORD TOWNLEY.

J'en trouverois infiniment si vous vouliez rendre ma maison plus agréable.

LADY TOWNLEY.

En vérité, mon cher Lord, pouvez-vous vous flatter qu'une femme comme moi se condamnera à rester chez elle pour faire compagnie à son mari? — Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe aux idées bizarres de certaines gens, sur la manière de vivre qu'ils voudroient nous prescrire.

LORD TOWNLEY.

Ne riez-vous pas aussi de la conduite extravagante de certaines femmes?

LADY TOWNLEY.

Sans doute de celles, par exemple, qui adopteroient vos préceptes.

LORD TOWNLEY.

Vous préférez donc imiter les femmes qui, sans aucun égard pour le public, cèdent au torrent des plaisirs?

LADY TOWNLEY.

Certainement; d'ailleurs ce public respecte les femmes sages & vertueuses, & n'est pas assez méchant pour les blâmer, parce qu'elles aiment le grand monde....

LORD TOWNLEY.

Ni moi assez complaisant pour souffrir que ma femme lui sacrifie tous ses momens. — En un mot, Madame, votre conduite....

LADY TOWNLEY.

Me plaît infiniment.

LORD TOWNLEY.

Je ne la blâmerois pas si vous n'aviez absolument que vos goûts à consulter....

LADY TOWNLEY.

Qui voulez-vous donc que je consulte?

LORD TOWNLEY.

Votre époux.

LADY TOWNLEY.

Et cet époux n'est-il pas obligé aux mêmes égards envers moi?

LORD TOWNLEY.

Sans doute.

LADY TOWNLEY.

En ce cas, nous sommes d'accord. — Si je quitte ma maison, parce que je m'y ennuie, n'est-il pas raisonnable que j'y retourne quand je m'ennuie ailleurs?

LORD TOWNLEY.

Parlons sérieusement, Madame....

LADY TOWNLEY.

Dépêchez-vous, je n'ai plus le temps de m'arrêter.

LORD TOWNLEY.

Parbleu, Madame, lorsque je parle ainsi, je prétends qu'on m'écoute, & qu'on me réponde d'une manière raisonnable....

LADY TOWNLEY.

Avant même qu'on sache de quoi il s'agit ?

LORD TOWNLEY.

De grace, prêtez-moi un moment d'attention, & promettez-moi de me répondre avec franchise.

LADY TOWNLEY.

Je le veux bien.

LORD TOWNLEY.

Pourquoi m'avez-vous donné votre main ?

LADY TOWNLEY.

Mais.... pour m'affranchir de la contrainte où me tenoit l'état de fille.

LORD TOWNLEY.

Croyez-vous qu'une femme soit moins gênée qu'une demoiselle ?

LADY TOWNLEY.

Ah ! Mylord, quelle ridicule question ? Les femmes jouissent de mille avantages qui leur font supporter les dégoûts du mariage.

LORD TOWNLEY.

Nommez-en un, Madame,

LADY TOWNLEY.

Je vous en nommerai cent s'il le faut ; com-

mençons par la matinée. — Une femme d'un certain rang reçoit des hommes à sa toilette, les invite à dîner, leur donne rendez-vous au spectacle, y fait admirer ses graces, juge, approuve ou condamne la pièce, parle plus haut que les acteurs, & fixe sur elle les yeux de tout un public; après le spectacle, elle propose une partie de souper dans un des magasins les plus réputés pour les fruits des Indes. (1) Quand elle s'est suffisamment amusée dans la cité, elle retourne à deux ou trois heures du matin dans le quartier de la cour, se rend à l'assemblée de quelqu'une de ses amies, perce la foule, s'assied près d'une table où l'on joue un jeu de hasard, parie contre quelque dupe de qualité, perd, & s'il demande à être payé, lui tourne le dos en riant, & lui promet son argent dans un autre moment. Hà! hà! hà! hà! — Vous ne concevez pas combien cette méchanceté nous divertit.

LORD TOWNLEY, *à part.*

J'en suis outré.

LADY TOWNLEY.

Voilà, Mylord, les amusemens que nous procure le mariage.

(1) Ces sortes de soupers étoient sur-tout en usage parmi les personnes du plus haut rang. Ce tableau nous indique les mœurs des Anglois au commencement du siècle actuel.

LORD TOWNLEY.

Mais dites-moi, je vous prie, quelle est la loi qui défend le vice aux Demoiselles, & qui l'autorise chez les femmes ?

LADY TOWNLEY.

La plus constante de l'univers : la mode.

LORD TOWNLEY.

Elle n'a point d'empire sur le sage, & ne m'en imposera pas, je vous en avertis.

LADY TOWNLEY.

Allons, je vois qu'il est temps que je me range sous les loix de la sagesse.....

LORD TOWNLEY.

Ah ! Madame, quand verrai-je cet heureux moment ?

LADY TOWNLEY.

Tout-à-l'heure, Mylord ; quand un mari prend de l'humeur, une femme prudente se retire, & ne reparoît que lorsqu'il a renoncé à ses caprices.

(*Elle fait quelques pas, Lord Townley la retient.*)

LORD TOWNLEY.

Est-il possible que vous cherchiez à me chagriner, moi qui ne m'occupe que de votre bonheur !

LADY TOWNLEY.

Ah ! Mylord, ne me tenez pas un pareil langage.

LORD TOWNLEY.

Cruelle ! pouvez-vous vous plaindre de mes procédés ?

LADY TOWNLEY.

Je ne puis que m'en louer. — Vous avez, à la vérité, depuis trois semaines, entendu mes plaintes sur une dette que j'ai avec Mylord Lurcher.... qu'importe.... un mari n'est pas responsable des dettes d'honneur que contracte sa femme....

LORD TOWNLEY.

Ah ! ma chère amie, j'abandonnerois volontiers toute ma fortune, si je pouvois me flatter que ce sacrifice vous rendît sensible à ma tendresse....

LADY TOWNLEY.

C'est-à-dire que vous ne me la céderiez qu'à condition de n'en pas dépenser un schelling.

LORD TOWNLEY.

Vous offensez ma délicatesse. — Quoique vos plaisirs ne s'accordent point avec les miens, je veux vous prouver que je suis assez généreux pour

éviter tout ce qui peut vous chagriner. Peut-être réfléchirez-vous enfin sur vos torts. — (*Il tire de sa poche un porte-feuille.*) Quelques autres dettes d'honneur peuvent occasionner l'ennui que vous éprouvez chez vous..... je veux vous faciliter les moyens.... de me procurer plus souvent le plaisir de vous voir. — Voilà un billet de cinq cents livres sterlings.

LADY TOWNLEY, *le prend & fait une profonde révérence.*

C'est ainsi, Mylord, que je vous en témoigne l'excès de ma reconnoissance. (*à part.*) Il vient de me convaincre que si j'avois eu la foiblesse de l'aimer, je n'en aurois pas obtenu une guinée.

LORD TOWNLEY.

Me permettez-vous de vous faire une question?

LADY TOWNLEY.

Ma satisfaction vous en permet mille.

LORD TOWNLEY.

Combien de temps croyez-vous que cet argent vous suffira?

LADY TOWNLEY.

Fi, Mylord, vous voulez vous ôter le mérite d'une bonne action?

LORD TOWNLEY.

Mais encore ?

LADY TOWNLEY.

Puis-je répondre du hasard. — J'espère que ces cinq cents livres sterlings en produiront cinq mille.

LORD TOWNLEY.

J'en serois bien fâché....

LADY TOWNLEY.

Quoi ! vous seriez fâché que je pusse gagner cinq mille livres sterlings ?

LORD TOWNLEY.

Oui, Mylady.

LADY TOWNLEY.

Ho, vous plaisantez, cela n'est pas possible. — Considérez, Mylord, combien de fantaisies une femme de bon goût pourroit contenter avec cette somme ; & si elle avoit de l'esprit,... ma foi elle pourroit les perdre... à son tour....

LORD TOWNLEY.

C'est précisément ce que je souhaite.

LADY TOWNLEY.

Pour vous prouver que je cherche à les économiser, je vais jouer un triste quadrille à deux mi-

sérables guinées la fiche. Je m'attends d'avance au plus insupportable ennui ; mais j'ai promis, & je ne veux pas manquer à ma parole. — Adieu.

(*Elle sort.*)

LORD TOWNLEY.

Quelle insouciance ! rien ne la corrigera. Je ne puis y résister ; il faudra que j'emploie encore d'autres moyens.... Mais avant de me décider, consultons Manly & ma sœur, leur amitié m'indiquera peut-être un parti raisonnable....

(*Un laquais.*)

LE LAQUAIS.

Monsieur Manly desireroit savoir si Mylord est visible ?

LORD TOWNLEY.

Dites-lui que je l'attends avec le plus vif empressement. — Avertissez ma sœur, que j'ai besoin de lui parler ; mais la voici.

(*Le laquais sort.*)

SCENE III.

LORD TOWNLEY, LADY GRACE.

LORD TOWNLEY.

Vous prévenez l'envie que j'ai de causer avec vous.

LADY GRACE.

Je me suis aveuglée à lire dans un énorme *in-folio* qui a manqué de me tuer.

LORD TOWNLEY.

Vous avez tort, ma sœur, de lire en sortant de table. — Holà, quelqu'un. (*A un laquais.*) Qu'on ferme ma porte pour tout le monde, excepté pour M. Manly.

LADY GRACE.

Pourquoi cette préférence?

LORD TOWNLEY.

Votre question me prouve qu'elle ne vous déplaît pas.

LADY GRACE.

En vérité, Mylord, vous faites-là de singulières conjectures.

LORD TOWNLEY.

J'y vois clair, & je vous avoue que je desire beaucoup cette union.

LADY GRACE.

Pour s'unir, il faut que les parties soient d'accord, & je ne me suis pas encore apperçue que M. Manly ait aucun projet à cet égard.

LORD TOWNLEY.

Moi, j'en suis convaincu, & j'en juge d'après une conversation que nous eûmes derniérement ensemble à ce sujet.

LADY GRACE.

S'il m'en parle, je vous en instruirai.

LORD TOWNLEY.

Je connois Manly, il ne se déclarera que lorsqu'il sera sûr d'être accepté. Je puis vous assurer que votre humeur, votre esprit & votre bon sens lui conviennent beaucoup. C'est un homme froid, & qui ne s'enflamme que par degré; mais à la manière dont il s'est expliqué sur votre mérite, je compte qu'avant peu il me communiquera ses intentions.

LADY GRACE.

Cet éloge me flatte, & je vous avouerai en même-temps que l'ayant examiné plusieurs fois, lorsqu'il donnoit l'essort à ses observations satyriques, je me suis apperçu qu'il m'adressoit toujours quelque compliment, que je faisois semblant

de ne pas comprendre, de peur qu'il ne m'accusât de trop de vanité.

LORD TOWNLEY.

A merveille, ma petite sœur. Cependant quand un homme de mérite rend hommage à une femme de bon sens, elle peut y être sensible, sans encourir le reproche qu'on fait aux prudes ou aux coquettes.

LADY GRACE.

Paix, le voici.

SCENE IV.

Les précédens, MANLY.

LORD TOWNLEY.

J'ÉTOIS impatient de vous voir, mon cher Manly.

MANLY.

Je n'ai pu venir plutôt, Mylord. — Comment, en tête-à-tête avec l'aimable Lady Grace ? on parcourroit tout le quartier de la cour sans y trouver une société comme celle-ci. Où est Lady Townley ?

LORD TOWNLEY.

Il seroit bien difficile de le deviner.

MANLY.

J'essaierai de vous en instruire.

LORD TOWNLEY.

Épargnez-vous cette peine, j'en aurai des nouvelles à cinq heures du matin.

MANLY.

Si j'avois une femme comme celle-là.... Je.... Pardon, Mylord, j'oublois....

LORD TOWNLEY.

Parlez avec franchise; c'est justement à ce sujet que je vous ai prié de passer chez moi.

MANLY.

Hé bien, Mylord, je vous disois donc que si ma femme avoit une pareille conduite, nous ne logerions pas long-temps ensemble.

LADY GRACE.

Vous prendriez un parti bien violent.

MANLY.

Il est vrai, Madame, qu'il seroit plus raisonnable que ce fût-elle qui prît la peine de déloger....

LADY GRACE.

Quelle doctrine, M. Manly!

MANLY.

MANLY.

C'est celle de l'honneur. Lorsqu'une femme adopte tous les vices, pourquoi son mari balanceroit-il à faire ce qui est juste ?

LADY GRACE.

Songez-vous aux inconvéniens qu'une telle rigueur pourroit entraîner ?

MANLY.

On y trouve quelquefois du remède. — Au reste je ne conseille pas à Mylord d'adopter mon avis.... Je dis seulement ce que je ferois en pareille circonstance.

LADY GRACE.

Vous n'en feriez rien Monsieur : de vieux célibataires gouvernent mal notre sexe.

MANLY.

Il seroit à desirer que les époux les gouvernassent aussi bien que nous ; il y auroit moins de désordres dans les ménages.

LADY GRACE.

C'est-à-dire que M. Manly mettroit sa femme à la porte, parce qu'elle auroit passé la nuit en bonne compagnie.

MANLY.

Une femme un peu jalouse de sa réputation

n'en s'auroit trouver après minuit de plus convenable que celle de son époux, & toutes ces sociétés, qui font du jour la nuit, sont à mon avis très-mauvaise compagnie.

LADY GRACE.

Mais c'est une chose d'usage parmi les gens de qualité.

MANLY.

Tant pis, madame; une femme bien née se dérobe aux usages qu'elle ne peut adopter.

LORD TOWNLEY.

Ma sœur aura de la peine à défendre cette cause.

LADY GRACE.

Mais, je ne vois pas autant d'inconvéniens à cette conduite que M. Manly veut en trouver. Une femme de qualité n'a pas besoin de se soumettre aux mêmes gênes que celle qui cherche à acquérir une fortune.

MANLY.

Il faut autant de prudence pour conserver le bien qu'on possède, que pour s'en procurer.

LADY GRACE.

Pour éviter de plus longs débats, je cède à votre opinion, Monsieur.

LORD TOWNLEY.

Qu'avez-vous à répliquer?

MANLY.

Rien à Lady Grace ; mais je vous dirois, à vous, Mylord, que vous êtes l'auteur des maux dont vous vous plaignez.

LORD TOWNLEY.

Comment cela?

MANLY.

Au lieu d'être un époux raisonnable, vous avez continué d'être l'amant de votre femme, & voilà la source de tous vos chagrins.

LADY GRACE.

Peut-on être trop complaisant pour sa femme?

MANLY.

Oui, Madame, ainsi qu'une femme l'est souvent trop peu pour son mari.

LORD TOWNLEY.

Je prévois que vous ne serez jamais d'accord.

LADY GRACE, *bas à Lord Townley.*

Nous le sommes plus que jamais. (*haut.*) Avec de tels principes M. Manly ne se flatte pas sans doute de trouver à se marier?

MANLY.

Je ne m'unirai jamais qu'à une femme qui les approuve.

LADY GRACE.

Quel dommage que celle que vous aimez ne vous entende pas !

MANLY.

Plaignez-moi plutôt si après le mariage elle refuse de m'entendre.

LADY GRACE, *à part.*

Ce n'est pas à moi qu'il s'adresse.

MANLY.

Vous le voyez, Mylord, c'est avec la même franchise dont j'use avec Madame que je vous reproche votre foiblesse pour Lady Townley.

LORD TOWNLEY.

Si vous connoissiez tout l'excès de son empire sur moi, vous me blâmeriez bien davantage. — Jugez, mon ami, qu'il n'y a pas une heure que je viens de lui donner cinq cens livres sterlings.

MANLY.

Tant mieux, mon ami : plus vous aurez de procédés, & moins elle sera excusable, s'ils ne la corrigent pas.

LADY GRACE.

Cette générosité pourra produire un bon effet.

MANLY.

J'en désespère : mais patience encore, soyez plus ferme dans vos résolutions, ne vous emportez pas, & peut-être l'engagerez-vous à réfléchir un peu. A propos, mon digne cousin, Sir Francis Wronghead vient à Londres avec toute sa famille.

LORD TOWNLEY.

Elle augmentera le nombre des sots qui fourmillent dans cette capitale. — Quelles affaires importantes l'amènent ici?

MANLY.

Ce ne sont rien moins que les affaires de la Nation. Il a emporté son élection contre Sir John Worthland, et vient prendre séance au Parlement.

LADY GRACE.

Je me rappelle d'avoir vu ce bon campagnard en province. N'est-ce pas lui qui vint à la terre de mon frère, qui nous amusa tant le matin par sa grave gaieté, et nous fâcha l'après-dîner par sa bruyante politesse?....

LORD TOWNLEY.

C'est cet imbécille qui renversa la table à thé en faisant un compliment à sa femme.

LADY GRACE.

On dit qu'il est fort riche.

MANLY.

Il possèderoit deux mille livres sterlings de rente, s'il n'avoit pas été obligé de payer deux douaires hypothéqués sur son bien. Mais pour améliorer sa fortune, il a choisi une épouse prodigue à l'excès, quoiqu'elle n'ait eu pour toute dot que ses charmes et une grande fécondité. Dans l'espoir d'établir ses enfans, il a chargé son bien de deux mille livres sterlings de surplus, & par les conseils de son ami Lord *Danglecourt* (1), il s'empresse de venir les dépenser à Londres, pour se faire remarquer du Ministre.

LORD TOWNLEY.

Ce projet est digne de lui.

MANLY.

C'est cependant avec ce projet politique qu'il a laissé à M. Pillage l'inspection de ses terres, & qu'il a pris la route de la capitale.

LORD TOWNLEY.

Qu'en arrivera-t-il?

MANLY.

Qu'il s'en retournera bien vîte d'où il est venu.

(1) Dandineur de la Cour.

LORD TOWNLEY.

Mais il ne partira pas avant la cession du Parlement.

MANLY.

Je crois qu'il n'aura pas seulement la permission d'y donner sa voix pour l'établissement d'une barrière. On lui dispute son élection, & j'emploierai tout mon crédit pour la lui faire perdre.

LADY GRACE.

Comment, vous auriez la méchanceté de vous opposer à sa fortune?

MANLY.

Je cherche au contraire à la lui conserver.

LADY GRACE.

Quel motif vous inspire un si vif intérêt?

MANLY.

La reconnoissance. — Son oncle m'a nommé son héritier, pour punir les extravagances de son neveu....

UN LAQUAIS, *à Manly.*

Un de vos gens demande à vous parler, Monsieur.

MANLY.

Permettez-vous, Mylord, qu'il entre?

LORD TOWNLEY.

Sans doute.

SCENE V.

Les Précédens, JAMES.

JAMES.

JOHN Moody, le laquais de Sir Francis Wronghead vient d'arriver, Monsieur, & toute la famille sera ce soir à Londres.

MANLY.

Où est l'honnête Moody ?

JAMES.

Il est chez-vous, Monsieur, crotté et abîmé, fatigué de la route et des courses qu'il a faites pour procurer un logement à son maître ; il a parcouru toutes les rues, priant tous les passans, de lui indiquer un appartement convenable à un Membre des Communes, obligé de passer l'hiver à Londres avec sa femme & ses enfans, pour y veiller au bonheur de l'état.

MANLY.

Je ne puis me dispenser de voir ce digne citoyen.

LORD TOWNLEY.

Faites-le venir ici, sa bonhommie nous divertira.

MANLY.

C'est un original qui est l'oracle de toute la famille. — Vas le prendre, & conduis-le ici.

(*James sort.*)

SCENE VI.

LADY GRACE, LORD TOWNLEY, MANLY.

LADY GRACE.

QUELLE charge occupe M. Moody auprès de Sir Francis ?

MANLY.

Ma foi, il est son laquais, son maître d'hôtel, & souvent son compagnon de plaisir. Il est le conseiller de Mylady, & le gouverneur de ses enfans.

LORD TOWNLEY.

Sans doute Sir Francis va se distinguer par son éloquence dans la Chambre basse....

LADY GRACE.

Et Mylady par son goût pour les amusemens de la capitale.

MANLY.

Ils sont l'un & l'autre également ridicules : tandis que le mari se fera mocquer de lui, la femme, de son côté, donnera tête baissée dans toutes sortes d'extravagances, & avant peu elle l'endettera à tel point, qu'il pourra fort bien passer de la Chambre basse, à une prison. — Mais voici un échantillon de cette merveilleuse famille.

SCÈNE VII.

Les Précédens, MOODY, *grotesquement vêtu, & en bottes.*

MANLY.

HÉ ! bon jour, mon cher Moody.

MOODY.

Ha ! de par Saint Georges & mon cœur, je suis bien aise de vous avoir trouvé. — J'ai cru ne jamais arriver dans votre ville. — Hé bien, comment vous portez-vous ? — Mais que je suis bête, moi ! — Pardon, Mylord, je ne vous voyois pas.

LORD TOWNLEY.

Soyez le bien venu à Londres, M. Moody. — Votre maître se porte bien j'espère ?

MOODY.

A merveille, Mylord, quoique nous ayons éprouvé bien des contrariétés sur la route.

LADY GRACE.

Mylady Wronghead n'est pas indisposée?

MOODY.

Ho, non, Madame; elle n'a jamais été de si bonne humeur: mais c'est que les espèces abondent à présent.

MANLY.

Qu'est-ce qui vous est donc arrivé de si fâcheux?

MOODY.

Certes, vous jugez bien qu'étant partis à la hâte, les soupentes de la voiture n'ont point été trop bien tendues, & celà nous a causé de grands embarras.

MANLY.

Comment voyagez-vous?

MOODY.

Dans notre vieux carrosse. — Mylady, comme vous savez, aime à briller: elle a fait ajouter nos deux chevaux de charettes aux quatre vieilles juments, pour montrer aux voisins qu'elle partoit pour Londres avec un attelage de six chevaux.

C'est Gilles, notre laboureur, qui sert de postillon.

MANLY.

Voilà un beau début. — Ont ils emmené leurs enfans?

MOODY.

Rien que les deux aînés. Richard & Miss Jenny. — On a mis les cinq autres en pension chez Jeanne, la fermière de Smoak-Dunghill (1).

MANLY.

C'est une excellente école pour des cadets de famille.

LADY GRACE.

Les pauvres petits malheureux!

MOODY.

Ils ne seront pas mal chez Jeanne, elle a été leur nourrice; d'ailleurs, Mylady lui donne une demie-couronne par semaine pour chacun des enfans.

LORD TOWNLEY.

A quelle heure attendez-vous Sir Francis?

MOODY.

Par Saint Georges, nous serions arrivés hier

(1) Smoak-Dunghill signifie *fumier fumant.*

matin sans le vieux cheval Furet qui n'en pouvoit plus. — Nous sommes si chargés, que les deux roues de devant se sont cassées à la fois, ce qui nous a retardé encore de quatre heures.

MANLY.

Vous avez donc une furieuse quantité de bagages.

MOODY.

Ah ! je vous en réponds. — Les seuls brinborions de Mylady remplissent quatre grandes valises. Nous avons outre cela une énorme malle derrière la voiture ; il est vrai qu'elle sert de siège à Ralph & au singe de Miss. (*Lady Grace, Lord Townley & Manly font un éclat de rire.*)

LADY GRACE, *à Moody.*

Je suppose que Lady Wronghead n'est pas seule dans ce carrosse ?

MOODY.

Vraiment non, Madame. — Voyons : il y a d'abord Sir Francis & Mylady, le jeune M. Richard, & Miss Jenny sa sœur, le gros chien de chasse, une femme-de-chambre & notre cuisinière, quelques provisions de bouche, plusieurs bouteilles de vin, & de notre meilleure bière ; enfin

je ne sais pas comment nous ne sommes pas restés en chemin.

MANLY.

Vous voilà sains & saufs à Londres.

MOODY.

Ce n'est pas sans peine, Monsieur; car depuis que nous avons tourné le dos au château, nous avons éprouvé mille accidens; je crois que quelque Lutin nous poursuivoit sur la route; on entendoit crac, d'un côté, pan, de l'autre: morbleu, crioit notre cocher, nous sommes ensorcelés! Patapan, & nous voilà de nouveau dans une ornière. Les femmes gémissoient, le chien aboyoit... J'avois prévu tout cela moi: quoique ce fût le jour des Innocens, Myladi a voulu absolument partir.

MANLY.

Les femmes, Moody....

MOODY.

Ne valent pas grande chose, Monsieur, j'en ai une, & je sais combien il m'en a coûté pour la rendre passable....

LORD TOWNLEY.

A merveille, mon ami.

MANLY.

J'espère que vous vivez ensemble de bon accord?

MOODY.

Ça va comme ça peut. Ne s'avisoit elle pas de vouloir aussi venir à Londres : — point de ça, lui ai-je dit, nous aurons assez d'embarras sans que vous vous en mêliez.

MANLY.

C'est avoir de la fermeté, Moody.

MOODY.

Parbleu, si mon maître en avoit seulement le quart.... il en a quelquefois avec ses valets.... mais il ne sait pas soutenir.... non, Monsieur, il ne sait pas soutenir son ton jusqu'au bout. — Mais j'oublie que la voiture est peut-être déja arrivée : mon maître m'avoit ordonné de venir vous trouver sur-le-champ, il a des affaires importantes à vous communiquer; ainsi, M. Manly, dès qu'il aura mis une cravate blanche, il passera sans doute chez vous.

MANLY.

Je le préviendrai.

MOODY.

Aurez-vous cette bonté, Monsieur?

MANLY.

Sans doute. — Où loge-t-il?

MOODY.

Dans la rue attenant celle où vous demeurez, à l'enseigne de la Boule d'or....

MANLY.

Chez une marchande de modes....

MOODY.

Qui se nomme Mistriss Matherley, & qui a deux filles très-jolies.

MANLY.

Je sais qu'elle est fort avisée. — Mais qui vous a adressé à ce logement?

MOODY.

Le pur hasard : comme nous parcourions des yeux tous les écriteaux, devinez qui a mis tout-à-coup sa tête à la croisée chez cette marchande de Modes?

MANLY.

Qui?

MOODY.

Cet aimable Monsieur qui, à la course des chevaux d'York, ne quittoit pas la portière de la voiture de Mylady; je crois qu'il se nomme le Comte.... le Comte....

MANLY,

MANLY.

Le Comte de Bassette, n'est-ce pas?

MOODY.

Le même. Il est fort honnête, et aussi pol...

MANLY, *à part.*

Qu'aucun filou de l'Angleterre.

MOODY.

Durant tout le temps que nous avons resté à York, il a déjeûné chaque jour avec Myladi.

MANLY, *à part.*

Il se dédommagera ici de cette complaisance.

MOODY.

Hé bien, Monsieur Manly, que faut-il que je dise à Sir Francis?

MANLY.

Que je serai chez lui tout-à-l'heure.

MOODY.

Le Ciel vous bénisse, & toute la compagnie!

(*Il sort.*)

LORD TOWNLEY.

Quelle simplicité!

C

LADY GRACE.

Pendant le mauvais temps, le bon homme John, peut être de quelque ressource à la campagne.

LADY TOWNLEY.

Ha, ma sœur ! si vous teniez ce propos à une table de jeu, on quitteroit les cartes pour se mocquer de vous.

LADY GRACE.

Et on les reprendroit l'instant d'après pour se mocquer des perdants. — Mais si nous faisions nous-mêmes une partie d'ombre ?

MANLY.

Je suis à vos ordres, Madame.

LORD TOWNLEY.

Et moi, pour vous prouver mon empressement, je vais demander une table. (*Il sort.*)

LADY GRACE.

Vous allez m'en vouloir de ce que je vous retiens ici, Monsieur Manly ?

MANLY.

Où puis-je être plus agréablement, Madame ?

LADY GRACE.

Je suis fâchée que mon frère n'entende pas ce

compliment, il en prendroit sa part. — Mais allons le rejoindre.

(*Elle sort.*)

MANLY.

Son affectation à éviter un aveu me prouve qu'elle s'est apperçue de mes sentimens pour elle. — Quelle délicatesse ! Ses vertus me corrigent de la mauvaise opinion que j'ai eue pendant dix ans de ce sexe volage. — Une telle compagne me récompenseroit des chagrins que la coquetterie & la vanité m'ont fait éprouver. Si toutes les femmes lui ressembloient, il n'y auroit que des libertins ou des sots, qui se moqueroient du mariage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente une Salle dans la maison de MISTRISS MOTHERLEY.

SCENE PREMIERE.

Le Comte BASSETTE, MISTRISS MOTHERLEY.

BASSETTE.

JE vous le répête, Mistriss Motherley, il n'y a pas deux familles dans toute l'Angleterre qui vous conviennent autant que celle-ci. — Croyez-vous que j'eusse cédé mon appartement, si je n'y avois pas prévu quelque avantage pour vous ?

MOTHERLEY.

J'en suis convaincue : mais considérez Monsieur le Comte, que Sir Francis est Membre du Parlement, & s'il arrive qu'on demande de l'argent à ces Messieurs, quand ils sont de mauvaise humeur, ils vous traitent d'impertinente.

BASSETTE.

Vous ne courez pas ce risque avec celui-ci, sa fortune est aussi solide, que la banque d'Angleterre. — Sçavez-vous qu'il a plus de deux mille livres sterlings de rente.

MOTHERLEY.

Ceux qui en ont dix mille, ont aussi dix mille besoins.

BASSETTE.

Soyez tranquille, j'ai sur vous des projets qui vous enrichiront. Je veux vous intéresser dans mon jeu.

MOTHERLEY.

Dans quel jeu ?

BASSETTE.

Si vous voulez me servir de croupier, vous gagnerez cinq cents contre rien.

MOTHERLEY.

Miséricorde ! je ferai tout ce que vous voudrez.

BASSETTTE.

Voici comme les cartes sont disposées. L'été dernier, étant à York, le hasard me logea dans la maison qu'occupoit Myladi Wronghead : nous fîmes

bientôt connoissance ensemble, je déjeûnois chez-elle tous les matins, & lui consacrois tous mes loisirs....

MOTHERLEY.

Et sans doute qu'ici vous souperez ensemble; & qu'elle vous sacrifiera tous ses amusemens. — Est-ce là votre grand projet de fortune? Je n'en donnerois pas un shelling....

BASSETTE.

Ecoutez-moi?...

MOTHERLEY.

Vous avez des prétentions sur sa bourse: mais vous ignorez sans doute que les Provinciales n'ont pas beaucoup d'argent pour leurs épingles....

BASSETTE.

Un moment de patience?...

MOTHERLEY.

Il faut en avoir pour écouter vos absurdités: voilà donc vos moyens pour rétablir la réputation de ma nièce Mirtylla?...

BASSETTE.

Oui, & si vous vouliez seulement m'écouter, vous verriez....

MOTHERLEY.

La pauvre fille est désolée. — Elle vous a encore écrit ce matin.....

BASSETTE, *en montrant une lettre qu'il remet dans sa poche.*

Oui : voici sa lettre....

MOTHERLEY.

Et vous n'avez pas seulement daigné y répondre.....

BASSETTE.

Comment puis-je vous en instruire, si vous parlez toujours ?...

MOTHERLEY.

Faut-il que je me taise, pour écouter vos propos sur le compte d'une autre femme ?...

BASSETTE.

C'est justement cette femme qui doit établir votre nièce : — Je veux la marier....

MOTHERLEY.

Que n'avez-vous débuté par-là....

BASSETTE.

La tête lui tourne : pensez-vous que ce soit moi qui cherche à épouser votre nièce ?..

MOTHERLEY.

Quel autre que vous l'épouseroit ?

BASSETTE.

Un sot. — Si je lui procure un mari, pourquoi ne m'aideriez-vous pas à me donner une femme ?

MOTHERLEY.

Vous savez que j'aime assez ces sortes de négociations, qui d'ailleurs s'accordent avec mes principes. — Mais où trouverez-vous des partis convenables ?

BASSETTE.

Dans la famille qui se logera chez-vous. Myladi est accompagnée de son fils aîné & de sa fille; elle les amène à Londres pour leur donner des graces, & leur apprendre à porter, en marchant, la pointe du pied en dehors. Ces deux enfans ont à-peu-près seize ou dix-sept ans; le jeune homme nouvellement sorti du Collège, est une espèce d'oursin, attentif aux charmes des femmes de sa mère, & la petite Demoiselle possède toute l'impertinence d'une fille mal élevée, qui, fière de sa fortune provenant d'un legs de huit mille livres sterlings, se croit autorisée à n'écouter les avis de personne.

MOTHERLEY.

Je vois maintenant votre dessein.

BASSETTE.

Ma foi la fortune est capricieuse : nous autres gentilshommes, dont le faste n'est fondé que sur les quatre as, nous sommes sujets à de grandes vicissitudes. Mes chevaux gris pommelés sont réduits aujourd'hui à traîner la voiture d'un malotru, & tout mon train consiste en ce moment en deux porteurs, & une chaise de louage. Si vous pouvez m'aider à enlever Miss Jenny Wronghead, vous me reverrez bientôt sur le pavé de Londres, dans un superbe équipage.

MOTHERLEY.

A merveille: mais comment cacherez-vous ce projet à Myladi ?

BASSETTE.

Je redoublerai d'attention pour elle....

MOTHERLEY.

Miss n'approuvera pas cette conduite.

BASSETTE.

Quand elle en connoîtra les motifs, elle y applaudira.

MOTHERLEY.

Je vois quelque espèce de vraisemblance dans ce projet : mais je vous préviens que si vous négligez les affaires de ma nièce, j'instruirai Myladi de cette supercherie.

BASSETTE.

Nous jouons à jeu égal ; les paris sont pour nous ; & vous y aurez de profit cinq cents livres sterlings, que je déposerai en main tierce.

MOTHERLEY.

Quel bonheur, que vous ayez reconnu ce John Moody ! — Mais voici Myrtilla, confions-lui notre secret.

BASSETTE.

Je me charge de lui en parler.

SCENE II.

Les précédens, MYRTILLA.

MYRTILLA, *à Motherley.*

MONSIEUR Moody demande de la bougie.

MOTHERLEY.

J'y vais. (*Elle sort en souriant à Bassette.*)

BASSETTE.

Vous me paroissez bien triste, ma chère Myrtilla.

MYRTILLA.

Je n'ai pas sujet d'être contente. Hélas ! vous m'avez enlevé avec ma vertu, la paix dont je jouissois.

BASSETTE.

Oubliez ce petit accident, & soyons amis. — J'ai le projet de vous procurer un parti convenable.

MYRTILLA.

Vous le trouverez tel, dès qu'il vous débarrassera de moi.

BASSETTE.

Que diriez-vous, si je vous faisois épouser l'héritier de la famille qui vient se loger ici ?

MYRTILLA.

Que voulez-vous que j'en dise?

BASSETTE.

Ce projet mérite votre attention.....

SCENE III.

Les Précédens, MISTRISS MOTHERLEY.

MOTHERLEY, *d'un ton d'empressement.*

MONSIEUR le Comte, venez bien vîte? La voiture de Sir Francis vient d'arrêter à ma porte. — Donnez la main à Mylâdi, & vous ma nièce, placez-vous sur son passage.

(*Elle sort en courant.*)

BASSETTE.

Ne negligez pas nos conseils. (*Il suit Motherley.*)

MYRTILLA.

Plût au Ciel que je ne les eusse jamais écoutés! A combien de maux nous expose l'oubli de notre devoir! Le perfide se rit de mes peines, & cherche à payer ma constance par un abominable artifice. — Voilà ma tante, cachons lui mes chagrins.

SCENE IV.

MYLADI WRONGHEAD, *conduite par le* COMTE BASSETTE, *précédée de* MISTRISS MOTHERLEY, MYRTILLA.

MOTHERLEY.

ENTREZ dans cette salle, Myladi, en attendant qu'on ait débarrassé la voiture.

LADY WRONGHEAD.

Je suis désolée d'avoir déplacé M. le Comte.

BASSETTE.

Trop heureux, Madame, de vous être utile : mais que ne feroit-on pas pour procurer à Mistriss Motherley l'avantage de vous posséder?

MOTHERLEY.

M. le Comte feroit de plus grands sacrifices en faveur de Myladi.

LADY WRONGHEAD, *bas au Comte.*

Elle me paroît fort bien élevée.

BASSETTE, *bas à Myladi.*

Elle passe sa vie avec les personnes du plus haut rang.

LADY WRONGHEAD.

Avez-vous beaucoup de gens de qualité dans cette rue ?

MOTHERLEY.

Il n'y en loge point d'autres, Myladi.

LADY WRONGHEAD.

Tant mieux. — Mais que sont devenus mes enfans ?

MOTHERLEY.

Sir Francis les conduit par la main.

SIR FRANCIS, *dans les coulisses.*

— John Moody, ayez soin du carrosse & du bagage. — Allons, suivez-moi, mes enfans.

SCENE V.

Les Précédens, SIR FRANCIS, WRONGHEAD, RICHARD, MISS JENNY.

SIR FRANCIS.

MA foi, M. le Comte, voilà vraiment des procédés. — Je suis parbleu bien aise de vous voir dans cette maison, qui me paroît assez Jolie. —

Allons, Dick (1), faite la révérence à M. le Comte, & vous Jenny approchez.

JENNY, *fait la révérence gauchement.*

Je suis si mal arrangée, que je n'ose pas me montrer. — Mais attendez jusqu'à demain, on me verra un peu mieux parée.

BASSETTE.

Toutes les parures conviennent à Miss Jenny. (*Lady Wronghead parle à l'oreille de Motherley, & regarde Myrtilla.*)

MOTHERLEY.

C'est ma nièce, Myladi; elle demeure avec moi, & peut vous être utile.

LADY WRONGHÉAD.

Elle a bonne mine: je veux que Jenny soit son amie.

JENNY.

Ho! maman, il n'est pas nécessaire de me le recommander. (*Elle salue Myrtilla.*)

MYRTILLA.

Madame me fait beaucoup d'honneur.

(1) *Dick*, diminutif de Richard.

JENNY.

Elle m'appelle *Madame* : je sens que je l'aime déja de tout mon cœur.

RICHARD, *en embraſſant Myrtilla.*

Et moi aussi.....

LADY WRONGHEAD.

Veux-tu finir, petit imbécille....

SIR FRANCIS.

Si vous le grondez continuellement, il ne sera jamais qu'un sot.

RICHARD.

Il faut bien que j'aie quelqu'un pour jouer aux quatre coins.

JENNY.

N'espérez pas que je sois de la partie...

LADY WRONGHEAD.

Taisez-vous.

JENNY, *à Myrtilla.*

Allons nous-en, Miss, maman est de mauvaise humeur, & je veux d'ailleurs aller faire ma toilette....

(*Elle sort avec Myrtilla.*)

RICHARD.

RICHARD.

Ho, je les suivrai pour leur faire quelques niches.

(*Il sort en courant.*)

LADY WRONGHEAD.

Où va donc ce petit étourdi?

SIR FRANCIS.

Laissez-le faire, il faut que les enfans s'amusent. — Convenez, ma femme, que le Comte est bien poli?

LADY WRONGHEAD, *au Comte.*

En nous cédant votre appartement, j'espère que vous ne quitterez pas ce quartier....

SIR FRANCIS.

Il faut absolument qu'il se loge dans notre voisinage, & qu'il vienne manger la côtelette avec nous.

BASSETTE.

Vous êtes trop bon, Sir Francis : je viendrai sans façon....

SIR FRANCIS.

C'est ainsi que je l'entends : ma femme & moi, nous n'aimons pas la cérémonie.

MOTHERLEY.

Myladi souhaite-t-elle prendre du thé ?

LADY WRONGHEAD.

Volontiers, si le Comte veut me faire compagnie.

BASSETTE.

C'est à vous d'ordonner, Madame...

MOTHERLEY, *en sortant.*

Je vais le préparer dans la pièce voisine.

LADY WRONGHEAD.

Il vaut autant la suivre que de rester ici.

SIR FRANCIS, *approche de la coulisse, & appelle.*

Moody ?

BASSETTE.

Ne faut-il pas attendre Sir Francis ?

LADY WRONGHEAD.

Il viendra quand il pourra...

SIR FRANCIS.

Ne vous occupez pas de moi, j'ai plusieurs ordres à donner.

(*Lady Wronghead & le Comte sortent ensemble.*)

SCENE VI.

SIR FRANCIS, MOODY.

MOODY.

NE m'avez-vous pas appelé, Monsieur?

SIR FRANCIS.

La voiture est-elle débarrassée?

MOODY.

Tout est en ordre, excepté quelques cartons, & notre diable de singe, qui, ma foi, a eu envie d'aller se montrer à ses camarades, dont il y a une bonne provision dans cette ville. — Ralph a couru après lui....

SIR FRANCIS.

Ne t'en inquiète pas: prends soin seulement qu'on ne nous vole pas notre carrosse & nos chevaux....

MOODY.

Il n'y a rien à craindre, les pauvres bêtes sont si fatiguées, qu'elles peuvent à peine se soutenir. — Mais j'y veillerai. (*Il sort & revient.*)

SIR FRANCIS.

Tu feras bien....

MOODY.

Sir Francis ? venez, Sir Francis, — voilà M. Manly...

SIR FRANCIS.

Tant mieux : va t'en vîte faire ta besogne.

(*Moody sort.*)

SCENE VII.

SIR FRANCIS, MANLY.

MANLY.

Dès que j'ai sçu votre arrivée...

SIR FRANCIS.

Morbleu, cousin, voilà ce qui s'appelle aimer ses parens.

MANLY.

Vous en êtes bien convaincu, j'espère ! mais en vous assurant de mes sentimens, je vous avoue que je suis fâché de vous voir à Londres.

SIR FRANCIS.

Quand vous connoîtrez le motif de mon voyage,

vous en parlerez différemment. C'est la meilleure affaire que j'aie faite de ma vie.

MANLY.

Il faut qu'elle soit telle pour vous dédommager des frais qu'elle vous occasionne. — Votre élection doit avoir été fort dispendieuse.

SIR FRANCIS.

A vous parler franchement, elle a fait une certaine brèche à ma fortune; mais quand un homme sage (& je ne crois pas être un sot) a des moyens de la réparer, il ne doit pas en avoir du regret.

MANLY.

Si vous avez ces moyens là....

SIR FRANCIS.

Comptez sur ce que je vous dis....

MANLY.

Mais ne peut-on pas connoître vos projets?

SIR FRANCIS.

En un mot, cousin, un ami versé dans les intrigues du Parlement m'a appris comment il faut s'y conduire.... Hem! voilà, je crois, une assez bonne avance....

MANLY.

Quel avantage vous en promettez-vous ?

SIR FRANCIS.

Celui de faire mon chemin, comme tant d'autres....

MANLY.

Mais d'autres ont des titres qui autorisent leurs prétentions....

SIR FRANCIS.

Nous y voilà ! Parce que j'ai passé une partie de ma vie à la campagne, vous me croyez un être inutile. — N'ai-je pas été un des Juges du *Quorum* (1) ?. — Ne me suis-je pas trouvé aux *Assises* (2)? Et, qui plus est, n'y ai-je point harangué ? — Je n'ai pas été muet dans l'assemblée du *Vestry* (3)... Et quoique j'en parle moi-même, je ne serai pas le moins éloquent des Communes.

(1) Corps de Judicature, composé de vingt personnes : il suffit qu'il y en ait onze, pour terminer une affaire.

(2) Les Assises se tiennent quatre fois l'année dans toutes les Provinces du Royaume, pour juger certaines causes civiles & criminelles.

(3) Assemblée des principaux Paroissiens, qui se tient dans la Sacristie.

MANLY.

Je crains que toute votre gloire ne se réduise à savoir si vous avez le droit d'y parler.

SIR FRANCIS.

Comment cela ?

MANLY.

Sir John Worthland, votre antagoniste a présenté une pétition contre vous, & vous dispute votre élection.

SIR FRANCIS.

Je me soucie peu de ses manœuvres : — d'ailleurs, il est du parti de l'opposition....

MANLY.

Dans une affaire de cette importance, l'esprit de parti cède à la justice. — Mais dans tous les cas, il faut agir avec autant de prudence que d'énergie.

SIR FRANCIS.

Laissez-moi faire, je le renverrai bientôt chez lui.

MANLY.

C'est donc là, Sir Francis, ce grand projet qui doit établir votre fortune ?

SIR FRANCIS.

Oui, mon digne cousin. — J'ai des talens, je connois mes devoirs, & je veux imiter mes aïeux. La famille des *Wrongheads* (1) fut de tout temps célèbre en Angleterre, & je dois en perpétuer le nom.

MANLY.

J'ose vous assurer que vous surpasserez vos ancêtres.

SIR FRANCIS.

Je m'en flatte. — Pour vous tranquilliser sur mes projets, je vous dirai en confidence « qu'il y » a plus d'un fer au feu pour nous ». — Ecoutez, cousin ; (*d'un ton mystérieux*) ma femme & moi nous avons des amis à la Cour.... Jenny devient grande... Si je ne lui choisis pas un mari, elle pourroit fort bien nous en épargner la peine..... Mon dessein est de lui procurer la charge de fille d'honneur de la Reine....

MANLY.

Songez que son éducation....

(1) *Absurdistes.* — On trouve dans le Décaméron Anglois, traduit par Miss Mary Wourers, un joli conte, intitulé *la Généalogie de l'absurdité* : c'est une Epigrame des plus piquantes qu'on ait faite sur ce sujet.

SIR FRANCIS.

Elle a du babil; & quand elle saura danser & faire une révérence convenable, elle pourra fort bien exercer cet emploi....

MANLY.

Mais il faut auparavant qu'il y ait une place vacante.

SIR FRANCIS.

Ces places vaquent & se remplissent à chaque instant; c'est comme un oranger, dont la fleur & le fruit paroissent presqu'en même-temps.

MANLY.

Personne ne peut mieux que vous connoître vos moyens; je souhaite qu'ils vous réussissent. Mais où est Myladi, où sont vos enfans?

SIR FRANCIS.

Ils prennent le thé avec le Comte & notre Hôtesse. Je vais les appeler...

MANLY.

Non, non; je les verrai dans un autre moment...

SIR FRANCIS.

Il n'en sera rien... (*Il court vers une porte.*) Ma bonne amie?.. (*Il revient.*) Comment morbleu! ma

femme ne verroit pas le meilleur ami de la maison... Holà! quelqu'un? (*A un Laquais.*) Va dire à Myladi que M. Manly, son cousin, desire la voir.... (*Le Laquais sort.*) — Nous avons reçu déjà les plus grandes politesses.

MANLY.

De qui?

SIR FRANCIS.

De M. le Comte de Bassette....

MANLY.

Je le connois.

SIR FRANCIS.

C'est l'homme le plus honnête de l'Angleterre. Imaginez qu'il nous a cédé son appartement sans en être prié.

MANLY.

C'est une connoissance charmante, sur-tout pour vos enfans.

SIR FRANCIS.

Ma femme le considère beaucoup..... Mais le voici. Il ne la quitte pas d'une minute.

SCENE VIII.

Les Précédens, LADY WRONGHEAD, LE COMTE, MISTRISS MOTHERLEY.

LADY WRONGHEAD.

AH! mon cher cousin Manly! que je suis enchantée de vous voir....

MANLY.

Et moi, Myladi, je suis ravi de vous trouver aussi bien portante. Les fatigues du voyage ne vous ont point du tout changée.

LADY WRONGHEAD.

Le plaisir d'être à Londres donne au teint un éclat....

MANLY.

Que le séjour de la capitale effacera bientôt.

LADY WRONGHEAD.

J'aime mieux m'exposer à cet inconvénient, que de végéter à la campagne avec une bonne santé.

BASSETTE.

Je suis de votre avis, Madame. (*D'un air em-*

barrassé.) Ah ! M. Manly, je ne vous avois pas reconnu.... Votre valet très-humble.... Hem... hem.....

MANLY, *à part.*

L'impudent! (*haut.*) Votre très-humble serviteur, Monsieur. (*A part.*) Pour mieux cacher mes soupçons, soyons poli avec ce drôle-là.

BASSETTE.

Avez-vous été ce matin chez White (1) ?

MANLY.

Je m'y suis arrêté un instant.

BASSETTE.

Y a-t-on fait quelque chose ?

MANLY.

Comme à l'ordinaire : il y avoit plus de Spectateurs que de Joueurs.

BASSETTE.

L'infortuné Chevalier a fait hier une perte considérable.....

MANLY.

Vous avez sans doute profité de ses dépouilles ?

BASSETTE.

La partie finissoit quand je suis entré. Je n'ai eu

(1) Nom d'un fameux *Club.*

que le temps de faire deux misérables paris qui m'ont valu une centaine de guinées.

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Avec quelle aisance il parle de son gain!

MANLY, *à part.*

Ce désintéressement en imposera davantage.

SCENE IX.

Les Précédens, RICHARD, *la joue couverte d'un morceau de papier gris.*

SIR FRANCIS.

QU'AS-TU, mon enfant?

RICHARD.

La jeune Miss & ma sœur m'ont fermé la porte au nez, & m'ont blessé au visage.

LADY WRONGHEAD.

Tant mieux; cela vous apprendra à ne plus courir après les filles.

SIR FRANCIS.

Viens, mon pauvre Dick? Demande la Bénédiction

à ton parrain. *(Richard approche de Manly d'un air niais.)*

MANLY.

Je te la donne, mon cher ami, & je souhaite que tu sois le digne fils de ton père.

RICHARD.

Grand-merci, mon parrain.

SIR FRANCIS.

Tenez, cousin, voici notre petite égrillarde...

SCENE X.

Les Précédens, MISS JENNY, *d'un air étourdi.*

JENNY.

VOYEZ, maman, comme nous avons arrangé mon frère....

LADY WRONGHEAD.

Ne vois-tu pas ton cousin Manly : fais lui la révérence, ma fille.

(Miss le salue sans le regarder.)

MANLY.

Elle vous ressemble beaucoup...

JENNY.

Ho! je voudrois être aussi jolie que maman.

MANLY.

A merveille, Miss !

SIR FRANCIS, *en riant.*

Elle a une promptitude d'esprit qui surprend.

LADY WRONGHEAD.

Mais il lui manque un peu de réserve : nous l'avons amenée à Londres pour lui apprendre à être un peu plus modeste.

MANLY, *ironiquement.*

C'est la meilleure école : ici toutes les femmes s'empresseront de répondre à vos vues ; & il n'y a pas jusqu'à votre Hôtesse qui ne lui communique ses lumières.

MOTHERLEY.

Miss n'a pas besoin de mes conseils, Monsieur.

MANLY.

Je suis convaincu qu'elle en profitera.

MOTHERLEY, *d'un air embarrassé.*

Ce sera tout autant... que mes leçons lui soient avantageuses....

SIR FRANCIS.

Vous voyez, mon cousin, que le hasard nous a bien servis, & que nous sommes logés chez de bonnes gens....

MANLY, *en jetant un regard sur le Comte.*

Mais ce hasard vous a sur-tout procuré une société admirable.

BASSETTE, *à part.*

Il est temps que je batte en retraite. (*Haut, en regardant sa montre.*) J'oubliois une affaire importante : Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il laisse tomber un billet en sortant précipitamment.*)

LADY WRONGHEAD, *à part, en ramassant le billet, & en le mettant dans sa poche.*

Ha ! il faut que je m'instruise de ses intrigues.

SIR FRANCIS, *en courant après le Comte.*

Monsieur le Comte, un mot ? Ma foi, il ne m'écoute pas.

MANLY.

Chacun s'occupe ici de ses affaires, & j'imagine que Myladi en aura beaucoup.

LADY WRONGHEAD.

Ah ! je vous en réponds.

JENNY,

JENNY.

Maman n'est pas venue à Londres pour y rester oisive.

MANLY.

Ni vous non plus, n'est-ce pas ?

JENNY.

Je m'en flatte.

MANLY.

Comme je craindrois de vous gêner, je vais vous faire ma révérence, & je reviendrai demain vous offrir mes services... (*Il sort, Sir Francis court après lui.*) Où allez-vous ?

SIR FRANCIS.

Morbleu, je connois l'usage du monde.

MANLY.

Permettez-moi de sortir sans toutes ces cérémonies. (*Il sort.*)

SIR FRANCIS.

Il a, ma foi, raison.

JENNY.

J'aime mieux M. le Comte que ce grave cousin.

SIR FRANCIS.

Celui-ci est un peu fier, parce qu'il est riche : mais il ne faut pas le désobliger, car il pourroit bien nous faire ses héritiers.

LADY WRONGHEAD.

Depuis que vous êtes Membre du Parlement, vous ne parlez plus que de projets de fortune. Ne voulez-vous pas, Sir Francis, que nous nous soumettions pendant dix ans aux caprices d'un homme, dans l'espoir d'être ses héritiers ? Et puis quand nous aurons été assez dupes pour être ses esclaves, il finira par épouser sa servante.

MOTHERLEY.

Ignorez-vous, Madame, que M. Manly épouse Lady Grace, la sœur de Mylord Townley ?

LADY WRONGHEAD.

Je n'en crois rien.

MOTHERLEY.

Tous les papiers publics ont annoncé ce mariage.

SIR FRANCIS.

C'est justement ce qui m'en feroit douter.

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Je tâcherai de m'y opposer, pour l'avantage de la famille.

RICHARD.

Quand souperons-nous, mon père ?

SIR FRANCIS.

Tout-à-l'heure ; car voici Moody qui vient nous avertir.

SCENE XI.

Les Précédens, MOODY.

MOODY.

L'ABOMINABLE ville !

SIR FRANCIS.

Que vous est-il arrivé ?

MOODY.

En allant remiser la voiture, une maudite charrette, avec des roues plus larges qu'une muraille de briques, nous a accrochés au tournant d'une rue, & à brisé le carrosse en mille pièces : nous avons eu beau crier au charretier d'arrêter, il ne nous a pas écouté ; & au lieu de répondre poliment à nos reproches, il s'est mocqué de nous, & nous a annoncé que s'il nous rencontre demain, & que nous lui bou-

chions le passage, il écrasera les chevaux, le carrosse, & tous ceux qui s'y trouveront.

SIR FRANCIS.

Le faquin ! Je lui apprendrai à me respecter.

RICHARD.

Il faut, mon papa, le faire comparoître au Parlement.

LADY WRONGHEAD.

Non, non ; il vaut mieux oublier ce petit accident : nous achèterons demain une autre voiture, & tout sera réparé. — Allons, songeons à manger avec appétit, car il sera temps bientôt de nous coucher.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente une Salle dans la maison de LORD TOWNLEY.

SCENE PREMIERE.

LORD TOWNLEY, LADY GRACE.

LORD TOWNLEY, *à un Laquais.*

ON peut servir.

(*Le Laquais sort.*)

LADY GRACE.

Myladi n'est pas habillée.

LORD TOWNLEY.

Il est trois heures : quoiqu'elle interrompe souvent mon sommeil, je ne prétends pas qu'elle dérange l'ordre que j'ai établi dans ma maison.

LADY GRACE.

Ne vous fâchez pas, elle dîne en ville.

LORD TOWNLEY.

Vous vous servez de ce prétexte pour l'excuser.

LADY GRACE.

Je vous assure qu'elle dîne chez Lady Revel, qui ne se met à table qu'aux bougies.

LORD TOWNLEY.

C'est sans doute la crainte de montrer ses vices au grand jour qui l'engage à dîner quand les autres soupent. — Mais de quelle humeur est ma femme aujourd'hui ?

LADY GRACE.

Elle est d'une humeur charmante : la fortune lui a été très-favorable hier au soir.

LORD TOWNLEY.

De quoi cela me profite-t-il, si je ne partage que les bourasques de sa mauvaise humeur ? Une joueuse n'est jamais agréable pour son époux.

LADY GRACE.

Soit. Mais occupons-nous d'autre chose. — Avez-vous quelqu'un à dîner ?

LORD TOWNLEY.

Manly m'a promis de venir. — A propos : que pensez-vous de notre dernière conversation ?

LADY GRACE.

Mais.... je pense que s'il avoit la prétention de me plaire, il ne se seroit pas permis de me prescrire ainsi mes devoirs.

LORD TOWNLEY.

Croyez-vous ses principes déraisonnables ?

LADY GRACE.

Non ; mais j'eusse désiré un peu plus de politesse de sa part.

LORD TOWNLEY.

Un peu plus de politesse eût mieux prouvé son éducation, mais sa franchise vous assure de son honnêteté, & de l'estime qu'il a pour vous : s'il n'avoit été convaincu que votre bon esprit seroit d'accord avec lui, il ne se seroit pas exposé à mériter vos reproches en vous disant la vérité.

LADY GRACE.

J'en conviens : mais voici une lettre qui diminue la bonne opinion que votre amitié pour lui m'avoit inspirée. (*Elle lui remet une lettre.*) J'ignore d'où me vient cet avis.

LORD TOWNLEY.

Voyons ? (*Il lit.*) « Le hasard m'ayant procuré

» la lettre ci-jointe, je m'empresse, Madame, de » vous l'envoyer, peut-être vous intéressera-t-elle ; » sinon, vous n'aurez que la peine de lire ce peu » de lignes de votre sincère amie.

Une inconnue.

LADY GRACE, *en donnant un autre billet.*

Voici cette épître intéressante.

LORD TOWNLEY *lit à Charles Manly, Ecuyer.*

« Votre conduite me prouve que je ne suis plus » pour vous maintenant qu'un fardeau aussi insup- » portable à vous qu'à moi-même. Quoique vous » ne m'aimiez plus, je me flatte néanmoins que » vous ne me laisserez pas dans l'embarras. Rap- » pelez-vous que dans l'espoir d'être unie à vous » par des liens indissolubles, je vous ai sacrifié mon » repos & ma vertu.

» *Myrtilla, dupe.*

» P. S. Voilà bientôt quatre mois que vous ne » m'avez pas aidé d'un shelling.

LADY GRACE.

Hé bien, mon frère, qu'en pensez-vous ? Vous voyez qu'elle est à l'adresse de M. Manly.

LORD TOWNLEY.

D'accord : mais cette apostille renferme un reproche indigne de sa générosité. — D'ailleurs, ces amis anonymes sont généralement des ennemis clandestins.

LADY GRACE.

Pourquoi m'envoie-t-on cette lettre, & que veut-t-on que j'en fasse ?

LORD TOWNLEY.

Il faut la montrer à Manly...

LADY GRACE.

Je ne puis pas m'exposer à ce point...

LORD TOWNLEY.

Dites-lui que je vous l'ai conseillé. S'il est coupable, il renoncera à vous faire sa cour ; mais s'il est innocent, la crainte de perdre votre estime, l'engagera à se justifier.

UN LAQUAIS.

M. Manly demande à vous voir ?

LORD TOWNLEY.

Faites-le entrer. — (*Le Laquais sort.*) Voilà un moment favorable. Pendant que vous vous expliquerez ensemble, je vais un instant chez Lady Townley. (*Il sort.*)

SCENE II.

LADY GRACE, MANLY.

MANLY.

PARDONNEZ, Madame, si j'interromps votre rêverie : je croyois vous trouver avec Mylord.

LADY GRACE.

Il est allé voir ma sœur.

MANLY.

Dînera-t-elle avec nous ?

LADY GRACE.

Non ; elle a une foule de projets.

MANLY, *d'un air inquiet.*

Et vous, Madame ?

LADY GRACE.

Je voudrois l'entraîner au Spectacle ; mais elle n'en aura pas le temps.

MANLY.

Comment ne suivez-vous pas Mylady dans des sociétés qui paroissent offrir tant de plaisirs ?

LADY GRACE.

Parce que je préfère des amusemens plus analogues à mon goût.

MANLY.

J'avoue qu'autrefois, au milieu des amusemens qu'on me prescrivoit, je cherchois souvent le plaisir dans la retraite.

LADY GRACE.

Qu'est-ce qui vous inspiroit ce goût ?

MANLY.

Les femmes, la mode, l'oisiveté....

LADY GRACE.

Dites plutôt des engagemens où l'amour l'emportoit sur la raison.

MANLY.

Je conviens que j'ai long-temps été assez dupe pour encenser des coquettes ou des prudes ; les unes sont le fléau des hommes, les autres celui de la société.

LADY GRACE.

Toutes aspirent également à l'espoir de se faire une réputation, & couvrent leurs desseins du masque de la vertu...

MANLY.

C'est sous ce masque qu'elles se livrent à toute sorte de travers, & qu'elles font tout le mal possible.

LADY GRACE.

Doucement; vous outrez ce portrait. L'opinion que vous avez des femmes n'annonce pas un choix bien sage de votre part.

MANLY.

Vous avez raison, Madame : mais j'en ai recueilli cet avantage, que je sais mieux goûter aujourd'hui le mérite de celles qui, sans le secours de cet artifice, possèdent les qualités où les autres aspirent.

LADY GRACE.

Les femmes raisonnables sont aussi rares que les hommes dignes de les apprécier. — Vous-même, M. Manly, vous, dont l'air modeste semble vous autoriser à prétendre à une telle femme, vous n'êtes pas exempt de foiblesse.

MANLY.

J'en conviens, Madame.

LADY GRACE.

Je puis même vous prouver que j'en connois

une... qui... (*elle lui donne la lettre.*) m'a beaucoup étonnée. — Lisez.

MANLY.

Je ne connois pas cette écriture. (*Il lit.*)

LADY GRACE, *à part.*

Son maintien parle en sa faveur. — Ah ! sans doute, il est innocent ! — (*haut.*) Je n'aurois pas eu l'imprudence de vous communiquer cette lettre sans les conseils de mon frère.

MANLY.

Je reconnois à ce trait l'amitié de Mylord. — Mais comment vous est-elle parvenue ?

LADY GRACE.

Elle sert d'enveloppe à celle-ci ; lisez —. (*Manly lit.*) — *à part, en l'observant.*) Mon trouble... égale sa sérénité.... N'en doutons pas, cette lettre n'est qu'un vil artifice qui doit produire l'événement que je crains & que je desire.

MANLY, *d'un ton réfléchi.*

Je devine l'énigme que renferme ce misérable écrit,..

LADY GRACE, *d'un air troublé.*

Je n'y vois qu'un zèle indiscret.... (*à part.*) Ah Ciel ! que va-t-il dire?

MANLY.

Vous vous trompez, Madame, j'y entrevois le comble de la malice. Mes liaisons avec Lord Townley ont pu faire soupçonner que mes visites avoient un autre but que celui qui m'engage à fréquenter sa maison; on en aura parlé à Lady Wronghead, & sa sagacité aura cru pénétrer un mystère qui n'existe que dans son imagination.

LADY GRACE.

Lady Wronghead !

MANLY.

Oui, Madame. — Voilà son écriture.

LADY GRACE.

Quel intérêt a-t-elle à m'envoyer cette lettre?

MANLY.

Celui d'empêcher un mariage que je désire de contracter.

LADY GRACE.

Je ne vous comprends pas.

MANLY.

Si j'échoue dans mon projet, & que je meure sans héritiers, une grande partie de ma fortune appartient aux enfans de Sir Francis, & vous voyez, Madame, le motif de cette femme.... Mais je me flatte qu'elle n'a pas réussi à vous inspirer ses doutes...

LADY GRACE, *d'un air fort troublé.*

Des doutes ? Je n'ai pas le droit de blâmer vos inclinations.....

MANLY.

Pardon ; je veux seulement vous prouver mon innocence.

LADY GRACE.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de vous expliquer sur ce point.

MANLY.

Si vous n'éprouvez pas cet intérêt que l'amitié inspire, la curiosité seule peut vous engager à me demander quelque éclaircissement sur ce singulier avis.

LADY GRACE, *à part.*

Avec quelle adresse il cherche à pénétrer mes

sentimens. — (*haut.*) — Je pense que Myrtilla est un nom supposé.

MANLY.

Point du tout, Madame ; je crois avoir entendu nommer ainsi une jeune personne qui demeure dans la maison où est logée Myladi Wronghead : j'ignore le motif pour lequel elle m'a écrit cette lettre, & je vais m'en éclaircir. (*Il fait quelques pas.*)

LADY GRACE.

Quoi ! vous vous en allez ?

MANLY.

Je vais ici près, & reviens à l'instant.

LADY GRACE.

On va servir...

MANLY.

Je ne puis être en repos avant d'avoir approfondi ce mystère.

LADY GRACE.

Est-il possible que la curiosité nous prive du plaisir de dîner ensemble ?

MANLY.

Si vous ne voulez pas que je satisfasse la vôtre, permettez

permettez que je contente la mienne, j'y suis trop vivement intéressé.

(*Il sort.*)

LADY GRACE.

Que dois-je croire?... Il ne songe pas à moi:... mais pourquoi n'aurois-je pas touché son cœur?... Bon! m'a-t-il jamais avoué son penchant? Il n'a pas seulement cherché à flatter ma vanité.... Mais s'il n'a point vanté mes charmes, n'a-t-il pas fait l'éloge de mon esprit? Ce tribut m'est plus agréable que celui d'une méprisable adulation qui auroit blessé mon jugement. Ah!... les moyens qu'il a employés pour me plaire lui assurent à jamais mon cœur.

SCENE III.

LADY GRACE, TRUSTY.

LADY GRACE.

Hé bien Trusty! ma sœur a-t-elle enfin fini sa toilette?

TRUSTY.

Oui, Madame; mais ce n'est pas sans peine. Mylord, en voulant faire sa cour, a suscité une dispute effroyable.

LADY GRACE.

Comment cela?

TRUSTY.

Mylord a témoigné à Myladi qu'il desiroit qu'elle dînât chez elle; elle lui a répondu qu'elle n'auroit pas achevé sa toilette à l'heure du service, il a repliqué qu'on attendroit ses loisirs, & Myladi a demandé sa voiture; Mylord a dit qu'il avoit fait dételer ses chevaux, & aussi-tôt elle lui a fait une profonde révérence, en lui disant d'un ton persiffleur, qu'elle attendroit que ses chevaux eussent dîné: mais dans la crainte que cette complaisance ne la retînt trop long-temps ici, elle m'a dit à l'oreille de demander sa chaise, & je cours exécuter ses ordres.

LADY GRACE.

Quelle inconséquence! — J'apperçois ces heureux époux, leurs regards annoncent trop de mécontentement pour troubler leur tête-à-tête.

(Elle sort du côté opposé.)

SCENE IV.

LORD TOWNLEY, LADY TOWNLEY.

LADY TOWNLEY.

En vérité, Mylord, ces propos m'excèdent : je ne puis souffrir de m'entendre sans cesse reprocher mes défauts...

LORD TOWNLEY.

Il faut bien vous en parler pour vous en corriger...

LADY TOWNLEY.

M'en corriger ? Je n'ai pas ce dessein. — Je vous le répète, il est inutile de s'en occuper.

LORD TOWNLEY.

Et moi, Madame, je vous avertis que je ne puis ni ne veux plus long-temps souffrir l'abus que vous faites de votre temps & de votre réputation.

LADY TOWNLEY.

L'abus ? Oubliez-vous que je ne puis être aimable qu'en suivant mes volontés ? Que sert de nous contrarier ? Rappelez-vous la charmante soirée de mardi dernier. Il vous a pris fantaisie de m'empêcher d'aller au bal, sous prétexte de commencer ma

réforme. Vous avez vu la belle humeur où j'étois; & pour la dissiper, n'avez-vous pas été obligé vous même d'envoyer chez toutes mes connoissances, pour les engager à venir chez moi, & vous aider à dissiper mon *spleen*. N'étoit-il pas trois heures du matin lorsque j'ai pu reprendre ma gaieté? Hé bien, au lieu de m'avoir corrigée de mes défauts, vous n'avez fait que redoubler mon ardeur pour les bals. — Vous voyez qu'il est inutile de nous contraindre.

LORD TOWNLEY.

A merveille, Madame, je m'apperçois que la conduite actuelle des femmes est insupportable, & que d'une manière ou d'autre...

LADY TOWNLEY.

Il faut les corriger, n'est-ce pas? On peut y parvenir, mais ce n'est qu'avec le temps. — Attendez que leurs défauts soient mivés au dernier période, & elles vous épargneront la peine d'y apporter du remède. Ha, ha, ha, ha.

LORD TOWNLEY.

Je ne plaisante pas, Madame.

LADY TOWNLEY.

Aimez-vous mieux parler raison, je me confor-

merai à votre goût. — Voyons ? Mylord se plaint de ce que je veille, & moi de ce qu'il se retire de trop bonne heure. Nous voilà d'accord j'espère ? — Mais dites-moi, mon cher Lord, laquelle de nos heures fait la meilleure *figure* parmi les gens du bon ton ? Est-ce vos *lourdes & ennuyeuses onze heures* du soir, ou *mes aimables & sémillantes trois heures* du matin ? Les unes ressemblent à des femmes de qualité, & les autres à de tristes & sombres artisans, qui devancent l'aurore pour ouvrir leurs boutiques. — Ah Fi ? Est-ce ainsi que se conduisent des personnes de notre rang ?

LORD TOWNLEY.

Quoi ! Madame, vous appelez cela raisonner ? il est temps de vous tirer de votre léthargie. Ce ne sont pas tant vos veilles qui m'inquiètent, que la mauvaise compagnie où elles vous entraînent.

LADY TOWNLEY.

Comment, Mylord, vous donnez ce nom odieux aux sociétés que je fréquente ?

LORD TOWNLEY.

Et de quel nom appellerez-vous des hommes qui gagnent l'argent des femmes, pour les engager à le leur payer d'une manière..... Il suffit, je m'entends.

D'ailleurs, ce mêlange informe de fripons, de filoux en habits brodés, de sots, qui par leur babil insensé, croient plaire à un sexe auquel ils ressemblent....

LADY TOWNLEY.

Ne doit guère inquiéter un mari de bon sens.

LORD TOWNLEY.

Le titre de sot n'est pas toujours un garant pour la fidélité conjugale, sur-tout quand il est accompagné des faveurs de la fortune.

LADY TOWNLEY.

Que voulez vous dire, Mylord?

LORD TOWNLEY.

Qu'il est dangereux à une femme d'être la débitrice de pareils joueurs, & que souvent la nécessité fait taire la vertu.

LADY TOWNLEY.

Prenez garde, Mylord, si l'ig[illegible]re aigrit vos reproches, vous me forcerez à vous haïr. — Sachez que la société que je vois est composée de personnes du plus haut rang.

LORD TOWNLEY.

Cette même société fréquente aussi les églises, &

elle n'en bougeroit pas s'il s'y trouvoit des garçons de chambre prêts à lui fournir des cartes.

LADY TOWNLEY.

Je pénètre vos projets, Mylord : vous ne calomniez ma conduite que pour excuser votre avarice, & vous ne blâmeriez pas mes amusemens s'ils étoient moins dispendieux.

LORD TOWNLEY.

Vous m'autorisez à croire, Madame, que si vous êtes vertueuse, ce n'est que pour m'engager à tolérer vos défauts... Mais j'ai ainsi que vous une réputation à ménager, & qui m'est peut être aussi précieuse que la vôtre..... Les étourderies d'une femme peuvent inquiéter l'homme le plus raisonnable; mais s'il souffre qu'on le déshonore, rien ne peut l'excuser.

LADY TOWNLEY.

En vérité, Mylord, vous feriez murmurer la femme la plus docile....

LORD TOWNLEY.

Et vous, Madame, vous cherchez à me faire croire que je ne suis qu'un sot....

LADY TOWNLEY.

Ma foi, Mylord, il ne m'appartient pas de vous démentir...

LORD TOWNLEY.

Si vous méprisez mes avis, j'empêcherai du moins que vous ne me ruiniez...

LADY TOWNLEY.

Quel propos ! Vous qui êtes un Crœsus !..... Mais puisque vous me parlez sur ce ton, je ne reviendrai que vers les quatre heures du matin.

LORD TOWNLEY.

Et moi, je ferai fermer ma porte à minuit...

LADY TOWNLEY.

Tant mieux. En ce cas, vous ne me verrez chez vous que demain au soir....

LORD TOWNLEY.

Alors, Madame... vous n'y reviendrez jamais.

(Il sort.)

LADY TOWNLEY.

Qu'entends-je ! son langage, sa conduite, tout annonce un changement qui m'étonne.... Dans nos

plus grandes disputes, il conservoit toujours les égards de l'honnêteté.... Mais pourquoi m'occuper de ses caprices ? — N'a-t-il pas sans cesse des projets impraticables ? — Ah ! bonjour, Monsieur Manly.

SCENE V.

LADY TOWNLEY, MANLY.

MANLY.

PARDON, Myladi, si je vous interromps : quelques affaires qui m'appellent auprès de Mylord m'excuseront j'espère.

LADY TOWNLEY.

Vous le trouverez dans la pièce voisine.

MANLY, *en faisant quelques pas.*

Permettez-vous....

LADY TOWNLEY.

Oh ! très-fort : quand vous seriez même une jolie femme.

MANLY, *à part en s'en allant.*

Quelle indifférence pour un époux qui l'adore !

SCENE VI.

LADY TOWNLEY, LADY GRACE.

LADY TOWNLEY.

Vous êtes bien aimable : pourquoi, ma chère amie, vous êtes vous retirée tantôt?

LADY GRACE.

Pour vous laisser en liberté avec votre mari.

LADY TOWNLEY.

C'est justement quand nous sommes ensemble que j'ai besoin de votre secours. — Si vous saviez à quel point il s'est emporté.

LADY GRACE.

Pourquoi?

LADY TOWNLEY.

Je l'ignore; mais c'est notre déjeûné journalier. — Voilà cependant les fruits du mariage.

LADY GRACE.

Entre deux époux qui sont d'accord, la conversation ne peut qu'être intéressante.

LADY TOWNLEY, *d'un ton ironique.*

Certainement, il y a toujours quelque sujet propre à exciter les plus séduisans discours.

LADY GRACE.

Vous devez passer avec lui des momens délicieux.

LADY TOWNLEY.

Rien n'égale ces charmans tête-à-têtes. Le jour que vous avez dîné en ville, j'en ai eu un dont le souvenir me divertit encore. En sortant de table, Mylord & moi, nous nous assîmes d'un air indolent au coin du feu; après un quart d'heure de silence, Mylord me regarde, & dit en baillant, & en étendant les bras : « Ah! ma chère... (*Elle baille.*) Haw... » Vous voilà : vous êtes rentrée bien tard ». — Il n'étoit pas encore deux heures. — « J'étois au » lit à onze » : & il bailloit encore, — « Je ne con- » çois pas qu'on puisse veiller ainsi ». — Comment pouvez-vous vous étonner d'une habitude journalière ? — « Vous avez raison, je n'y songeois » pas ». — Nous commençâmes après ce beau dialogue, une conversation sur un sujet que nous avons déja épuisé cinquante fois, & cependant nous avons l'art d'y mêler toujours quelques observations nouvelles.

LADY GRACE.

Un peu d'épigrammes donne du piquant à ces sortes d'entretiens....

LADY TOWNLEY.

Sans cela ils seroient insupportables, & ne rendroient l'état du mariage convenable qu'aux prudes.

LADY GRACE, *à part.*

Je vois sa méchanceté. (*haut*) Vous mettez de la grace à tout ce que vous dites.

LADY TOWNLEY.

Pas toujours, ma sœur, car je crois avoir offensé vivement Mylord ? dans notre dernière dispute, je crois lui avoir reproché qu'il étoit un sot. — Sans cela je ne vois pas pourquoi il m'auroit menacée de me renvoyer chez mes parens.

LADY GRACE.

Ah ! ma sœur, ménagez sa délicatese.

LADY TOWNLEY.

S'il s'abandonne à cet excès, j'en aurai obligation à la prudence de mon père, qui, dans la crainte que

je n'eusse du penchant à la dépense, n'a pas voulu que Mylord m'assurât un revenu indépendant.

LADY GRACE.

Autre raison pour le ménager.

LADY TOWNLEY.

Que voulez-vous que je fasse?

LADY GRACE.

Suivez ses conseils.

LADY TOWNLEY.

Dieu m'en préserve! — Quoi! je renoncerois à tous mes plaisirs, pour complaire à un mari que je n'aime pas? — Je renoncerois au bal, au spectacle, au jeu, & sur-tout au jeu de *crabes!* (1)... Avez-vous jamais joué ce charmant jeu de *crabes*, ma sœur?

LADY GRACE.

Non, ma sœur: un jeu où l'on jure ne convient pas aux femmes....

LADY TOWNLEY.

Il est vrai qu'un coup piquant met souvent

(1) On le nomme aussi le *hasard*; il se joue avec des dez.

notre réserve à l'épreuve.... Le dépit excite certaines expressions que la raison doit étouffer.

LADY GRACE.

Cette contrainte devroit vous dégoûter de ce vilain jeu.

LADY TOWNLEY.

J'y ai renoncé.

LADY GRACE.

Quoi ! tout de bon ?

LADY TOWNLEY.

J'ai mille fois juré de n'y plus jouer, & j'ai toujours faussé mes sermens.

LADY GRACE.

Ah ! ma sœur ! ne craignez-vous pas la punition destinée aux parjures ?

LADY TOWNLEY.

Ces sermens, comme ceux d'un Ministre ou d'un amant, se rompent sans remords. — Mais j'oublois que je parle à une Demoiselle, qu'il est dangereux de l'initier dans les mystères de la société. — Vous êtes d'ailleurs un peu portée à la pruderie,

& vous vous proposez de vivre bien différemment que toutes les femmes d'aujourd'hui.

LADY GRACE.

Mon éducation & mon goût me font préférer la vie sédentaire.

LADY TOWNLEY.

Je ne conçois pas comment une femme aimable, comme vous, peut penser de la sorte. — Avez-vous dessein de vous marier ?

LADY GRACE.

Mais.... peut-être bien....

LADY TOWNLEY.

Et comptez-vous habiter à la campagne ?

LADY GRACE.

Oui, pendant l'été.

LADY TOWNLEY.

Comment y passerez-vous votre temps ?

LADY GRACE.

Je le partagerai entre la lecture, la promenade, la musique, & un petit cercle d'amis, qui, le soir pour

se délasser, feront une partie. — Quelquefois pendant la chaleur du jour, j'irai m'asseoir sous un arbre voisin d'un ruisseau, & à la faveur de son ombre, & du silence qui m'environnera, je contemplerai les beautés de la nature. Je veillerai à ma maison, je m'occuperai de mes enfans; & si mon époux est distrait par d'autres plaisirs, je tâcherai de l'engager par mes soins & ma complaisance à partager les miens.

LADY TOWNLEY.

Miséricorde! voilà des amusemens d'avant le déluge. — Mais voyons la conduite que vous tiendrez à la ville? Je suis sûre d'avance qu'elle va me donner des vapeurs.

LADY GRACE.

Pour en prévenir les conséquences, je commencerai par ma parure, qui sera plus modeste qu'élégante: je ne me croirai pas déshonorée, parce que mes dentelles auront moins de prix que celles d'une Duchesse. — Mais je serai fort recherchée sur la propreté.....

LADY TOWNLEY.

C'est le vrai moyen de plaire à tout le monde. — A quoi emploierez-vous la journée?

LADY GRACE.

LADY GRACE.

A quelques visites chez mes amies, & de tems en tems j'irai aux assemblées & à la cour; j'irai quelquefois au spectacle & à l'opéra, mais rarement au bal, d'où je me retirerai à deux heures du matin.

LADY TOWNLEY.

Ah! je respire: sans ce dernier trait de modération, j'aurois eu besoin d'eau de luce.

LADY GRACE.

Vous voyez, ma sœur, qu'à l'aide du déjeûné, du dîner, de la promenade, du souper, & de quelques momens consacrés aux devoirs de la religion, les vingt-quatre heures s'écoulent assez agréablement.

LADY TOWNLEY.

Agréablement! Tous vos projets, ma sœur, ne servent qu'à supporter la vie, & non pas à en jouir.

SCÈNE VII.

Les Précédens, TRUSTY.

TRUSTY.

LES porteurs de Myladi sont à ses ordres.

LADY TOWNLEY.

Dites à mes gens de prendre des flambeaux blancs, l'odeur des jaunes m'a empoisonnée hier au soir.

TRUSTY.

J'y vais, Madame. (*Elle sort.*)

LADY TOWNLEY.

Adieu, ma sœur; je compte vous voir chez Lady Revel, & cours vous y annoncer. (*Elle sort.*)

LADY GRACE.

Quel dommage qu'oubliant toute réserve, elle ne réfléchisse pas sur l'avenir: qu'elle s'apprête d'éternels regrets, si mon frère exécute son projet! mais le voici avec Manly: éloignons-nous, car je devine leur entretien. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LORD TOWNLEY, MANLY.

LORD TOWNLEY.

JE ne conçois pas que Lady Wronghead ayant été capable d'un tel artifice, ait eu l'imprudence de confier ce secret à Myrtilla.

MANLY.

Vous ne me comprenez pas, Mylord ; si Myrtilla eût été mieux instruite du dessein de Lady Wronghead, peut-être m'en eût-elle fait mystère : mais voici comme cette supercherie a eu lieu. La lettre dont il est question étoit écrite par Myrtilla au Comte Bassette ; celui-ci l'ayant perdue chez Lady Wronghead, elle s'en est emparée, en a changé l'enveloppe, à laquelle elle en a substituée une autre, & feignant d'être très pressée de sortir, elle a prié Myrtilla d'en écrire l'adresse, & l'a envoyée à Lady Grace.

LORD TOWNLEY.

C'est-à-dire que la pauvre Myrtilla ignoroit qu'elle vous envoyoit un billet doux, par l'entremise de ma sœur.

MANLY.

Justement : dès que je lui ai montré cette lettre, elle est convenue qu'elle lui appartenoit ; mais quand elle a eu lu le contenu, elle a pleuré, & elle a accusé le Comte & Lady Wronghead d'avoir trahi son secret. — Cette explication ayant établi la confiance, Myrtilla m'a instruit de quelques particularités sur les Wrongheads, qui m'inquiètent & m'alarment, & qui exigent tous mes soins pour empêcher la perte de cette famille.

LORD TOWNLEY.

J'admire votre générosité : quoi ! vous vous occupez du salut d'une femme qui cherche à vous nuire.

MANLY.

Je m'en vengerai d'une manière qui ne lui conviendra pas infiniment.

LORD TOWNLEY.

Vous serez méchant sans cesser d'être vertueux.

MANLY.

Je suis bien aise, Mylord, que vous approuviez mon projet.

LORD TOWNLEY.

Je suis si convaincu de votre sagesse, que j'en ai fait connoître le prix à ma sœur; & pour vous prouver toute mon estime, je répondrai à l'aveu que vous m'avez fait de vos sentimens pour elle, en vous apprenant que Lady Grace est sensible à votre hommage...

MANLY.

Ah! mon ami, vous me flatez d'un vain espoir.

LORD TOWNLEY.

Nullement: ma sœur dîne avec nous; au dessert, lorsque les domestiques seront retirés, je vous laisserai ensemble, & alors vous pourrez vous assurer par vous même de l'impression que vous avez faite sur son cœur. — Ah! mon cher Charles, si j'avois pris les mêmes précautions lorsque je me suis marié, j'aurois fait un autre choix: que de chagrins je me serois épargné...

MANLY.

Ecartez ce souvenir affligeant.

LORD TOWNLEY.

Je ne puis: peut être le plaisir de vous voir

heureux, me consolera de mon malheur: du moins votre union me prouvera que la douceur du caractère l'emporte sur la beauté. Hélas! tandis que mes jours s'écouleront dans le chagrin, les vôtres seront exempts de regrets, & vous obtiendrez par la vertu, cette tranquillité dont l'amour m'a privé pour jamais.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une Salle dans la maison de Motherley.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRISS, MOTHERLEY, MYRTILLA.

MOTHERLEY.

Vous tardez bien à revenir.

MYRTILLA.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre; ce beau billet de cinq cents livres sterlings que vous a donné M. le Comte, a manqué de me conduire à l'échaffaud.

MOTHERLEY.

Ah ciel! ce fripon nous auroit-il trompé?

MYRTILLA.

Vous allez en juger. J'arrive chez M. Cash le banquier, je lui montre ce billet payable à son

ordre; il l'examine, & me fait passer dans une chambre voisine, en attendant, dit-il, qu'il ait vérifié son registre. Au bout de quelques minutes il revient avec un *Constable* pour m'arrêter, m'accusant d'avoir contrefait sa signature.

MOTHERLEY.

Vous me faites frémir: heureusement que ce billet n'écheoit pas encore. — Mais comment vous êtes-vous tirée d'embarras?

MYRTILLA.

Je l'ai supplié de permettre que j'implorasse les secours de M. Manly qu'il connoissoit, & qui, lui ai-je dit, attesteroit mon innocence; il y a consenti. J'ai envoyé chercher M. Manly, qui, au bout d'une demi-heure est arrivé, & auquel j'ai avoué les raisons pour lesquelles M. le Comte vous avoit donné ce billet...

MOTHERLEY.

Il n'étoit pas besoin de faire cette confidence.

MYRTILLA.

C'étoit le seul moyen de l'intéresser en notre faveur; il a si bien appaisé le banquier, que celui-ci a renvoyé le *Constable*, & M. Manly m'a

promis alors de me venger du Comte, & de me donner le montant du billet, si je voulois le lui confier...

MOTHERLEY.

Il n'y avoit point à hésiter, mon enfant; la protection de Manly nous sera plus utile que celle de Bassette.

MYRTILLA.

Comment ce fourbe s'est-il conduit auprès de Myladi & de sa fille?

MOTHERLEY.

Il leur fait à toutes deux une cour assidue; ils sont sortis ensemble.

MYRTILLA.

Où est M. Richard? je lui avois donné un rendez-vous.

MOTHERLEY.

Lassé de vous attendre, il s'est mis à pleurer, & moi pour le consoler je l'ai envoyé avec Moody & une Servante, au *Monument* (1) & à la

(1) On appelle ainsi une pyramide érigée près du pont de Londres, en mémoire du grand incendie de 1666, qui a commencé en cet endroit.

Tour (1)... Mais je l'apperçois là bas... il vient en courant: je vous laisse avec lui, & vais attendre le retour du Comte, pour lui communiquer cette belle affaire.

MYRTILLA.

Gardez-vous-en bien; nous perdrions les cinq cents livres sterlings. (*Motherley sort.*)

SCÈNE II.

MYRTILLA, RICHARD.

MYRTILLA.

D'ou venez-vous, Monsieur? Est-ce ainsi qu'on tient un rendez-vous?

RICHARD.

Oh! vraiment, quand j'ai vu que vous y manquiez, je suis sorti avec John Moody & une de vos jeunes filles, qui m'ont conduit... Dieu sait où.

(1) On observe encore l'ancien usage de garder à la Tour de Londres des lions: c'étoit l'emblême de la royauté; c'est aujourd'hui l'amusement des provinciaux.

MYRTILLA.

Qu'avez-vous vu?

RICHARD.

Tout ce qu'il y a de plus curieux à Londres. — Nous avons été premièrement... là... Comment appelez-vous? tout là bas... cette grande *borne*, dans laquelle on monte par un escalier qui ressemble à un *tire-bouchon*.

MYRTILLA.

C'est le *Monument*. — Convenez qu'on y découvre un beau point de vue.

RICHARD.

Je n'en sais rien moi: tout ce que j'y ai vu, étoit une épaisse fumée, des *maisons* bâties en briques, & une forêt de tours.... Oh! Miss, c'étoit un si grand tintamarre de cloches, un si horrible bruit de charrettes & de carrosses, & un si grand bourdonnement d'hommes qui parloient dans la rue, & qui ne paroissoient pas plus grands que des hannetons, que je croyois être parmi les ruches d'abeilles que maman conserve dans son petit jardin.

MYRTILLA, *en riant.*

Voilà un détail admirable. — Vous avez vu sans doute encore d'autres curiosités.

RICHARD.

Certainement. — Nous avons vu les lions qui ressemblent, par leur queue & leurs griffes, à des diables. Ha, ha, leur ai-je dit, en donnant à l'un d'eux un coup de bâton sur le museau, tu ne m'attraperas pas. — Oh! j'aime mieux ces animaux que le *Monument*.

MYRTILLA.

J'aurai soin de vous montrer des choses plus agréables; je vous conduirai demain au bal masqué...

RICHARD, *en sautant de joie.*

Ah, ma chère Miss!...

MYRTILLA.

Mais prenez garde de n'y pas perdre votre cœur: les dames y sont fort séduisantes; elles vous l'enlèveroient en une minute.

RICHARD.

Ha, ha, nous verrons cela. — S'il s'en trouve quelqu'une qui devienne amoureuse de moi, je lui conseillerai de s'adresser à d'autres.

MYRTILLA.

Comment, M. Richard, vous feriez ainsi le cruel?

RICHARD.

Et vraiment oui; mais non pas pour tout le monde. — Je connois une femme...

MYRTILLA.

J'entends; c'est-à-dire, que vous avez laissé votre cœur à la campagne.

RICHARD.

Non, non; vous ne devinez pas juste. — Mon cœur est ici...

MYRTILLA.

Je suis fort aise que vous l'ayez si bien gardé....

RICHARD, *avec impatience.*

Ce n'est pas cela non plus; quelqu'un peut l'avoir pris sans le savoir... il est dans cette chambre.

MYRTILLA.

Je ne vous comprends pas.

RICHARD.

Combien de personnes sommes nous ici?

MYRTILLA.

A merveille! M. Richard connoît déja les ruses des gens de la ville.

RICHARD.

Pourquoi ne voulez-vous pas croire que je vous aime ?

MYRTILLA.

Parce que vous êtes trop jeune pour vous marier, & que je vous crois trop honnête pour avoir d'autres desseins.

RICHARD.

Cela dépend de vous. — Si vous consentez à m'épouser sans fortune, je le veux bien moi ; mais je vous avertis que mon père ne me donne qu'une demi-couronne par semaine.

MYRTILLA.

Croyez-vous que l'intérêt domine mon cœur ?

RICHARD.

Vous pensez comme moi ; car voyez-vous, Miss, quand j'aime, je me marierois avec une mendiante.

MYRTILLA.

C'est penser en honnête homme.

RICHARD.

Mettez-moi à l'épreuve, & vous verrez si je suis sincère ?...

MYRTILLA.

Paix; voilà ma tante & votre papa.

RICHARD.

Ils viennent nous interrompre au plus beau moment.

MYRTILLA.

Nous reprendrons cette conversation au bal.

RICHARD.

Fort bien : touchez là pour confirmer votre promesse, & donnez-moi un baiser pour conclure notre marché. (*Il l'embrasse & se retire du côté opposé.*)

SCÈNE III.

SIR FRANCIS, MISTRISS MOTHERLEY.

SIR FRANCIS.

JE ne vois pas pourquoi ma femme & ma fille ne m'ont pas attendu?

MOTHERLEY.

Considérez, Sir Francis, qu'elles ont beaucoup

d'affaires ; aussi-tôt qu'elles ont eu achevé leur dîner, elles sont parties.

SIR FRANCIS.

Je ne les attendrai pas à souper ; car, parbleu ! je n'ai pas eu seulement le tems de déjeûner.

MOTHERLEY.

Je crains que ces heures indues auxquelles s'assemble le parlement, ne fassent tort à votre estomach.

SIR FRANCIS.

Et mais sans doute. La perte d'un repas sur trois, pour nous autres campagnards, est un terrible impôt sur notre appétit ; mais lorsqu'on réfléchit qu'on jeûne pour le bien public, & pour l'intérêt de la patrie, on souffre patiemment, & l'on est fier de la gêne qu'on éprouve.

MOTHERLEY.

Vous avez raison, Sir Francis.

SIR FRANCIS.

Ah ! Mistriss Motherley, le zèle que nous inspire le bonheur de l'Etat, est une matière inépuisable... L'amour de la patrie surpasse toute autre affection... Un véritable Anglois ne connoît rien

rien au-dessus de la satisfaction que cet amour lui inspire... J'ai entendu raconter, moi, que de zélés patriotes ont souvent dîné à minuit pour la prospérité de la nation.

MOTHERLEY.

Quelle complaisance! la patrie ne peut assez les récompenser.

SIR FRANCIS.

Aussi les respecte-t-on au point, que lorsqu'après la levée du parlement ils retournent dans le bourg qu'ils ont représenté, chacun s'empresse à venir dîner chez eux.

MOTHERLEY.

Qu'il est doux d'être si populaire!

SIR FRANCIS.

C'est la plus grande jouissance de ce monde.... Mais, Mistriss Motherley, vous êtes une femme d'esprit, vous.

MOTHERLEY.

Ah! Sir Francis, vous voulez me plaisanter.

SIR FRANCIS.

Point du tout : vous savez estimer les gens comme il faut...

MOTHERLEY.

Vous me rendez confuse, Sir Francis.... Ah! voici quelqu'un digne de s'entretenir avec vous: en attendant je vais ordonner votre dîner.

SIR FRANCIS.

Vous me ferez plaisir, car j'en ai furieusement besoin. (*Motherley sort.*) Cette femme a véritablement du bon sens.

SCÈNE IV.

SIR FRANCIS, MANLY.

SIR FRANCIS.

SERVITEUR, cousin.

MANLY.

Ah! bon jour mon cher Sir Francis; je viens m'informer comment ici l'on se porte?

SIR FRANCIS.

Ma foi, cousin, nos femmes sont occupées comme des abeilles; & quand à moi, j'étois sur pied dès huit heures du matin.

MANLY.

Vous avez sans doute été faire votre cour à quelqu'homme en place?

SIR FRANCIS.

Parbleu! cousin, vous l'avez deviné.... On m'avoit averti qu'il ne falloit pas s'endormir; aussi n'ai-je eu rien de plus pressé que d'aller chez un de nos grands personnages, que je ne connoissois nullement.

MANLY.

C'est ce qui s'appelle ne pas perdre son tems. — Mais qui vous a présenté chez lui?

SIR FRANCIS.

Moi-même. — Je me suis rappelé de la leçon que donna un jour un sage renommé à son fils: « Soyez entreprenant mon enfant, lui disoit-il, » & vous ferez votre chemin dans le monde. » Ces conseils étant destinés à un homme d'esprit, j'ai cru devoir en profiter.

MANLY.

Mais il falloit au moins avoir un titre pour autoriser cette démarche.

SIR FRANCIS.

Vous allez voir comment je m'y suis pris. — En entrant dans sa chambre : « Mylord, lui » ai-je dit, je vous demande pardon, mais je » suis Sir Francis Wronghead (1) de Bumper-» Hall (2), & membre du parlement pour le bourg » de Guzzledown (3). — Monsieur, m'a-t-il » répondu, je suis votre serviteur. — Quoique je » n'aie pas l'honneur de vous connoître, Mylord, » ai-je continué, les grands éloges qu'on m'a fait » de votre esprit & de vos talens, m'ont inspiré » le desir de me présenter chez vous. — Je suis » bien aise, Sir Francis, a-t-il dit, que votre » bourg ait fait choix d'un si digne représentant. » Avez-vous quelque chose à me communiquer? » Parlez; je suis prêt à vous servir. » Eh bien! cousin, qu'en dites-vous?

MANLY.

Ecoutons la suite de votre conversation.

(1) *Wronghead* signifie *absurde*.

(2) *Bumper-Hall*, château de la Rasade.

(3) *Guzzledown*, s'ivrogner. Voici comme cette épigramme peut s'expliquer: le Chevalier *Absurde*, Seigneur du fief de la *Rasade*, & membre du Parlement pour le bourg des *Ivrognes*.

SIR FRANCIS.

Encouragé par ces derniers mots, j'ai repris la parole; & quoique vous n'ayez pas grande opinion de mon esprit, vous verrez que je ne suis pas un sot.

MANLY.

Je souhaite de m'être trompé. — Mais allons au fait.

SIR FRANCIS.

Rassuré par sa politesse: « Mylord, lui ai-je » répondu, mon intention n'étoit pas de vous » importuner dans une première visite par des » détails d'affaires; mais puisque vous banissez » vous même la cérémonie, il vaut autant vous » en parler à présent qu'une autre fois. »

MANLY.

Votre début a dû beaucoup l'étonner.

SIR FRANCIS.

J'ai voulu lui prouver que je n'étois pas un vil courtisan.

MANLY.

Vous y ayez réussi.

SIR FRANCIS.

Je vous en réponds. — « En un mot, Mylord, » lui ai-je dit, je possède des terres qui sont » à la vérité considérablement chargées d'hypo- » thèques; & cherchant à servir mon Souverain » & ma patrie, je voudrois obtenir une charge » à la cour. »

MANLY.

C'est parler avec franchise.

SIR FRANCIS.

Morbleu! cousin, je voulois tirer à bout portant: nos prétendus beaux esprits auroient tourné & retourné leurs phrases; ils auroient ennuyé le ministre pendant six mois avant d'oser lui parler de leur dessein, & auroient fini par n'en rien obtenir.

MANLY.

Je suis bien aise que vous ayez de plus grandes certitudes.

SIR FRANCIS.

Ce n'est pas tout, cousin; vous allez voir comment il m'a traité. — Après un moment de silence: « Sir Francis, m'a-t-il dit, quelle charge

» desireriez-vous exercer ? — Ma foi, Mylord, » lui ai-je répliqué, il n'appartient pas aux gueux » de choisir ; en attendant mieux, un emploi de » mille livres sterlings de rente me contentera » pour le présent. » — Je pense qu'il eût été indiscret de marchander avec lui...

MANLY.

Votre projet est de gagner du terrein, n'est-ce pas ?

SIR FRANCIS.

Justement. — Je vois, cousin, que vous connoissez le monde.

MANLY.

J'y acquiers chaque jour de nouvelles lumières. — Mais voyons ce qu'il vous a répondu.

SIR FRANCIS.

« Je serai bien aise, Sir Francis, de vous être » utile, m'a-t-il dit avec un sourire agréable, » & je m'occuperai de vous. » Puis me prenant par la main, comme pour me dire, sans doute, *ne vous inquiétez pas, votre affaire est faite ;* il s'est tourné d'un autre côté, & a parlé à plusieurs personnes qui sollicitoient ainsi que moi.

MANLY.

Et voilà l'espoir sur lequel vous fondez votre fortune?

SIR FRANCIS.

Certainement.

MANLY.

Depuis dix ans la mienne est établie sur les mêmes promesses...

SIR FRANCIS.

Quoi! vous avez une charge, & vous m'en faites mystère?

MANLY, *ironiquement.*

Je ne la possède qu'en perspective. — Mais le ministre connoissant votre crédit au parlement, vous traitera mieux que moi. Je pense que cette entrevue vous a fait redoubler d'attention, & que vous avez été depuis ce tems vous montrer à la chambre.

SIR FRANCIS.

En doutez-vous: je ne voudrois pas pour tout au monde, manquer à ces assemblées.

MANLY.

Qu'y a-t-on fait ce matin?

SIR FRANCIS.

Ma foi, cousin, je me le rappelle foiblement; je me souviens seulement qu'après m'être assez bien conduit au commencement d'un débat, j'ai fini par commettre une petite méprise.

MANLY.

Comment cela?

SIR FRANCIS.

On y agitoit une question relative au bien de l'état; matière infiniment intéressante pour moi: les argumens de part & d'autre étoient si longs & si compliqués, qu'à la fin ils ont passé mon intelligence; résolu néanmoins de vôter suivant ma conscience, j'ai été sans le savoir pour l'affirmative, tandis qu'il falloit être pour la négative. Aussi-tôt un Gentilhomme qui étoit à côté de moi s'est écrié: « Parbleu! vous êtes un homme » d'honneur, je veux me lier avec vous, Monsieur. » C'étoit un membre de l'opposition, & je me suis apperçu alors que par distraction j'avois changé de parti.

MANLY.

Cette méprise peut nuire à vos projets...

SIR FRANCIS.

Quel propos ! n'ai-je pas la parole du ministre... Mais j'apperçois ma femme : allons ; cousin, il faut manger un morceau avec nous.

MANLY.

Je ne puis....

SCÈNE V.

Les Précédens, LADY WRONGHEAD, MISS JENNY, *le Comte* BASSETTE.

LADY WRONGHEAD.

PARDON, cousin Manly ; nos différentes occupations m'ont empêché de vous rendre votre visite.

MANLY.

Je vous prie, Madame, de n'y point songer ; j'abhorre la cérémonie.

BASSETTE.

L'aisance distingue les personnes bien nées, &

M. Manly l'emporte à cet égard sur-tout le monde.

MANLY, *à part.*

Le vil adulateur. (*Haut.*) Votre compliment, Monsieur, auroit droit de m'enorgueillir, si...

BASSETTE, *d'un air inquiet.*

Je n'oserois m'en flatter.

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Quelle agréable repartie!

SIR FRANCIS, *bas à Manly.*

Convenez qu'il est aimable.

MANLY, *bas à Sir Francis.*

Sur-tout avec les femmes.

SIR FRANCIS, *bas à Manly.*

Il est courageux comme un tigre...

MANLY, *bas à Sir Francis.*

Prenez garde à votre troupeau. (*Haut.*) J'espère, Mesdames, que vous goûtez la vie de la capitale.

JENNY.

Infiniment. Nous avons couru les rues dans notre nouvel équipage, & nous avons acheté une

quantité de bijoux & de modes élégantes. Demain nous allons au bal; vendredi à la comédie; samedi à l'opéra; dimanche à l'assemblée; lundi nous verrons le Roi, & mardi...

LADY WRONGHEAD.

Oubliez-vous, Miss, qu'on vous a conduit à Londres pour apprendre à vous taire.

MANLY.

Elle y fera de grands progrès...

JENNY.

Si je ne puis pas parler à mon tour, il vaudroit autant que je fusse muette; tout ce que j'en ai dit étoit pour amuser le cousin Manly.

MANLY.

Vous êtes trop obligeante, ma belle.

JENNY.

Entendez-vous, maman?...

LADY WRONGHEAD.

Taisez-vous.

JENNY, *bas à Bassette.*

Je ne le souffrirai pas...

BASSETTE, *bas à Jenny.*

Paix, ma petite.

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Elle me paroît enchantée du Comte...

JENNY, *bas à Bassette.*

Je devine pourquoi elle me gronde en votre présence...

BASSETTE, *bas à Jenny.*

On nous observe...

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Je mettrai bon ordre à leurs chuchoteries...

JENNY, *bas à Bassette.*

Qu'importe!...

BASSETTE, *à part.*

Si je ne me hâte, elle éventera la mine...

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Je n'y tiens plus! (*Haut.*) En vérité, M. le Comte, vous encouragez l'impertinence de cette petite étourdie.

BASSETTE.

Moi, Madame? j'observe au contraire à Miss

qu'elle doit être attentive à vos leçons... (*Pendant une partie de cette scène, Manly cause à part avec Sir Francis, & observe les Dames & le Comte.*)

MANLY, *à part.*

Et à votre exemple.

BASSETTE, *bas à Lady Wronghead.*

Soyez prudente, Madame; votre fille est soupçonneuse, mais j'aurai soin de la tranquilliser. — Nous nous en débarrasserons demain au bal...

LADY WRONGHEAD, *bas à Bassette.*

Je vous écrirai deux mots à ce sujet. — Retournez bien vîte auprès de ma fille.

BASSETTE, *bas à Jenny.*

J'ai défendu votre cause.

LADY WRONGHEAD.

Approchez, mon enfant; soyez plus docile à l'avenir.

JENNY.

Je n'aime pas qu'on me reprenne devant le monde.

MANLY, *à part.*

Ce Comte me paroît être un sujet de disputes entre ces Dames.

SCÈNE VI.

Les Précédens, MYRTILLA.

MYRTILLA.

M. Manly, me permettrez-vous de vous dire un mot.

MANLY.

Volontiers, Miss. (*Ils s'entretiennent à l'écart.*)

LADY WRONGHEAD.

Eh bien! Sir Francis, quelles nouvelles nous apportez-vous de Westminster?

SIR FRANCIS.

Des nouvelles qui vous étonneront. — Que je vous dise un mot à l'oreille : j'ai la promesse d'une charge de mille livres sterlings de rente...

LADY WRONGHEAD.

C'est à moi que vous en avez l'obligation. — Si je ne vous avois pas engagé à vous rendre à Londres, vous auriez continué à dépenser votre argent à l'entretien d'une meute de chiens, & vous auriez négligé l'avantage de nos enfans.

SIR FRANCIS.

Cela est vrai, ma chère.

LADY WRONGHEAD.

En faveur de mon projet, vous me donnerez cent autres guinées...

SIR FRANCIS.

Je vous en ai donné cent ce matin, qu'en avez-vous fait?

LADY WRONGHEAD.

Belle demande: vous allez voir ce que j'en ai fait. — Jenny avez-vous là les mémoires de nos achats?

JENNY.

Oui, maman.

LADY WRONGHEAD.

Donnez-les moi. — Vous verrez, mon cher, que j'en ai dépensé encore cinquante au-delà que le Comte m'a prêtées...

JENNY.

Oh! cela est vrai, papa, & encore n'ont-elles pas suffi pour toutes les emplettes que maman a faites.

SIR

SIR FRANCIS.

Comment, morbleu!... Mais voyons?

MANLY, *bas à Myrtilla.*

Votre tante consent, dites-vous, à seconder mes desseins...

MYRTILLA, *bas à Manly.*

Oui, Monsieur, elle desire vous parler...

SIR FRANCIS, *en examinant les mémoires.*

Que diable... qu'avons-nous là?...

MANLY, *bas à Myrtilla.*

Conduisez-la chez moi, & si j'en suis content, vous vous en ressentirez toutes deux.

SIR FRANCIS.

Des éventails... des modes... Parbleu! Madame, je ne trouve aucun article essentiel...

LADY WRONGHEAD.

Il n'y a que des achats indispensables...

SIR FRANCIS.

Il y paroît...

LADY WRONGHEAD.

A peine y trouvez-vous pour un scheling de fantaisies...

SIR FRANCIS.

Parbleu! je n'y vois qu'un tas de babioles dont j'ignore le nom...

LADY WRONGHEAD.

Tous ces articles sont nécessaires à une femme de qualité...

JENNY.

On nous a dit que c'est-là ce qui les distingue...

SIR FRANCIS.

Recevoir cent guinées le matin, & en avoir besoin d'autant pour le soir. — Morbleu! la fortune d'un Lord-Maire ne suffiroit pas à une telle dépense.

MANLY, *à part.*

Il devient sensible à sa folie? tout ira bien.

LADY WRONGHEAD.

Ne vous fâchez pas, mon cher.

SIR FRANCIS.

Savez-vous combien cela fait par an?...

LADY WRONGHEAD.

Je sais que mes conseils vous ont valu mille livres sterlings...

SIR FRANCIS.

En ai-je touché un sol?...

LADY WRONGHEAD.

Tranquillisez-vous, & donnez-moi ce que je vous demande.

SIR FRANCIS.

J'enrage!

SCÈNE VII.

Les Précédents, RICHARD.

RICHARD.

AVEZ-VOUS oublié, papa, que le dîner vous attend.

LADY WRONGHEAD.

Quoi! vous dînez sans nous?

SIR FRANCIS.

Eh! non, Madame; oubliez-vous que j'ai jeûné

pour le bien de l'état. — Venez, cousin, mangeons un morceau ensemble.

MANLY.

Je ne puis ; j'ai des affaires qui m'appelent ailleurs ; mais je vous reverrai bientôt. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens, MISTRISS MOTHERLEY *un carton à la main.*

MOTHERLEY, *à Sir Francis.*

Si vous tardez plus long-tems à vous mettre à table, tous les mets seront froids.

LADY WRONGHEAD.

Montrez-moi donc les dentelles dont vous m'avez parlé ce matin.

MOTHERLEY.

Les voici, Madame.

SIR FRANCIS, *en les regardant.*

Elles ressemblent à des toiles d'araignées.

LADY WRONGHEAD.

Combien cela coûte-t-il?

MOTHERLEY.

Sir Francis ne paroît pas en avoir fantaisie.

LADY WRONGHEAD.

Vous plaisantez, je crois : — est-ce lui qui doit les porter?...

SIR FRANCIS.

Non ; c'est moi qui doit les payer.

LADY WRONGHEAD.

Votre charge vous en dédommagera. (*Elle le pousse vers la porte.*) Allez dîner ; allez, & soyez reconnoissant. — Suivez-moi, Mistriss Motherley.

(*Elles sortent ensemble.*)

SIR FRANCIS.

A merveille! Tandis que je lutte contre mon appétit, par amour pour la patrie, ma femme dépense mon bien pour l'honneur de la famille. — Je n'entends pas cela : hem! hem! les affaires changent furieusement de face.

RICHARD.

Venez, papa, & ne vous chagrinez plus.

(*Ils sortent ensemble.*)

SCÈNE IX.

MISS JENNY, BASSETTE, MYRTILLA, MISTRISS MOTHERLEY.

MOTHERLEY.

MYLADI attend Miss Jenny & M. le Comte, pour l'aider à choisir des dentelles.

BASSETTE.

J'y vais. (*Motherley sort.*)

JENNY.

Ne vous l'avois-je pas dit, qu'elle souffre de nous voir ensemble.

BASSETTE.

Obéissez à ses ordres ; tantôt quand vos parens seront retirés, je me rendrai dans la chambre de Myrtilla, où nous aurons le loisir de causer à notre aise.

MYRTILLA.

Je ferai tout pour plaire à Miss.

JENNY, *à Bassette.*

Fort bien. — Mais ne venez-vous pas?

BASSETTE.

Je vais vous suivre.

JENNY.

Demain nous irons au bal, & vous savez ce que je vous ai promis. Adieu.

(*Elle sort en chantant.*)

MYRTILLA.

Convenez que je suis bien complaisante.

BASSETTE.

Vous êtes adorable; mais convenez aussi, qu'en travaillant à ma fortune, vous établissez la vôtre.

MYRTILLA.

Comment êtes-vous avec Miss?

BASSETTE.

Elle raffole de mon projet, & du plaisir de se voir mariée en sortant du bal. — Votre tante a-t-elle pensé à nous procurer un ministre?

MYRTILLA.

Elle en a prévenu le chapelain de Mylord

Townley, parce que Myladi reçoit des masques; & qu'au moyen de notre déguisement il sera facile de nous marier pendant que tout le monde sera occupé dans les appartemens.

BASSETTE.

J'approuve beaucoup cette précaution, & vous embrasse en faveur du succès. Adieu, ma chère; je cours rejoindre ces dames.

MYRTILLA.

Et moi, mon jeune amoureux. (*Elle sort.*)

BASSETTE.

Tout concourt pour m'autoriser à conserver un titre auquel je n'ai pas plus de droit qu'à l'ordre de la Jarretiere. — Celui de Comte m'a ouvert la porte chez tous les grands; les femmes, les ambassadeurs m'accueilloient avec empressement; le jeu me donnoit tout l'éclat de l'opulence.... Les tems sont bien changés: depuis que ce maudit escadron de *White* (1) m'a banni de cette société, je suis maintenant obligé de me soutenir par ma propre industrie. Le mariage est

(1) Nom d'un fameux club.

aujourd'hui ma dernière ressource... Si ma *carte gagne*, comme j'ai droit de m'en flater, je narguerai de nouveau mes adversaires. Allons, Bassette, donne-toi les airs d'un homme de qualité, & imite l'exemple de ces riches qui ne rougissent plus d'être fripons.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente une Salle dans la maison de Lord Townley.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY GRACE, MANLY.

MANLY.

QU'AVEZ-VOUS, Madame ? vous me paroissez bien rêveuse.

LADY GRACE.

Hélas ! — Mon frère est décidé à faire un éclat. Lassé d'attendre le retour de ma sœur, lorsque deux heures ont sonné, il s'est levé, il a parcouru la chambre avec fureur ; & sans mes supplications il alloit lui fermer l'entrée de la maison. Enfin, elle est revenue vers les cinq heures, avec des yeux hagards & le désespoir dans le cœur. Mylord s'étoit déja rétiré dans l'appartement à côté du sien ; j'en ai averti ma sœur, qui m'a paru satis-

faire d'avoir en ce moment ma compagnie plutôt que celle d'un époux.

MANLY.

Quelle femme!

LADY GRACE.

J'ai tâché de lui faire comprendre le danger de sa situation; mais elle n'a été sensible qu'à la perte qu'elle avoit faite au jeu.

MANLY.

Peut-être réfléchira-t-elle à vos conseils: des caractères comme le sien ont une certaine raison dans leurs momens d'humeur, & souvent la vanité seule les empêche de se corriger. L'avez-vous vûe ce matin.

LADY GRACE.

Non; elle m'a fait dire qu'elle étoit indisposée. — Mais voilà Trusty qui lui porte à déjeûner; elle ne tardera pas à paroître. (*A Trusty qui paroît à l'entrée de la coulisse.*) Ecoutez, Mistriss Trusty. — Vous m'avertirez quand il fera jour chez Myladi.

TRUSTY.

Je vous obéirai, Madame. (*Elle se retire.*)

MANLY.

Myladi se lève à l'heure où les autres se couchent.

UN LAQUAIS, *à Manly.*

Sir Francis Wronghead demande à parler à Monsieur.

MANLY.

Il vient bien mal-à-propos.

LADY GRACE.

Recevez-le; j'irai en attendant chez mon frère.
(*Elle sort.*)

MANLY, *au Laquais.*

Priez Sir Francis d'entrer. (*Le Laquais sort.*) Je présume que ce sage législateur commence à s'appercevoir de sa folie.

SCÈNE II.

MANLY, SIR FRANCIS.

MANLY.

QUEL bonheur vous conduit ici! mais que veut dire cet air rêveur.

SIR FRANCIS.

Ah! cousin, je vois maintenant quelle faute j'ai faite en venant à Londres : ma femme est un démon ; & si je n'y mets ordre, je suis ruiné.

MANLY.

Voilà le sort des maris qui se laissent gouverner par des coquettes.

SIR FRANCIS.

Elle ne s'est pas contentée de dépenser mon argent en colifichets, elle a perdu, la nuit dernière, cent guinées au jeu.—Après que nous avons eu soupé, au lieu de se coucher comme je m'y attendois, Myladi Townley est entrée avec une autre femme, & a engagé Lady Wronghead à la suivre dans une assemblée. — Nous avions été de très-bonne humeur pendant le repas ; & dans l'excès de ma satisfaction, j'avois donné cent guinées à ma femme, quoique je les lui eusse refusées quelques momens auparavant. Ce maudit argent lui a fait accepter la proposition de Lady Townley, & enfin je ne l'ai vue revenir qu'à la pointe du jour, avec un visage qui ressembloit à celui d'une furie.

MANLY.

Votre complaisance est la cause de ce désordre.

SIR FRANCIS.

Dites plutôt que l'excès de ma joie m'a rendu indiscret; si j'avois su me taire sur l'affaire avec le ministre, elle ne m'auroit pas arraché cette dernière somme.

MANLY.

Votre sort m'intéresse; Londres ne convient pas à votre femme.

SIR FRANCIS.

Depuis que nous y sommes, elle n'est pas reconnoissable. Ma foi, cousin, si les affaires qui m'attirent à Westminster ne s'arrangent pas à mon avantage, grace à ma femme, je *pourrai* fort bien aller en prison.

MANLY.

Rien de plus probable; mais il vous reste un moyen pour vous en garantir.

SIR FRANCIS.

Ah! mon cher cousin, indiquez-le moi bien vîte.

MANLY.

C'est de reprendre au plutôt la route de votre château.

SIR FRANCIS.

Et ma charge?

MANLY.

Croyez-moi; renoncez à tous vos projets.

SIR FRANCIS.

Mais songez à la triste figure que je ferai dans ma province...

MANLY.

Songez à celle que vous ferez dans une prison.

SIR FRANCIS.

Rappelez-vous les promesses du ministre...

MANLY.

Elles ne serviront qu'à vous perdre. — Mais il est tems de vous parler sans détours. Tremblez, mon cher ami; vous ne voyez pas les dangers qui vous environnent.

SIR FRANCIS.

Ah! cousin, que voulez-vous dire?

MANLY.

Voici en un mot votre situation. Avant la fin de la semaine vous perdrez votre siége au parle-

ment ; votre femme vous ruinera en peu de jours ; votre fille est au moment de s'enfuir avec un fripon, &. votre fils s'apprête à épouser une fille diffamée.

SIR FRANCIS.

Vous me faites frémir... Mais sur quoi fondez-vous ces certitudes ?

MANLY.

Sur des avis certains qui vous obligent à veiller à votre sûreté, sinon il ne sera plus tems ce soir.

SIR FRANCIS.

Que je suis malheureux ! Ah ! cousin, aidez-moi dans cette affaire.

MANLY.

Volontiers...

UN LAQUAIS, *à Manly.*

Mylord vous prie, Monsieur, de passer un moment chez lui.

MANLY.

J'y vais. (*Le Laquais sort.*) — J'irai vous trouver ce soir à huit heures.

(*Il sort.*)

SIR

SIR FRANCIS.

Ah! cousin, cousin; quel maudit voyage!
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Le Théâtre représente le cabinet de Lady Townley.

LADY TOWNLEY *en déshabillé, appuyée sur le bras de* TRUSTY, *qui la conduit à sa toilette.*

TRUSTY.

MYLADI paroît indisposée.

LADY TOWNLEY.

Puis-je me bien porter dans une maison où aucun de ceux qui la composent ne respecte mon repos? Il semble ici qu'on habite une hôtellerie, plutôt que la demeure d'un Pair d'Angleterre. Le babil des gens d'affaires de Mylord dans la matinée, & les gros souliers de ses valets à midi, m'ont empêché de dormir.

TRUSTY.

Quel dommage que Mylord ne se conforme

pas à l'usage des gens de son rang! Une femme aussi économe que Myladi, mérite bien cette complaisance.

LADY TOWNLEY.

Je ne suis économe, ma chère Trusty, que dans ma tendresse pour Mylord.

TRUSTY.

Ah! Madame, si l'on pouvoit engager Mylord à jouer, il apprendroit alors combien l'argent est nécessaire à une femme.

LADY TOWNLEY.

Ne me parle pas d'argent, car je suis ruinée.

TRUSTY.

Myladi plaisante.

LADY TOWNLEY.

Point du tout: je suis perdue; on m'a gagné jusqu'à mon dernier scheling, & je dois encore mille guinées sur ma parole.

TRUSTY.

Ah ciel!

LADY TOWNLEY.

Je suis sans ressource, sans crédit, & ne sais

où donner de la tête. — Ah! Trusty, Trusty, que vais-je faire?

TRUSTY.

Si je pouvois trouver quelque moyen pour vous tirer d'embarras, peut-être répareriez-vous ce soir votre perte.

LADY TOWNLEY.

Espoir inutile!

TRUSTY.

Il me vient une idée qui peut vous être favorable...

LADY TOWNLEY.

Expliquez-la bien vîte.

TRUSTY.

N'avez-vous pas donné cinquante guinées à l'intendant de Mylord, pour les remettre à l'un de vos créanciers?

LADY TOWNLEY.

Oui; c'étoit pour payer M... M... comment le nomme-t-on?

TRUSTY.

M. Lustring, votre marchand d'étoffes, qui

a refusé de vous fournir, parce-que, disoit-il, vous lui demandiez un trop long crédit.

LADY TOWNLEY.

Ces gens-là s'oublient quelquefois. — Mais courez au plus vîte chez Poundage, & s'il en est tems encore, dites-lui de me rapporter l'argent. (*Trusty sort.*) Fut-on jamais plus maltraitée au jeu!... toujours cinq!... cinq & neuf contre ce maudit sept. — Pouvais-je gagner? Du moment que Lady Wronghead a mis son vilain bras rouge sur la table, j'ai perdu chaque coup... J'avois beau lui témoigner mon déplaisir, elle s'obstinoit à rester à mes côtés... Veiller toute la nuit!... Perdre son argent!.... Rêver qu'on gagne des millions, & se lever sans le sol!... (*Elle se regarde dans la glace.*) Ah ciel! je suis à faire peur... Est-ce la peine de sacrifier ses charmes & son repos à des plaisirs si trompeurs?... Lady Grace n'esr pas aussi blâmable que je l'ai cru.... Ah! si j'osois, j'imiterois son exemple... Si mon prudent époux vouloit se taire pendant quinze jours seulement, je haïrois bientôt le grand monde; mais je ne veux pas qu'on me force à y renoncer...

SCÈNE IV.

LADY TOWNLEY, TRUSTY.

TRUSTY.

JE suis arrivée trop tard : au moment où j'entrois chez l'intendant, M. Lustring est venu, qui reçoit actuellement son argent.

LADY TOWNLEY.

Cours sur le champ avertir Poundage à qui je veux parler.

TRUSTY, *court vers la porte.*

M. Poundage! M. Poundage! Myladi vous demande.

POUNDAGE, *dans les coulisses.*

Tout à l'heure...

TRUSTY.

Nou, non; il faut venir à l'instant.

POUNDAGE, *dans les coulisses.*

Quand j'aurai achevé d'acquitter ce mémoire...

TRUSTY.

Point du tout ; accourez sur le champ. La tête lui tourne.

LADY TOWNLEY.

Eh bien! m'obéit-il?

TRUSTY.

Je l'entends ; il court de toutes ses forces...

LADY TOWNLEY.

Empêchez-le d'entrer, il m'ennuieroit par ses observations.

SCÈNE V.

Les Précédentes, POUNDAGE *vient jusqu'à la porte, un sac d'argent dans les mains.*

TRUSTY.

OU sont les cinquante guinées que Myladi vous a données?

POUNDAGE.

Les voici : le mémoire de Lustring seroit déja

acquitté si vous n'aviez pas été si pressée... mais en attendant que je revienne, je l'ai prié d'écrire le reçu.

TRUSTY, *en arrachant le sac de ses mains.*

Myladi ne veut pas qu'on le paye avec cet argent, parce qu'il y a une fausse guinée, & qu'il manque une pistole pour compléter la somme. — Allez dire à cet honnête homme, qu'ayant fait une erreur dans son compte, on le vérifiera un autre jour...

POUNDAGE.

Il va faire le diable...

LADY TOWNLEY.

Quelle est cette contestation?

POUNDAGE.

M'est-il permis, Myladi, de vous dire un mot?

LADY TOWNLEY.

Allez; & faites ce qu'on vous ordonne.

POUNDAGE.

J'obéis. (*Il sort.*)

TRUSTY, *en vuidant le sac sur la toilette.*

La belle monnoie! ces brillantes guinées alloient

devenir la proie d'un grossier citoyen... En faveur du bon succès, Myladi permet, sans doute, que je m'accommode de la mauvaise guinée... Je vous remercie, Myladi.

LADY TOWNLEY.

Je ne vous ai pas ordonné de la prendre.

TRUSTY.

Vos regards m'ont approuvée.

LADY TOWNLEY.

Soit : mais n'en faites pas une habitude. — Quel est ce bruit?

TRUSTY.

C'est peut-être l'aimable Lustring qui se fâche de ce qu'on ne le paye pas.

LADY TOWNLEY.

Qu'importe!

TRUSTY *approche des coulisses.*

Je vais m'en instruire. — Miséricorde! L'honnête bourgeois jure comme un possédé.... Ah! Myladi, je crois qu'il se bat avec Poundage... Tout est calme... Voyons ce qui peut produire ce changement. (*Elle entre dans les coulisses.*)

LADY TOWNLEY.

Tous ces marchands s'étudient à nous désoler; les paroles obligeantes ne leur suffisent pas quand il s'agit de satisfaire leur vénalité. (*En comptant son argent.*) Quel bonheur, si je pouvois ce soir tripler cette somme...

TRUSTY, *en courant.*

Ah! Myladi, nous sommes perdues : voici Mylord; il a été témoin des murmures de Lustring.

LADY TOWNLEY.

Retirez-vous. (*Trusty sort.*) — Pourquoi suis-je tremblante à l'aspect de mon époux?

SCÈNE VI.

LORD TOWNLEY, LADY TOWNLEY.

LORD TOWNLEY.

DEPUIS quand, Madame, vos créanciers se permettent-ils de faire de l'éclat chez moi pour obtenir leur paiement?

LADY TOWNLEY.

Je ne puis empêcher les propos d'un bourgeois insolent.

LORD TOWNLEY.

Vous pouvez les prévenir en acquittant vos dettes.

LADY TOWNLEY.

Vous voyez que rien ne les satisfait...

LORD TOWNLEY.

Ce n'est pas ainsi que l'on y réussit. — Je suis très-fatigué de vos inconséquences, Madame...

LADY TOWNLEY.

Si l'intérêt doit être sans cesse l'objet de nos entretiens, vous ne trouverez pas mauvais que je garde le silence.

LORD TOWNLEY.

Madame, oubliez-vous qui je suis: quand je parle, je prétends qu'on me réponde.

LADY TOWNLEY.

Ce langage m'étonne : je ne me sens pas disposée à souffrir ce ton impérieux.

LORD TOWNLEY.

Vous en éprouverez bien d'autres avant de nous séparer.

LADY TOWNLEY.

Si vous cherchez à m'insulter, vous pourriez vous en repentir.

LORD TOWNLEY.

Vos menaces sont ridicules : ce n'est pas à vous à m'intimider ; vous dont l'honneur & la vertu ne soutiennent plus la dignité de votre état.

LADY TOWNLEY.

Monsieur, gardez de m'outrager...

LORD TOWNLEY.

Après les outrages que vous m'avez faits vous-même, je devrois rougir de vous parler.

LADY TOWNLEY.

Je méprise vos menaces autant que vos reproches : les uns & les autres décelent le motif qui vous anime contre moi. — Oui, Mylord, votre avarice seule excite vos plaintes ; voilà ce qui vous rend mon persécuteur. — Mais vous êtes trop heureux que je respecte ma vertu.

LORD TOWNLEY.

Parbleu! Madame, ne voyez-vous pas que vos charmes sont aussi flétris que votre cœur? Mais c'est par le cœur sur-tout qu'on offense un époux délicat. — N'avez-vous pas adopté tous les vices qui peuvent avilir votre rang? des vices qui corrompent & le cœur & l'esprit! — Ne renoncez-vous pas à la beauté, au repos, à la santé, au bonheur d'un époux, à celui de votre famille, pour vous livrer à vos funestes penchans? Et pourquoi tant de sacrifices? Pour passer les nuits au jeu, parmi une foule de personnes aussi méprisables que vous. — Oui, Madame; la femme dissolue qui cache soigneusement sa conduite, est moins coupable que celle en qui des dehors criminels flétrissent la dignité de son nom.

LADY TOWNLEY.

Je vois, Mylord, quelle sorte de femme convient à votre humeur.

LORD TOWNLEY.

Ingrate! si vous aviez daigné réfléchir sur ma conduite, vous auriez trouvé dans vous-même celle qui pouvoit faire mon bonheur. — Ah! si nos législateurs avoient permis le divorce pour

cette injure publique, pour cet adultère de l'esprit, combien nous auroient-ils épargné de chagrins !... Mais je vous le répète, Madame; si votre cœur ne partage pas ma tendresse, il m'importe peu que le jeu ou les hommes le possedent.

LADY TOWNLEY.

Ce n'est pas ainsi que vous le subjuguerez.

LORD TOWNLEY.

Puisque nos cœurs ne s'accordent pas, il est inutile de vivre ensemble pour nous tourmenter... Vous quitterez ma maison avant ce soir, Madame: le déshonneur d'un époux ne pouvant vous distraire de vos amusemens, la vue de vos charmes est un trop foible dédommagement pour satisfaire mes desirs.

LADY TOWNLEY.

Vous n'êtes pas aussi délicat que vous prétendez me le faire croire.

LORD TOWNLEY.

Ce n'est pas au moment où nous rompons nos liens que je dois vous faire des complimens.

LADY TOWNLEY.

Réfléchissez à votre projet: si je quitte cette

maison, on ne m'y rappellera pas aussi facilement qu'on se l'imagine.

LORD TOWNLEY.

Moi, vous rappeler? — Holà, quelqu'un. (*A un Laquais.*) Priez M. Manly & ma sœur de se rendre ici.

LADY TOWNLEY.

Vous êtes décidé; je le suis aussi... Mais souvenez-vous que ma conduite est celle de toutes les femmes de mon rang.

LORD TOWNLEY.

L'exemple ne fait pas ma loi: l'homme prudent & jaloux de l'estime publique, écarte de chez lui l'objet qui le deshonore.

LADY TOWNLEY.

J'ignore ce qu'on pensera de cet éclat; mais j'ose vous assurer qu'il n'ajoutera rien à votre importance.

SCÈNE VII.

Les Précédens, LADY GRACE, MANLY.

LORD TOWNLEY, *à Manly.*

JE réclame votre amitié dans ce moment critique.

MANLY.

Disposez de moi, Mylord.

LORD TOWNLEY.

Je compte sur le même service de la part de ma sœur.

LADY GRACE.

Vous connoissez mon zèle.

LORD TOWNLEY.

Vous fûtes témoins de mon mariage avec Madame, soyez-le aujourd'hui de notre séparation.

MANLY.

Voici la première fois que je vous obéis à regret.

LORD TOWNLEY.

Pour éviter les discussions & les reproches que Madame pourroit vous faire, je passe sous silence le motif qui m'engage à cette démarche; d'ailleurs

le public n'en est que trop instruit. — En faveur d'un père dont je respecte la mémoire, je vous accorde, Madame, une pension digne de sa fille. — Pendant que nous avons habité ensemble, vous avez joui de plusieurs avantages que vous deviez à ma tendresse, & au rang que vous donnoit mon nom. J'avoue à ma honte que des femmes estimables n'ont point été traitées aussi bien que vous. Il est tems de finir un tel excès d'indulgence. La splendeur & l'opulence ne conviennent pas aux gens vicieux; l'honnête médiocrité suppléera dorénavant au faste, & vous apprendra à ménager ma générosité: tout article de luxe est banni de mon plan; le carrosse même qui vous conduira chez votre tante, reviendra chez moi. Si le tems & la raison vous corrigent, j'augmenterai votre pension; mais si au contraire vous dépensez follement ce modique revenu, je le réduirai au simple nécessaire; & celui qui prononcera votre nom devant moi, sera mon ennemi.

LADY GRACE, *à part.*

Ah ciel! je succombe à la douleur.

LORD TOWNLEY.

Ah! Manly, regardez-la: rappelez-vous le passé; témoin de ma passion pour elle, vous savez

savez combien je l'ai aimée. — Hélas ! je me flatois qu'une beauté si parfaite auroit été exempte de vices. — J'espérois trouver en elle une compagne douce & sensible, une amie sincère, une mère tendre... Ah! Manly, que mon erreur est cruelle!

(*Il pleure.*)

MANLY.

Le monde n'a pas sur le bonheur, les mêmes opinions que le sage. Malgré vos sujets de plainte, j'espère que vous lui rendrez justice.

LORD TOWNLEY.

N'en doutez pas.

MANLY, *à part, après avoir regardé Lady Townley.*

Ce reproche la touche sensiblement.

LORD TOWNLEY.

Quoique je la bannisse de mon cœur, je ne cherche pas à la punir au-delà de son offense. — Je connois la méchanceté de ceux mêmes qui l'ont entraînée dans le vice : si jamais vous entendez des propos insultans contre sa fidélité conjugale, prenez sa défense ; car j'atteste ici le ciel que jamais je n'ai soupçonné sa foi.

LADY TOWNLEY, *en se tournant vers Lady Grace.*

Ah! ma sœur. (*Elle pleure.*)

LORD TOWNLEY.

Si l'on s'occupe de ma conduite, cachez la moitié de mes peines, & livrez-moi plutôt, s'il le faut, à la censure du public. (*Il sort.*)

LADY TOWNLEY, *en se jetant au col de Lady Grace.*

Soutenez-moi... je me meurs... je succombe... Ah! dérobez-moi à sa vue...

LORD TOWNLEY, *en revenant.*

J'oubliois... Mais, que vois-je?
(*Il veut s'en aller.*)

MANLY, *en le retenant.*

Ah! Mylord, vous ne pouvez ni ne devez l'abandonner dans cet état cruel...

LORD TOWNLEY, *en cherchant de se débarrasser de Manly.*

A quoi m'exposez-vous...

MANLY.

Un moment de plus ne sauroit nuire à vos desseins. Ses larmes annoncent le repentir...

LORD TOWNLEY.

S'il faut nous séparer, pourquoi prolonger son tourment ?

LADY TOWNLEY.

Arrêtez, Mylord ; de grace écoutez-moi ? Ce que j'ai à vous dire ne peut vous déplaire ; ce ne sont pas des reproches, c'est un aveu qui confirmera ma faute.

MANLY.

Vous ne pouvez vous dispenser de l'entendre.

LORD TOWNLEY.

Parlez, Madame.

LADY TOWNLEY.

En vous plaignant de mon indifférence, vous daignez rendre justice à ma vertu. Mais quand vous connoîtrez mon cœur, vous verrez comment on est parvenu à en bannir la sensibilité. Avant que nous fussions unis, on vantoit par-tout ma beauté : l'encens qu'on prodiguoit à ce foible avantage, m'inspira de l'orgueil ; je regardois l'hommage de votre sexe comme un tribut dû au nôtre. Pénétrée de ce principe, j'acceptai votre main, & ne considerai dans ce choix que l'opu-

lence & les vœux d'un père : je dédaignois alors l'autorité d'un époux comme un préjugé établi pour le peuple, & ne connoissois d'autre bonheur & d'autre maître que ma volonté. Entraînée par mes passions, vous leur donniez l'essor par votre indulgence ; & en flatant mes caprices, vous détruisiez votre repos & le mien. C'est cette fatale indulgence qui fait aujourd'hui mon malheur : elle a affermi mes défauts, & banni de mon cœur l'amour que vous y auriez fait naître sans elle.

LORD TOWNLEY, *bas à Manly.*

Ah ! Manly, c'est moi seul qui l'ai perdue.

MANLY, *bas à Townley.*

Quel trésor si vous pouvez la ramener à ses devoirs.

LADY TOWNLEY.

Par cet aveu, Mylord, je ne cherche point à excuser mes erreurs : l'éloquence même ne peut trouver des termes pour excuser ce qui est mal en soi ; je n'ai donc plus qu'à me résigner & à suivre vos ordres ; le tems seulement pourra vous convaincre de mon repentir. Si j'étois innocente, la retraite ne m'épouvanteroit pas ; mais c'est le souvenir de mes fautes qui va répandre l'amer-

tume dans mon cœur... Adieu, ma sœur; (*elle embrasse Lady Grace*,) vos vertus n'ont pas besoin de conseil pour vous garantir de la honte que j'éprouve : lorsque vous jugerez que j'ai assez expié mes extravagances... engagé votre malheureux frère à me pardonner.

LORD TOWNLEY.

Ah! Madame, s'il est vrai que vous renoncez à vos erreurs, dès cet instant je vous les pardonne!

LADY TOWNLEY, *se tournant vers sa sœur.*

Ah! ma sœur, que sa bonté me rend odieuse!

LORD TOWNLEY.

Des amis séparés depuis long-tems, ne ressentent qu'un plaisir médiocre à leur première entrevue; mais lorsqu'après avoir échappé au naufrage le hasard les rejoint, les larmes se mêlent alors à leurs embrassemens, & ils semblent goûter une seconde existence. (*Il embrasse Lady Townley.*)

LADY TOWNLEY.

Quelles expressions, ou quelle tendresse peuvent récompenser tant de générosité!

LORD TOWNLEY.

Conservez seulement le desir de me plaire, & votre pouvoir sera sans bornes!

LADY TOWNLEY.

Ah! Mylord, j'ignorois jusqu'à ce moment que j'avois un cœur à vous donner.

LORD TOWNLEY, *la prenant par la main.*

Cette main, lorsqu'elle consentit à former nos nœuds, ne m'a pas offert un trésor plus précieux... Ah! mon cher Manly; & vous, ma digne sœur, vous avez partagé mes peines, partagez de même mes plaisirs; oui, c'est elle seule qui peut me rendre heureux! ce jour est pour moi le plus beau de ma vie!

LADY GRACE.

Je vous félicite tous deux sur le bonheur qui vous attend.

MANLY.

Puissiez-vous en jouir sans interruption.

LORD TOWNLEY.

Pour le rendre complet, engageons Lady Grace à donner sa main à celui qui en est si digne.

LADY TOWNLEY.

Ma chère Lady Grace, un jour comme celui-ci...

LADY GRACE.

N'admet nulle excuse.

(*Elle donne la main à Manly.*)

LORD TOWNLEY.

Ah! Manly, que le nom d'ami rend cher celui de frère! (*Il l'embrasse.*)

MANLY.

Il ajoutera à ma satisfaction.

UN LAQUAIS *entre.*

Tous les masques s'assemblent, & plusieurs vous demandent, Mylord.

LADY TOWNLEY.

Je croyois que vous ne les auriez pas admis.

LORD TOWNLEY.

Manly m'a prié de les recevoir ce soir, sans doute qu'il a quelques projets.

MANLY.

Vous en serez instruits avant peu.

LADY TOWNLEY, *à Lady Grace.*

Allons les recevoir ; que vos vertus soient dorénavant mon guide. Je vois enfin que l'union des cœurs peut seule introduire le bonheur dans un ménage, & que la nature destine l'homme à commander, la femme à obéir.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

MANLY *rencontre* SIR FRANCIS; *ils reviennent ensemble.*

SIR FRANCIS.

VOTRE récit, M. Manly, m'a fait dresser les cheveux : plus j'y songe, & plus j'ai peine à me le persuader. Si tout ce que vous m'avez dit se vérifie, j'emballe ma femme & mes enfans dans une diligence, & je les renvoie en province.

MANLY.

Soyez ferme dans ce projet ; peut-être trouverons-nous le moyen de prévenir le danger. Placez-vous derrière ce paravant, & vous pourrez de-là juger par vous-même de la vérité de tous mes

rapports : ne bougez pas avant que je ne vous avertisse.

SIR FRANCIS.

Non, non, je vous le promets.... Ah! Lady Wronghead! Lady Wronghead! dans quels embarras vous m'avez plongé.

MANLY.

Paix! courez à votre poste : voici déja un couple. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

SIR FRANCIS, *caché derrière un paravant*; MYRTILLA, RICHARD.

RICHARD.

Est-ce ici la chambre du chapelain?

MYRTILLA.

Chut! parlez plus bas.

RICHARD.

Mais, où est-il?

MYRTILLA.

Il va venir dans l'instant; d'ailleurs il ne peut

pas nous marier sans témoins : dès que le Comte & votre sœur seront arrivés, il pourra nous servir de père, comme vous leur en servirez.

RICHARD.

Fort bien ; c'est comme qui diroit l'un pour l'autre.

MYRTILLA.

Tenez, tenez, les voilà.

SCÈNE X.

Les Précédens, MISS JENNY, *le Comte*, BASSETTE.

BASSETTE.

VOICI, ma chère Miss, votre frère avec sa future.

JENNY.

Ah ! je suis toute tremblante ; à peine osais-je espérer de pouvoir me débarrasser de ma mère : mais je me suis échappée pendant qu'elle regardoit la danse... Ah ciel ! tâtez comme le cœur me bat.

BASSETTE.

Le charmant petit cœur! le mien s'agite de même.

JENNY.

Voyons. (*Elle met la main sur le cœur du Comte.*) Ah! il fait le même bruit que le mien... Mais, le chapelain ne vient pas?

MYRTILLA.

Il vous attend: restez ici, je vais l'avertir.

(*Elle sort.*)

JENNY.

J'aurai le pas sur maman lorsque je serai Comtesse, n'est-ce pas?

BASSETTE.

Sans doute.

JENNY.

Combien elle sera jalouse, lorsqu'elle me verra dans un équipage à six chevaux, avec une couronne de Comte sur mes armes. (1)

(1) Il n'y a que les personnes titrées qui peuvent mettre une couronne sur leurs armes: les Chevaliers-Baronets ont une main rouge en forme de crête.

BASSETTE.

Ou lorsque les aboyeurs, à la porte de l'opéra, viendront appeller : *la voiture de Madame la Comtesse de Bassette.*

JENNY.

Quel plaisir j'aurai si quelque Seigneur décoré vient me donner la main, & faire l'éloge de ma parure ; d'un air indolent je m'enfoncerai dans ma chaise ; mon panier me montera jusqu'aux yeux ; mes porteurs en marchant feront zin, zan, zin, zan ; les glands de ma chaise feront le même mouvement, & mes flambeaux jeteront une clarté à éblouir tous les passans... Ah ! quel délice d'être Comtesse !

BASSETTE.

Aucune Duchesse n'aura embelli un carrosse comme ma chère Miss Jenny.

JENNY.

Ah ! je vous en réponds ; trouvez-moi des équipages, & je vous promets de trouver des airs.

RICHARD.

Parbleu ! ces bals masqués sont la plus jolie chose du monde ; ils seroient encore plus gais si

l'on pouvoit y lutter ou s'exercer au court-bâton... Mais le chapelain tarde bien à venir.

BASSETTE.

Le voici, je crois.

SCÈNE XI.

Les Précédens, MYRTILLA *avec un* CONSTABLE.

LE CONSTABLE.

OU est la personne, Madame, qui a besoin de mes services?

MYRTILLA, *montrant le Comte.*

La voici, Monsieur.

BASSETTE.

Parbleu! Docteur, vous voilà masqué aussi bien qu'on le puisse être.

LE CONSTABLE.

Docteur! vous vous méprenez à ce que je vois: mais votre nom est Bassette, n'est-ce pas? Ce petit billet vous apprendra qui je suis.

BASSETTE.

Que diable veut-il dire !

LE CONSTABLE.

Ce n'est seulement qu'un ordre contre vous, de la part du Juge-Mage, pour fausse signature.

BASSETTE.

Comment donc?

LE CONSTABLE.

Ainsi, Monsieur, je vais vous attendre chez le premier Juge de paix.

JENNY, *effrayé.*

Ah Dieu ! que voulez-vous dire?

BASSETTE.

Ce n'est rien, ma chère, ce n'est qu'une plaisanterie du bal.

RICHARD.

Oh! oh! si ce n'est que cela.

SIR FRANCIS, *avance doucement derrière son fils, & le terrasse avec sa canne.*

Oui, coquin ! c'est-là tout.

SCÈNE XII.

Les Précédens, MANLY.

RICHARD.

AH ciel! j'ai la tête brisée.

MANLY.

Arrêtez, Sir Francis; ayez pitié de mon filleul.

SIR FRANCIS.

Parbleu! cousin, je suis poussé à bout.

BASSETTE, *à part.*

Quoi! Manly ici: je suis perdu!

RICHARD.

Ah! ma tête, ma tête.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, LADY WRONGHEAD.

LADY WRONGHEAD.

QUEL est ce tapage? Voulez-vous donc assassiner mes enfans?

LE CONSTABLE.

Ne craiguez rien, Madame, il n'y a point de meurtre; il s'agit d'un soupçon de filouterie.

SIR FRANCIS.

Et pour vous, Mademoiselle l'impertinente, je pourrois bien vous contraindre à finir l'aventure que vous avez si bien commencée; savez-vous bien que vous étiez au moment d'épouser un filou?

BASSETTE, *à part.*

Tout est découvert.

JENNY.

Ah ciel! le Comte n'est donc pas un homme de qualité?

SIR FRANCIS.

Non, parbleu! c'est un Comte du hasard.

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Qu'entends-je! se marier! c'étoit donc là cette affaire importante? Quoi! j'étois méprisée, & il préféroit ma fille!... Mais... un voleur a su me plaire, & j'en faisois ma société!

MANLY,

M. le Constable, fermez cette porte.

Sir

SIR FRANCIS.

Ah! Myladi! Myladi! voilà le fruit de votre voyage; mais je veux être absolu à mon tour commencez donc à empaqueter vos hardes; & dès que mes chevaux seront en état de marcher, vous & vos charmans enfans reprendront la route de la campagne.

LADY WRONGHEAD.

Mais, vous n'y songez pas, Sir Francis; je vous assure que je ne quitterai pas Londres.

SIR FRANCIS.

Parbleu, Madame, nous verrons, si je suis le maître.

MANLY.

Ecoutez, Sir Francis... si vous me permettez de parler un moment avec Myladi, peut-être parviendrai-je à lui faire entendre raison.

SIR FRANCIS.

Ah! mon cher cousin, vous êtes mon véritable ami.

MANLY, *à part à Lady Wronghead.*

Pour me venger, Madame, du dessein que vous avez eu de me nuire, en envoyant cette

lettre à Lady Grace, j'ai empêché la perte de vos enfans... Si vous consentez de retourner à la campagne, je vous épargnerai un honteux éclat.

LADY WRONGHEAD, *bas à Manly.*

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

MANLY, *bas à Lady Wronghead.*

Sir Francis ne sera jamais instruit du contenu de cette lettre... Regardez-là bien... Dans un autre moment vous saurez comment elle m'est parvenue.

LADY WRONGHEAD.

Que vois-je! c'est le billet que j'ai écrit au Comte, par lequel je lui donnois un rendez-vous: ah ciel! je suis perdue.

MANLY.

Eh bien! Madame, quelle réponse ferai-je à Sir Francis?

LADY WRONGHEAD.

Mon cher M. Manly ayez pitié de moi; ne me perdez pas je vous en supplie; ménagez ma réputation, & je me soumettrai à tout ce que vous exigez.

MANLY, *haut.*

Sir Francis.... Myladi est prête à partir dès que vous le jugerez à propos.

SIR FRANCIS.

Ah! mon cher cousin; c'est à vous seul que j'en suis redevable...

MANLY.

N'importe à qui; l'obéissance dans la femme est une belle vertu, quoique l'on ne doive pas toujours s'en étonner... A présent il ne nous reste plus qu'à décider du sort de M. le Comte.

BASSETTE.

J'espère, M. Manly, que vous n'avez pas le dessein de me perdre.

MANLY.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez forgé ce billet de cinq cents livres sterlings?

BASSETTE.

Il est inutile de le nier; mais considérez, Monsieur, que ce billet n'a fait encore aucun tort, & puisque vous m'avez fait manquer ma fortune dans cette famille, j'espère que vous ne m'ôterez pas les moyens de la faire dans une autre.

MANLY.

Je n'ai point de tems à perdre; & si vous espérez que l'on vous fasse grace, ce n'est qu'à une seule condition. Dites-moi : n'est-ce pas vous qui avez séduit cette jeune personne ?

BASSETTE.

Qui ? moi, Monsieur.

MANLY.

Je suis instruit de tout.... Vous ne pouvez donc pas la blâmer, si dans cette affaire elle sert de témoin principal contre vous... Cependant il vous reste un seul moyen pour vous sauver; épousez-la dans l'instant, & vous empêchez son témoignage.

BASSETTE.

Mon cher M. Manly !

MANLY.

C'est inutile; choisissez, une femme ou un *mittimus*.

BASSETTE.

Le choix est cruel !

MANLY.

Point de réplique; il faut une pénitence privée ou une publique. Holà, *M. le Constable.*

BASSETTE.

Arrêtez ! puisqu'il faut faire un choix, je me déciderai donc pour la femme.

MANLY.

Allons, allons, vous n'avez pas un instant à perdre; le prêtre vous attend.

BASSETTE.

Eh bien!... je me résigne.

MANLY.

Pour vous prouver que votre choix n'est pas le plus mauvais, & pour récompenser l'honnêteté de Myrtilla, au lieu du faux billet dont vous l'aviez chargé, je lui en donne un bon pour la même somme. (*Il donne un billet à Myrtilla.*)

BASSETTE.

Cet acte de générosité...

MANLY.

Trève au compliment, mon cher Monsieur.... *M. le Constable*, voulez-vous accompagner Monsieur dans la chambre voisine, & lui donner Mademoiselle en mariage?

LE CONSTABLE.

J'obéirai à vos ordres, Monsieur.

BASSETTE.

Allons, ma chère, nous pourrons une autre fois tenter la fortune.

(*Il sort avec Myrtilla & le Constable.*)

SIR FRANCIS.

Afin d'être bien persuadé d'avoir débarrassé ma famille de ce M. le Comte, allons, Myladi, allons avec nos enfans être témoins de la cérémonie. (*Il sort avec Myladi & ses enfans.*)

MANLY, *allant vers une porte.*

A présent, Mylord, vous pouvez entrer.

SCÈNE XIV.

MANLY, LADY TOWNLEY, LORD TOWNLEY, LADY GRACE.

LORD TOWNLEY.

JE vous félicite, mon cher Manly, sur votre bon succès.

MANLY.

Vous avez sans doute tout entendu?

LADY GRACE.

Nous n'avons pas perdu une syllabe.

LORD TOWNLEY.

Jamais on n'a mieux puni des sots & des fripons.

MANLY.

C'est une espèce de sentence poëtique, Milord, qui ne passe pas les bornes d'une comédie moderne.

LORD TOWNLEY.

Pour confirmer cette comparaison, il ne manque, ma chère sœur, que votre consentement pour récompenser le héros de la fable, & nommer le jour qui doit le rendre heureux.

LADY GRACE.

Aujourd'hui, & chaque jour de ma vie prouveront à M. Manly combien je desire son bonheur.

MANLY.

Et moi, Madame, j'espère de m'en rendre toujours digne.

LORD TOWNLEY.

Le bonheur & la paix vont donc renaître parmi nous!

LADY TOWNLEY.

En félicitant Lady Grace, je m'applaudis d'avoir connu mes erreurs. Que dorénavant la confiance & l'amitié soient les garans de notre bonheur.

FIN.

REMARQUE SUR L'AUTEUR.

C'EST le Général *Burgoyne*, connu par ses exploits militaires en Amérique, & par la malheureuse journée de Saratoga, où il commandoit l'armée angloise, qui a composé ce Divertissement dramatique : il a suivi le plan d'une fête champêtre que son neveu Lord *Stanley*, aujourd'hui Comte de Derby, donna en 1774, à sa Terre *des Chênes*, à l'occasion de son mariage avec Lady Betty Hamilton, fille du Duc de ce nom, dont la veuve a épousé en secondes noces le Duc d'Argyle. La singularité d'une fête, nouvelle pour l'Angleterre, excita la curiosité du Public, & donna au Général Burgoyne l'idée d'essayer ses talens dramatiques : il imagina une intrigue, où les décorations, la musique & les ballets pussent être exécutés tels qu'ils l'avoient été chez son neveu : la pièce fut bien accueillie, & elle continue d'être jouée avec le même succès.

ACTEURS.

M. OLDWORTH.
M. GROVEBY.
SIR HARRY GROVEBY.
M. DUPELEY.
HURRY (1), *Intendant.*
Un PEINTRE.
Un ARCHITECTE.
Un DRUIDE.
LADY BAB LARDOON.
MARIA.

Troupe des BERGERS *&* BERGERES, *des* JARDINIERS, *des* PEINTRES, *des* CHARPENTIERS, *&c. &c.*

La Scène est à la Campagne, dans la maison de Lord Derby, nommée les Chênes.

---

(1) *Hurry* signifie en françois, hâte, précipitation, empressement.

LA NYMPHE DES CHÊNES,

OU

LA FÊTE CHAMPÊTRE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une Ferme à moitié décorée.

SCENE PREMIERE.

SIR HARRY GROVEBY, M. DUPELEY,
(Ils entrent sur la Scène par deux côtés opposés.)

SIR HARRY.

QUEL bonheur, mon cher Charles, de vous voir de retour en Angleterre! L'amitié a donc des aîles comme l'amour? Vous arrivez au moment propice: vous êtes-vous pourvu d'habits de bal?

DUPELEY.

Quoique votre lettre ne me soit parvenue que le lendemain de mon arrivée à Londres, je me suis cependant préparé à jouer mon rôle, & à seconder vos caprices amoureux: outre le desir de vous embrasser, j'ai celui d'être témoin d'une fête champêtre; vous savez que le plaisir & la nouveauté m'occupent uniquement, c'est pour eux que j'ai parcouru la moitié de l'Europe, & je ne doute pas qu'ils ne me conduisent un jour dans l'isle d'Otaheïte.

Sir HARRY.

C'est ici qu'il faut chercher le plaisir, vous le trouverez dans le sourire enchanteur de la *Nymphe des Chênes.*

DUPELEY.

A qui prodiguez-vous ce titre pompeux? Je ne comprends rien à votre fête: auriez-vous par hasard le dessein de représenter le *pastor-fido* dans votre jardin?

Sir HARRY.

Oui, mon ami, je suis ce *Berger fidèle* qui s'unit aujourd'hui à la plus aimable de toutes les *Bergeres.*

DUPELEY.

Oubliez-vous qu'avec votre fortune, & tous les avantages de votre naissance, il y a de la folie à fléchir à votre âge sous le joug de l'hymen? Mais nommez-moi cet objet charmant.

Sir HARRY.

C'est la pupille du digne M. Oldworth ; elle est aussi distinguée par son mérite & sa beauté, que l'est son tuteur par la singularité de son caractère : malgré les avantages de sa fortune & de sa naissance, il a préféré la vie paisible de la campagne à l'éclat de la cour. Chéri & respecté de tout ce qui l'environne, il s'y livre aux devoirs de l'hospitalité, qu'il exerce avec une grace infinie. — Mais le voici, jugez-en par vous-même.

SCENE II.

Les précédens, M. OLDWORTH.

Sir HARRY.

M. Oldworth, en vous présentant mon ami qui revient de ses voyages, j'ose vous assurer qu'il est digne de toute votre estime.....

OLDWORTH.

Il est votre ami, & cela me suffit. (*à Dupeley.*) — Sir Harry, Monsieur, va s'unir à une jeune personne de qui l'amour à su discerner le mérite ; de pareils mariages nous rappellent le siècle d'or ; il a bien voulu me permettre de célébrer

cette noce à ma fantaisie, & je suis bien aise d'avoir pour témoin un aussi bon critique que vous.

DUPELEY.

D'après ce que j'ai vu, Monsieur, vous ne devez vous attendre qu'à des applaudissemens.....

SCENE III.

Les précédens, **HURRY** *entre précipitamment.*

VENEZ, Monsieur, venez; rendez-vous bien vîte au nouveau bâtiment; tous les arts employés pour le construire se tiennent par les cheveux, il y a un tapage épouvantable, on ne s'entend plus, c'est comme la tour de *Babel.* Un maudit charretier a conduit sa charrette chargée de décorations au travers des panniers du vin de Bourgogne, les bouteilles cassées ont inondé vos lys & vos hyacinthes. Un des Cuisiniers, attiré par le bruit, est accouru, il a trébuché sur les toiles qui représentent les nuages, il les a déchirées, & lui & ses poulets sont tombés dans un tonneau rempli de couleurs: tout est sans dessus-dessous; il ne reste plus une rose, & on n'en sauroit avoir à vingt milles à la ronde,

OLDWORTH.

Hé bien, mon cher Hurry, il faudra s'en passer. — La tête lui tourne, il aura un accès de fièvre avant la soirée. Tant de faveurs.....

HURRY.

Des *faveurs !* Ah ! Monsieur ! toutes les filles du village s'en sont emparées dès le point du jour : il m'en faudra cent aunes de plus ou tout est au diable. — Seigneur dieu ! il y a tant de choses à faire à la fois, & si peu de monde pour les exécuter ! la tête m'en crève.

(*Oldworth parle bas avec lui.*)

DUPELEY, *rit.*

C'est donc là cet homme si merveilleux ?

Sir HARRY.

Vous n'en avez guère vu de semblable.

DUPELEY.

Son Maître-d'Hôtel fait beaucoup de bruit & peu de besogne.

(*Pendant le précédent couplet, Hurry semble vouloir engager Oldworth à le suivre.*)

HURRY.

Si vous tardez, je vous assure, Monsieur, que

tout est perdu ; il y aura des meurtres : la querelle s'échauffoit lorsque je suis venu vous avertir.

(*Il sort.*)

OLDWORTH.

Excusez-moi, M. Dupeley ; mais nous sommes aujourd'hui un peu en affaires.

DUPELEY.

Ne faites pas attention à moi, Monsieur....

OLDWORTH, *fait quelques pas & revient.*

J'oubliois de vous dire, Sir Harry, que Lady Bab Lardoon est dans le voisinage, & qu'elle ne tardera pas à se rendre ici, elle m'a même promis de devancer la compagnie.

DUPELEY.

Quelle est cette dame ?

Sir HARRY.

C'est un phénix ; vous n'avez pas vu de curiosité pareille dans tous vos voyages ; c'est un modèle de ce que nous appellons si mal-à-propos *une petite maîtresse ;* elle en a tous les ridicules, & se pique d'être la plus déterminée joueuse du Royaume.

OLDWORTH.

Ces défauts tiennent plus à son éducation qu'à son cœur.... (*En voyant Hurry.*) Parbleu, cet homme ne me laisse pas respirer.....

HURRY.

Respirer ! Il y a quinze jours que je ne dors ni ne mange.... Allons, allons, Monsieur, dépêchez-vous ; votre présence est nécessaire, sinon, adieu la fête champêtre. (*Il sort avec Oldworth.*)

DUPELEY.

Les plaisants originaux ! — Comment vous êtes-vous lié avec ce campagnard ?

Sir HARRY

Le hasard a produit cette liaison. Je suis venu dans cette province, j'y ai vu sa pupille, je l'ai aimée, & je l'eusse épousée sur-le champ, mais son tuteur s'y est opposé ; il voulut que j'essuie six mois de noviciat pour éprouver mes sentimens : ah, mon cher ami ! ces six mois m'ont paru autant de siècles.

DUPELEY.

A la bonne heure ; mais, moi, j'aurois succombé à cette rude épreuve.

Sir HARRY.

Mon cœur conserve encore sa première sensibilité ; vous autres voyageurs, vous perdez en changeant d'objets cette fidélité qui nous distingue.

DUPELEY.

J'en ai recueilli un très-grand avantage, mon ami ;

j'ai appris à connoître les femmes, & ne suis plus la dupe de leurs artifices.

Sir HARRY.

Sur quels principes fondez-vous cette intéressante découverte?

DUPELEY.

Sur ce principe général, que toutes les femmes se ressemblent....

Sir HARRY.

Veuillez excepter du moins ma chère Maria....

DUPELEY.

Elle ne vaut pas mieux que les autres : jugez la sans partialité, & vous verrez que j'ai raison.

Sir HARRY.

J'en doute, mon ami....

DUPELEY.

Soit. — Mais quelle opinion votre oncle a-t-il de ce mariage?

Sir HARRY.

Je ne l'ai pas consulté : je savois d'avance sa réponse....

DUPELEY.

Il ne pourroit qu'approuver une passion *aussi céleste*....

Sir HARRY.

Il est vif, mais il s'appaise facilement ; quelques phrases dramatiques lui font oublier la plus grande offense : en tout cas, s'il me déshérite pour cet hymen, je vous promets de n'en pas avoir le moindre regret.

DUPELEY.

Avez-vous eu soin de vous faire inscrire au bureau des *Divorces ?* Vous pourrez en avoir besoin cet hiver ; en cas d'accident, il est nécessaire de se pourvoir d'une retraite honorable.

Sir HARRY.

Trève à vos plaisanteries : vous autres gens du monde, vous sacrifiez l'amour & l'amitié au plaisir de dire un bon mot.

SCENE IV.

Les précédens, HURRY.

HURRY, *à Sir Harry.*

JE me tue à vous chercher, Sir Harry ; tout est prêt, excepté vous : — Madame Maria s'est déja rendue au bocage ; elle est parée comme une Prin-

cesse ; elle est belle comme..... comme la Reine un jour de dimanche.

Sir HARRY.

Voici l'heureux moment ! — Adieu : montrez au domestique de Monsieur l'endroit où son maître doit s'habiller. (*Il sort.*)

DUPELEY.

Soyez tranquille, mon cher *Coridon*, on ne m'attendra pas. — (*à Hurry.*) Voyons auparavant les préparatifs de la fête... (*Il s'approche d'un côté de la Scène.*) Que fait-on là ?

HURRY. (1)

Prenez garde, Monsieur ; mon maître a défendu qu'on regarde de ce côté-ci, on y prépare les *devises* & les *figures.*

DUPELEY.

A quoi s'occupe là-bas votre maître ?

HURRY.

Ce qu'il y fait ? Si vous me promettez d'être discret, comme il est vrai que vous êtes Gentil-

(1) Pendant toute cette scène, Hurry est dans un mouvement continuel.

homme, je vous le dirai (*Il regarde de tous côtés.*) — Personne ne nous écoute, j'espère? — Mon maître fera luire le soleil à minuit, & dans la crainte que la pluie ne gâte les rayons, il les fait couvrir d'un millier d'aunes de toile. Ah! mon dieu! Monsieur, si vous saviez comme nous sommes surchargés d'affaires. — Venez par ici, Monsieur.....

DUPELEY.

Non, non, reposez-vous un moment....

HURRY.

Me reposer! Qui, moi, me reposer? — Si je m'arrête un instant seulement, tout est perdu, & voyez la belle figure que nous ferions ce soir.

DUPELEY.

Vous me paroissez être l'ordonnateur de cette fête, M. Hurry.

HURRY.

Je vous en réponds, Monsieur. — Je ne crois pas qu'on me prenne pour un imbécille. — Qu'en pensez-vous, Monsieur?

DUPELEY.

Moi, Monsieur, il faudroit avoir perdu l'esprit pour cela : mais raisonnons un moment.....

HURRY.

A demain....

DUPELEY.

Non, non, dites-moi, je vous prie, qui est cette Nymphe des *Chênes ?* quelle est sa naissance ?

HURRY.

Oh ! dame ! c'est une jeune demoiselle, & voilà tout....

DUPELEY, *en souriant.*

J'entends : vous êtes un bon courtisan, mon ami,...

HURRY.

Qui ? moi, que je la courtise ? Le ciel m'en préserve. — Elle va se marier, Monsieur.

DUPELEY.

Je le sais ; si vous ne voulez pas m'instruire de sa naissance ; du moins apprenez-moi quelques particularités sur sa personne.....

HURRY.

C'est la plus agréable, la plus belle, la plus aimable, la plus gracieuse, la plus intéressante femme de toute la terre : on ne peut en dire assez, Monsieur.....

DUPELEY.

DUPELEY.

Qui étoit son père ?

HURRY.

Elle n'a pas besoin d'en avoir, Monsieur....

DUPELEY.

Sans doute, M. Oldworth lui tient lieu de tout, n'est-ce pas ? Mais à sa mort....

HURRY.

Allez, Monsieur, tout le monde alors briguera l'avantage de l'avoir pour fille, & tous les hommes voudroient être son époux. — Si vous avez d'autres questions à me faire, j'y répondrai dans un autre moment, car on m'attend par ici, par-là, & partout. (*Il sort.*)

DUPELEY.

Le sot animal ! quoiqu'il soit le plus simple des *Bergers* de ces innocentes *régions*, il a néanmoins ses ruses tout comme un autre. Allons, il est temps de nous préparer pour la Fête.

(*Il sort.*)

SCENE V.

Le Théatre représente le Frontispice d'un Bâtiment nouvellement construit. Des Ouvriers de tout genre, traversent successivement la scène.

L'ARCHITECTE, *parlant vers les coulisses.*

DÉPÊCHEZ-VOUS, mes enfans : dressez les échafaudages, attachez les festons aux colonnes, & dès que midi sonnera, vous aurez le temps de boire à votre aise.

Premier JARDINIER.

Où vas-tu donc avec ces fleurs ?

Second JARDINIER.

Il en faut pour orner les arcades : s'il en manque ailleurs, on en mettra en papier. La lumière couvre tout.

Premier ECLAIREUR des lampes, *accourant précipitamment.*

Il nous faut encore une centaine de lampions pour éclairer le portique....

Second ECLAIREUR.

Qu'on y mette des chandelles ; j'ai besoin de mes lampions pour le nuage dans le sallon.

UN PEINTRE *Irlandois.*

Mort de ma vie ! que venez-vous de dire de ma tête, Monsieur?....

Second ECLAIREUR.

Qu'elle est trop noire.....

LE PEINTRE, *en lui barbouillant le visage.*

Tiens, cela l'éclairera.... Retires-toi, ou je te barbouille comme un léopard....

L'ARCHITECTE, *en revenant.*

La paix, la paix, mes amis : on n'a guère le temps de se quereller. (*Au Peintre.*) — Votre serviteur, M. *O'daub* : vous avez parfaitement réussi dans la partie des ornemens ; ils sont admirables ; notre premier Peintre ne les eût pas mieux exécutés.

LE PEINTRE.

Ce que j'en dis n'est pas pour me faire valoir, Monsieur ; mais je peignois l'histoire avant qu'il fût *né*, quoiqu'il soit plus *vieux* que moi.

L'ARCHITECTE.

Quoi ! vous peignez l'histoire ?

LE PEINTRE.

Toutes les nations de l'Europe sont témoins de mes talens : j'ai fait un théatre portatif qui représentoit le Temple de Jérusalem ; le Suisse pour

qui je l'ai peint portoit tout l'édifice sur son dos ; & quoiqu'il le montrât à un sol par tête, ce chef-d'œuvre néanmoins a fait sa fortune.

L'ARCHITECTE, *ironiquement.*

Je suis bien fâché de n'avoir pas connu plutôt votre mérite, je vous aurois employé avec plus de distinction.

LE PEINTRE.

Vous auriez bien fait : un seul trait de mon pinceau eût éclipsé l'étoile de M. de Lauterburgh. — Ah ! Monsieur ! si vous aviez vu l'enseigne que j'ai peint à Dublin, pour un marchand de drap, c'étoit le coucher du soleil ; — le diable m'emporte s'il n'effaçoit pas l'*aurore du guide*....

Premier CHARPENTIER, *accourant.*

Monsieur, Monsieur, tout est fini ; nous avons besoin de nous rafraîchir.

L'ARCHITECTE.

Attendez jusqu'à ce soir, vous nagerez dans le vin....

LE PEINTRE.

En attendant, divertissons-nous ; je vous composerai une chanson.

L'ARCHITECTE.

Êtes-vous Poëte, M. O'daub ?

LE PEINTRE.

Je suis aussi bon rimeur que fameux peintre ; ce n'est que la différence du pinceau à la plume. Si vous n'êtes pas content, mocquez-vous de ma muse.

L'ARCHITECTE.

Allons, voyons, écoutons sa chanson.

(*Tous les Ouvriers se réunissent sur la Scène.*)

CHANSON chantée par le Peintre, sur un air Irlandois.

« Travailler pour une fête champêtre n'est » qu'un jeu, elle produit autant de plaisir que de » profit ; ainsi, mes chers amis, célébrons ensemble » une fête champêtre.

Second couplet.

» Vous pouvez en juger par ce que vous voyez » maintenant, Dieu bénisse le Roi, cette fête est » digne de lui. Les Lords, les Comtes, les Mar- » quis & les fainéans accourent en foule pour la » voir. Ainsi, mes chers amis, &c.

(*On répète la fin de chaque couplet.*)

Troisième couplet.

» Nos talens brilleront à l'éclat des flambeaux ; » mais il faut que la nuit soit sombre & obscure :

» la lune & les étoiles en crèveront de dépit, & » iront se coucher bien vîte. Ainsi, mes chers » amis, &c.

Quatrième couplet.

» Quand tout le monde sera rassemblé, vous » verrez un beau tapage; des masques vêtus en » Russes, en Prussiens, en Turcs, en Hollandois, » viendront étaler leur parure; ils seront si beaux » qu'ils ne sauront que dire. Ainsi, mes chers » amis, &c.

Cinquième couplet.

» Buvons à la santé du maître du château, ban- » nissons les critiques loin de ces lieux: s'ils s'avi- » sent de troubler la fête, un petit coup de mon » pinceau les forcera bientôt au silence. Ainsi, » mes chers amis, &c.

(Ils se retirent en chantant.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente un bocage formé par des Chênes.

SCENE PREMIERE.

MARIA, *assise sous un arbre.*

ARIETTE.

« HABITANS de ce bocage, rassemblez-vous » à l'ombre de ces arbres chéris ; tout y porte » l'empreinte de mon amant ; les écorces de ces chê- » nes sont les tablettes où l'amour a tracé son nom » & le mien. Nonchalamment couché sur l'herbette » naissante, il me parloit de sa tendresse, je l'é- » coutois en rougissant ; le chant du rossignol, » suppléoit à mon silence, la crainte d'un enga- » gement portoit l'effroi dans mon cœur.

» Habitans de ce bocage.... *Da capo.*

SCENE II.

MARIA, OLDWORTH.

OLDWORTH.

AH ! ma chère Maria ! puissiez-vous être heureuse ! puisse le plaisir présider à votre hymen !

& vous accompagner à l'autel ! Venez, ma chère enfant ! (*Il l'embrasse.*) Vous reste-t-il quelque desir que je puisse satisfaire ?....

MARIA.

Vos bienfaits ont toujours prévenu mes desirs....., mais, hélas !... au milieu des plaisirs mon cœur est en proie au chagrin.

OLDWORTH.

Qu'entends-je !

MARIA.

Ah ! le plus généreux des hommes ! Pourquoi me cacher si long-temps ma naissance ? Aurois-je à rougir de mes parens ? Vous sauriez, Monsieur....

OLDWORTH.

Vous en serez instruite ce soir. — La fête de ce jour n'est pas destinée au plaisir des yeux seulement, c'est aussi la fête des cœurs sensibles. Croyez-moi, ma chère Maria, cet hymen doit dévoiler plus d'un mystère ; mais j'apperçois Lady Bab....

SCENE III.

Les précédens, LADY BAB.

Lady BAB, *à Maria.*

QUE je suis ravie, ma chère, d'être la première à vous féliciter sur votre hymen. — Savez-vous, M. Oldworth, que l'idée d'une fête champêtre me transporte de plaisir ; sa nouveauté, son élégance, son *air françois*, ce je ne sais quoi que tout le monde sent & que personne ne peut expliquer, me fait tourner la tête. — D'ailleurs, je trouve qu'il est assez plaisant de faire d'énormes dépenses qu'un quart-d'heure de pluie peut rendre inutiles.

OLDWORTH.

J'étois sûr de ne pas échapper à vos sarcasmes...

Lady BAB.

Tout le monde vous imitera ; & pour voir des fêtes champêtres à Noël, il suffit que ce soit la mode.

MARIA.

C'est donc la devise des femmes de bon ton, de préférer la singularité à la nature ?

Lady BAB.

Ce goût n'est pas général, mais il est plus ré-

pandu qu'on ne pense : il est plusieurs circonstances où la mode l'emporte sur l'inclination ; s'il en étoit autrement, la galanterie seroit bientôt bannie de l'Angleterre : le desir de se faire une réputation s'oppose souvent à la raison.

OLDWORTH.

Je ne vous comprends pas, Madame.

Lady BAB.

Aucune femme n'ose aujourd'hui se montrer dans le monde sans y afficher un attachement ; elle y seroit aussi maussade qu'une femme sans poudre. — Si elle conserve au fond du cœur les anciens préjugés, il faut du moins qu'elle affecte de les mépriser au dehors.

OLDWORTH.

Vous m'étonnez, Madame.

Lady BAB.

On ne parle plus morale qu'avec son perroquet.

MARIA.

J'avois toujours pensé que la décence avoit droit au respect.

Lady BAB.

Cela est bon à la campagne ou aux *Chênes*. Je vous demande pardon, M. Oldworth ; mais avec

de pareils principes, vous auriez à Londres tout le temps de fréquenter la maison de la vieille Lady *Cypher*, d'y faire un *Whist* avec ses antiques amis, & d'entendre, au sortir des spectacles, nos petits-maîtres, en frédonnant un air d'opéra, déplorer l'aveuglement d'une si *belle dame*.

MARIA, *en souriant.*

Je vois que je resterai toujours aux *Chênes*, car je ne parviendrai jamais à me rendre digne du séjour de la capitale : la politesse,...

Lady BAB.

Ah ! ma chère amie, quelle expression ! elle n'est plus d'usage que parmi les marchands : les gens du monde ont substitué au mot *politesse* celui de *familiarité ;* c'est elle aujourd'hui qui est l'ame de la bonne compagnie. — Étoit-ce de même dans votre jeunesse, M. Oldworth ?

OLDWORTH.

Une noble aisance distinguoit alors les gens bien nés,...

Lady BAB.

Elle fut toujours le partage des François, mais nous avons surpassez nos aimables modèles.... Nous avons secoué le joug de la géne, & nous nous sommes arrogé les droits qu'avoient autrefois les maris : nous sommes, à leur exemple, enthousiastes

de la *liberté*, & pour mieux en jouir, nous n'avons conservé de notre sexe que le goût de la dépense & des plaisirs.

MARIA.

Une telle réforme doit exciter la malignité du public.

Lady BAB.

On nous accable de traits satyriques ; mais vous n'ignorez pas, ma chère, qu'on ne parvient jamais à rien de considérable, si l'on ne sait se mettre au-dessus des clameurs du vulgaire.

OLDWORTH.

Ce nouvel usage entraînera de grands abus ; la fortune en pâtira....

Lady BAB.

Bagatelle. — Nous jouons, & le plus souvent nous gagnons. L'institution des *clubs* est l'établissement le plus sage qu'on ait fait dans l'état, surtout pour les gens mariés.

OLDWORTH.

Comment cela ?

Lady BAB.

On n'a plus besoin d'entrer dans des détails ennuyeux d'un ménage. On donne à ses gens leur

argent à dépenser, on vit au hasard, & les femmes se mêlent davantage avec les hommes.

MARIA.

La délicatesse doit en souffrir....

Lady BAB.

Ah ciel ! où avez-vous donc été élevée ?

SCENE IV.

Les précédens, SIR HARRY GROVEBY,

Sir HARRY, *à Oldworth.*

JE viens vous chercher, ma charmante future, aux pieds de ces mêmes arbres, témoins de ma tendresse. — « L'heure propice approche, tout le » monde est rassemblé, & pendant que l'hymen » allume son flambeau, l'amour jonche de myrthes » & de roses le chemin qui conduit au temple » du bonheur ».

OLDWORTH, *à Sir Harry.*

Cessez ce langage poétique; Maria connoît votre cœur : faites connoissance avec cette belle étrangère.

Lady BAB.

Je prends part à votre joie, Monsieur. (*A Ma-*

ria.) N'allez pas croire que je blâme votre attachement. Quand on a le bonheur de rencontrer un objet digne de notre estime, aimer me paroît préférable à tout autre plaisir : *filer le parfait-amour*, est la première volupté que goûte la jeunesse, & ce n'est qu'à la campagne qu'on peut s'y livrer : nous avons, à la vérité, des plaisirs plus piquans à la ville ; faire enrager son mari, se flatter d'en être bientôt veuve, ne sont pas le moindre de nos passe-temps.

Sir HARRY.

Quelle heureuse disposition ! Vous me paroissez, Madame, d'une humeur charmante.

Lady BAB.

Graces à la fête champêtre : en quittant Londres, j'étois d'une mélancolie affreuse ; vous devez en avoir vu le sujet dans les journaux.

MARIA.

Quoi ! Madame, les journaux s'occupent de vous ?

Lady BAB.

Sans doute ; mais vous aurez votre tour....

MARIA.

J'en serois bien fâchée....

Lady BAB.

La fête champêtre fournira trop de matière à Messieurs les Journalistes pour la passer sous silence. — On en fera d'abord un éloge pompeux, le lendemain on s'en moquera, & le sur-lendemain, votre nom, promené avec elle, sera vilipendé : rien de plus amusant que de voir tous ces détails le matin sur toutes les tables à thé, dans la *feuille du jour.*

MARIA.

Combien de temps Madame a-t-elle joui de ce plaisir?

Lady BAB.

Ma foi, je ne m'en souviens guère : on a d'abord épargné mon nom, & l'on s'est contenté d'indiquer ma demeure ; mais on s'est familiarisé ensuite, petit à petit, avec mon *mérite*, jusqu'à ce qu'enfin j'ai paru dans tout mon *éclat*....

OLDWORTH.

Comment, morbleu ! & vous ne vous en êtes pas fâchée ?

Lady BAB.

Point du tout : une femme de mon rang est au-dessus de pareilles misères, sur-tout quand les avis qu'on lui donnent partent d'une telle *congrégation.* (*On entend la musique.*) — Mais écoutons ;

voici sans doute le signal de nos plaisirs : j'espère que dans cette fête arcadienne, quelque *berger* galant voudra bien se charger de moi.

OLDWORTH.

Nous avons réservé cet honneur à un M. Dupeley....

Lady BAB.

Est-ce cet élégant Dupeley, le plus déterminé voyageur des trois Royaumes?

Sir HARRY.

C'est lui-même : peut-être ne vous conviendra-t-il pas; il n'est encore qu'un petit-maître à demi....

Lady BAB.

Je gagerois qu'il n'en possède encore que les défauts : les manières françoises ne conviennent pas à tous nos Anglois.

Sir HARRY.

Il faut venger votre sexe, dont il a une fort mauvaise opinion.

Lady BAB.

Il aura sans doute puisé ces principes dans ces Lettres posthumes (1) qu'on vient de publier. — Où est-il? Je meurs d'envie de rire un peu à ses dépens.

(1) Lettres de Lord Chesterfield.

Sir HARRY.

Sir HARRY.

Il est allé s'habiller, & va se rendre ici dans l'instant; nous nous sommes donnez rendez-vous de l'autre côté du bocage.

Lady BAB.

Je vais m'y rendre avant vous : j'emprunterai un maintien modeste, un air innocent; mon ajustement pour la fete, ajoutera au déguisement de mon caractère..... Vous verrez que je le corrigerai.

Sir HARRY.

Prenez garde, Madame, il est homme à vous en conter.

Lady BAB.

Je ne demande pas mieux; sous le masque de l'innocence, ou sous celui de l'effronterie, une femme habile se permet bien des choses; mais le premier convient mieux à notre sexe, n'est-ce pas, Miss Maria?

Les précédens, HURRY.

HURRY, *entre en courant.*

LES voici, les voici, place! place! — Monsieur, je vous prie de vous ranger de ce côté-ci; & vous, Madame, ayez la bonté de vous mettre de ce

côté-là : il faut donner aux fiancés la meilleure place. — Vîte, vîte, dépêchez-vous, les voici.

OLDWORTH.

Prenez haleine, & dites-nous qui nous arrive?

HURRY.

Toutes les plus belles filles & les plus beaux garçons de dix milles à la ronde : ils portent des guirlandes d'une main, des roses dans l'autre ; ils chantent, ils dansent d'un air joyeux, & puis..... & puis....

OLDWORTH.

Pour l'amour du ciel, prenez haleine ! Je me suis bien douté que vous seriez un pauvre maître de cérémonie. — Etoit-ce le moment de les admettre ? Ils ne devoient paroître qu'à l'instant où toute la compagnie seroit assemblée sur le gazon devant le château : on étoit convenu qu'ils y danseroient. Ils arrivent une heure trop tôt.

HURRY.

Il étoit impossible de les arrêter....

OLDWORTH.

Je gage qu'ils n'ont pas fait la moindre violence pour entrer....

HURRY.

Ils ont usé d'un stratagême plus dangéreux que

toutes les violences possibles : ces jolies filles me sourioient & me carressoient ; je n'ai fait qu'entr'ouvrir la porte par reconnoissance, & dans l'instant elles sont entrées.

OLDWORTH.

Nous allons voir arriver bientôt tout le village...

HURRY.

Ne craignez rien, Monsieur, nous n'admettons que les plus jaunes....

Sir HARRY.

Je les apperçois là-bas....

HURRY.

Oui, oui, vous allez voir comme elles vont chanter & danser. (*Une troupe de Bergers & de Bergeres arrivent sur la scène.*)

ARRIETE chantée par un BERGER.

« Accourez, Bergers & Bergeres, oubliez soins » & soucis; dansez, chantez, célébrez le Seigneur » de ce village, tout nous invite à partager son » bonheur.

CHŒUR, *pendant qu'on danse.*

» Accourez, &c. &c.

Une BERGERE.

» Accourez, Nymphes des plaines, venez ré- » pandre ici les dons du printemps; jonchez de

» fleurs tout le bocage, & qu'elles soient foulées
» par nos danses : l'amour préside à la fête, il en
» bannit les soucis, il y appelle les plaisirs : formons
» une chaîne de roses autour de ses aîles légères,
» & forçons le Dieu volage à vivre parmi nous.

Le CHŒUR, *pendant qu'on danse.*

» Accourez, Nymphes des plaines, &c.;

DUETTO.

» Dansez, chantez, soyez joyeux & contens, une
» heure du bel âge vaut un siècle de raison; la jeu-
» nesse est l'aurore de la vie, profitez des plaisirs
» qu'elle vous offre. Ici tout vous invite à la joie ;
» l'harmonie, la beauté, l'amour & les plaisirs pré-
» sident à la fête de ce jour.

CHŒUR.

» Dansons, chantons, soyons joyeux & contens,
» une heure du bel âge vaut un siècle de raison.

(*Ballet général.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente la Grille de la cour du Château.

SCENE PREMIERE.

(On entend un grand bruit derriere les coulisses ; quelqu'un crie à haute voix.)

HURRY, GROVEBY, *botté.*

(Il pousse rudement Hurry.)

HURRY.

En vérité, Monsieur, nous ne pouvons y consentir, nous avons des ordres positifs de refuser l'entrée à tout le monde.

GROVEBY.

Je te le répete, il faut absolument que je parle à Sir Harry Groveby : crois-tu, faquin, que je viens ici pour voler ton maître ?

HURRY.

Il ne s'agit pas de le voler, Monsieur ; mais à moins d'avoir une carte d'invitation, personne ne

lui parle aujourd'hui. Tout le monde voudroit être ici, & nous n'avons pas de place pour tout le monde.

GROVEBY.

Y joue-t-on la Comédie ?

HURRY.

Si vous ignorez ce qu'on y fait, je suis obligé de vous prier de revenir demain. — Sir Harry a beaucoup d'affaires aujourd'hui, — & le lendemain on ne reçoit que les gens masqués.

GROVEBY.

Voici ma mascarade, & si elle te déplaît (*en lui montrant son fouet*), je saurai te la faire agréer. — Allons, allons vîte, qu'on m'introduise chez Sir Harry.....

HURRY.

Je ne saurois, il va se marier.

GROVEBY, *à part.*

C'est pour l'en empêcher que je viens ici. (*Haut.*) — Je suis son oncle, nigaud; ne faut-il pas que j'assiste à sa noce ?

HURRY.

Quoi ! vous êtes son oncle, & vous ne m'en dites rien? — Mon dieu ! mon dieu ! que j'en suis fâché. — Par-ici, s'il vous plaît, Monsieur. — Mais qui diable, en vous voyant dans un tel équipage, vous

auroit soupçonné d'être l'oncle d'un Baronnet? Vous avez plutôt l'air d'un contrebandier que d'un gentilhomme. — Donnez-vous la peine d'entrer dans le bocage, je le trouverai bientôt. — Je suis fâché de ce mal-entendu; mais j'espere de ne vous avoir pas offensé. — Ma foi, le plus fin s'y seroit trompé, Monsieur.

GROVEBY.

Soit: — fais ce que je te dis, & je n'y songerai plus.

HURRY, *en sortant,*

Oh! de tout mon cœur. — Vous venez sans doute pour vous divertir?

GROVEBY, *seul.*

Dis plutôt pour empêcher la ruine de mon neveu. — J'arrive à propos: si je ne réussis pas, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait mon devoir. Quelle folie! quoi! il ne rougit pas d'épouser une fille sans fortune, sans nom, dont on ignore la naissance, & qui pis est, de l'épouser sans mon aveu, sans même daigner me consulter? Eh! bien, qu'il soit la victime d'une ridicule passion; qu'il sacrifie pour elle deux mille livres sterlings de rente, & ma faveur, qu'est-ce que cela me fait: je m'en irai bien vîte à mon château, & je changerai mon testament (*Il sort.*)

SCENE II.

Le Théatre représente un Bocage.

MARIA.

JE voudrois avoir la force de supporter dignement mon bonheur. — Je suis dans une agitation affreuse; & quoique ce jour soit l'époque de ma félicité, je sens néanmoins une tristesse accablante. — Qui est cet étranger ? comment l'a-t-on laissé entrer dans ce grand négligé ?

SCENE III.

MARIA, GROVEBY.

GROVEBY.

PARDON, Madame, mon dessein n'est pas de me rendre importun; j'attends Sir Harry: si je vous gêne je me retire.

MARIA.

Point du tout, Monsieur: a-t-on averti Sir Harry? Si vous le permettez, j'irai....

GROVEBY.

Je ne le souffrirai pas, Madame; d'ailleurs, une

espèce de bavard s'en est chargé. (*A part.*) Sa politesse m'enchante.

MARIA, *à part.*

Je serois bien aise de connoître cet étranger.

GROVEBY.

Est-il vrai, Madame, qu'il se fait ici un mariage?

MARIA.

Oui, Monsieur, & vous devez voir par les apprêts, que c'est un mariage d'éclat.

GROVEBY.

Quelle folie de faire tant de bruit pour un hymen que les époux maudiront avant six mois!

MARIA.

J'espere que non. — Connoissez-vous ceux qui se marient?

GROVEBY.

Trop bien pour mon malheur: un des deux est mon proche parent. — Connoissez-vous la Demoiselle?

MARIA, *d'un air confus.*

C'est mon amie intime, Monsieur.

GROVEBY.

Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel-

ques détails sur cette personne? — Mais vous ne serez pas sincere; l'amitié est indulgente.

MARIA.

Quoique je sois son amie, je l'aime, . . . j'avouerai néanmoins qu'on la traite trop bien. . . . son bonheur est au-dessus de son mérite.....

GROVEBY,

Je pense comme vous, Madame. — En vérité, votre franchise égale votre beauté. — Vous croyez donc qu'elle ne mérite pas de faire un aussi bon mariage?

MARIA.

J'en suis convaincue: quelle femme est digne de Sir Harry Groveby?

GROVEBY, *à part.*

Quelle aimable candeur! (*Haut.*) Votre jugement m'étonne: quoi! si jeune & si raisonnable! — Vous êtes donc d'avis, Madame, que cette alliance ne peut se contracter décemment?

MARIA, *en hésitant.*

Je ne dis pas cela, Monsieur. . . . . Sir Harry a promis. . . . . la demoiselle l'aime. . . . . .

GROVEBY, *ironiquement.*

Il est sûr que les affections de la demoiselle doivent l'emporter sur la fortune du jeune homme, &

sur le bonheur de son vieux parent. — Dites-moi, ma belle Dame, que pensez-vous du mystère de sa naissance ?

MARIA, *d'un air embarrassé.*

Je vous assure, Monsieur.... que je ne sais..... comment vous répondre.

GROVEBY.

L'amitié vous rend discrete..... mais je vous devine, Madame.... Je viens ici dans le dessein de rompre ce mariage.....

MARIA, *d'un air étonné.*

Est-il possible ?

GROVEBY.

Sir Harry est la victime d'une femme rusée, dont peut-être les artifices surpassent les charmes; elle a eu soin de cacher sous une apparence d'honnêteté le vil intérêt qui la domine : voilà pourquoi il m'a fait un mystère de son mariage; mais je saurai empêcher mon neveu....

MARIA.

Votre neveu, Monsieur ?....

GROVEBY.

Oui, Madame, mon neveu : il faut qu'il renonce à cet hymen, ou qu'il se brouille avec moi....

MARIA.

Considérez, Monsieur, les chagrins qu'éprouvera la pauvre future....

GROVEBY.

Que m'importes! — Je gage qu'elle n'a d'autre beauté que deux beaux yeux & un sourire malin..... Vous gardez le silence, mais je lis dans votre cœur.

MARIA.

Si votre neveu la trouve à son gré....

GROVEBY.

Mon neveu est un jeune fou : ne cherchez pas à l'excuser, vous êtes convenue qu'il avoit tort....

MARIA.

Moi, Monsieur?....

GROVEBY.

Oui, Madame; s'il avoit un grain de bon sens, il se seroit adressé à une femme comme vous : — je sens que j'aurois moi-même un grand penchant à vous aimer. — Ne rougissez pas, Madame, je n'ai jamais senti une plus vive impreſſion en si peu de temps.... c'est-à-dire, lorsque j'avois l'âge de mon neveu.... Ne vous troublez pas, Madame....

MARIA.

Vous m'étonnez, Monsieur.... en faveur de

ces sentimens, permettez-moi de plaider la cause de Sir Harry.

GROVEBY.

Soyez d'accord avec vous-même; Madame; vous l'avez blâmé, & cela me suffit....

SCENE IV.

Les précédens, SIR HARRY *seule quelques pas en voyant son oncle, & paroît consterné.*

MARIA, *à part.*

JE ne puis soutenir cette entrevue. (*Elle sort.*)

GROVEBY.

Votre valet très-humble, mon illustre neveu.....

Sir HARRY.

Ah! mon cher oncle, quel bonheur!

GROVEBY.

Oh! je sais que vous êtes fort content de me voir, sur-tout ici. (*Sir Harry a l'air embarrassé.*) —Vous êtes confus.... embarrassé.... tant mieux, je vois qu'il vous reste encore quelque honte.— Mais il paroît que l'hymen vous a fait oublier votre oncle....

Sir HARRY.

J'ai craint que votre sagesse ne mît obstacle à mon inclination..... Ah! mon cher oncle! si vous connoissiez l'objet dont j'ai fait choix....

GROVEBY.

A merveille! — Où est le vieux renard qui vous a entiché de cē digne objet? Oh! parbleu! je lui dirai un peu vertement mà façon de penser.

Sir HARRY.

Vous auriez tort; — M. Oldworth ignoroit que j'avois un oncle; s'il en eût été instruit, je vous jure, Monsieur, qu'il n'auroit pas accepté mes propositions sans son aveu.

GROVEBY.

Vous êtes la dupe de ses artifices; mais je n'ai qu'un mot à vous dire: —renoncez à la future ou à votre oncle.

Sir HARRY.

De grace, mon oncle, avant de me punir, voyez celle que j'épouse.

GROVEBY.

Je viens de voir une femme qui pourroit bien m'engager à vous jouer d'un mauvais tour: un quart d'heure plus tard, je l'épousois moi-même, je la conduisois dans ma terre, où j'aurois eu aussi ma fête champêtre.

Sir HARRY.

Vous êtes le maître....

GROVEBY.

D'être aussi fou que vous, n'est-ce pas ? — L'amie de votre future m'a avoué qu'elle ne mérite pas vos hommages....

Sir HARRY.

Qui est elle cette amie?

GROVEBY.

Celle qui sera votre tante, si j'ai un second entretien avec elle....

Sir HARRY.

Si elle s'avise de calomnier ma maîtresse, j'oublierai son sexe, &....

GROVEBY.

Si vous avez la hardiesse de lui manquer de respect, je vous traiterai.... oui, morbleu.... j'oublierai que vous êtes mon neveu.

Sir HARRY.

Elle vous a trompé, Monsieur : où l'avez-vous vue?

GROVEBY.

Ici....

Sir HARRY.

Quand?

GROVEBY.

Tout-à-l'heure....

Sir HARRY.

Seroit-ce celle qui causoit avec vous lorsque je suis entré ?

GROVEBY.

C'est elle-même.

Sir HARRY.

Ah! mon cher oncle! c'est Maria, c'est celle que j'épouse, c'est la *Nymphe des Chênes*.....

GROVEBY.

A d'autres; cela ne se peut pas.... & qui plus est.... cela ne sera pas....

Sir HARRY.

C'est la seule femme capable de séduire....

GROVEBY.

Si vous l'épousez, vous méritez d'être.... Allons, allons, suivez-moi, Monsieur, conduisez-moi chez elle, — prenez un autre maintien: allons, allons, conduisez-moi chez elle, vous dis-je.

Sir HARRY.

Pour quoi faire ?

GROVEBY.

Qu'est-ce que cela vous fait? — elle vous a séduit, elle ne m'a point épargné, je veux m'en venger.

Sir HARRY.

Sir HARRY.

Ah! mon cher oncle!....

GROVELEY.

Peine inutile! je veux la voir, & vous apprendre à tous deux qui je suis: oui, morbleu, vous l'apprendrez: point de réplique, suivez-moi.

(Ils sortent.)

SCENE V.

Le Théatre représente un Jardin.

LADY BAB, *vêtue en Bergère élégante, traverse la scène*, OLDWORTH *la suit.*

OLDWORTH.

LADY BAB! Lady Bab! — voici votre homme, vengez votre sexe, ne manquez pas une si belle occasion de vous amuser.

Lady BAB.

J'en mourrois de dépit; — je me suis vêtue en conséquence. — Est-ce lui que je vois là-bas?

OLDWORTH.

Oui, il nous cherche....

Lady BAB.

Vîte ! vîte ! cachez-vous derrière ce buisson ; vous allez voir que j'eusse été une bonne comédienne si le hasard ne m'avoit pas fait naître la fille d'un Lord.

OLDWORTH.

Quel dommage que Sir Harry ne soit pas témoin de cette scène !...

Lady BAB.

Dépêchez-vous, voici ma dupe.

(*Oldworth sort, tandis qu'elle se retire dans un coin de la scène.*)

SCENE VI.

LADY BAB, *à l'écart*, DUPELEY.

DUPELEY.

OU trouver ce Sir Harry ? — c'est ici qu'il m'a donné rendez-vous ; — je le verrai tout-à-coup sortir d'un buisson de roses avec sa belle fiancée, comme une couple de faisans. (*Il apperçoit Lady Bab.*) Mais, que vois-je ! est-ce une Fée, ou une des convives de la fête ? — Son air, quoiqu'un peu

gauche, me convient assez.... elle a tout-à-fait le maintien d'une *Bergère Arcadienne.*

LADY BAB, *à part.*

Il annonce plus d'assurance qu'il n'en a véritablement: — il faut l'encourager à me parler.

(*Elle prend un maintien modeste.*)

DUPELEY, *à part.*

Que de charmes! il ne lui manque que des graces.... mais la nature est au-dessus de l'art.... Quelle souplesse! quelle taille élégante!

(*Pendant que Dupeley observe Lady Bab, elle le regarde, puis examine sa parure, détache son bouquet qu'elle lui présente d'un air modeste.*)

Lady BAB.

Vous paroissez avoir envie de mon bouquet: le voici, Monsieur.

(*Elle fait une révérence d'un air gauche.*)

DUPELEY.

L'aimable innocence! — Mille remercîmens, mon bel ange, mes desirs ne se bornent pas à ces fleurs: à qui ai-je l'obligation d'une si grande faveur?

Lady BAB.

Au Jardinier. — Sentez ces roses, elles ont un

parfum délicieux; — mais, vous-même, vous ressemblez à la plus belle des fleurs.

(*Elle le regarde en souriant.*)

DUPELEY, *à part.*

Quelle différence des airs empruntés de la cour avec cette aimable innocence! (*haut.*) Ma belle enfant, je me suis apperçu, au premier coup-d'œil, que vous étiez une petite merveille de candeur & de sensibilité.

Lady BAB.

Ah! Seigneur! comment avez-vous pu deviner tout cela?

DUPELEY.

Par un certain instinct qui ne trompe jamais. — Mais apprenez-moi, ma chère, qui vous êtes, & quel est votre état?

Lady BAB.

Je suis nommée pour accompagner la nouvelle mariée.

DUPELEY.

Fort bien; mais quel est votre fortune? comment passez-vous votre temps?

Lady BAB.

Je me lève au point du jour, je m'occupe à travailler, je danse les jours des fêtes, & mange très-gaiement un repas très-frugal.

(*Elle le salue d'un air timide.*)

DUPELEY, *à demi-bas.*

C'est une villageoise : quel triomphe pour moi, de conquérir le plus bel ornement de la fête ! j'en serai quitte pour une rente viagère.

(Pendant l'à parte, Lady Bab l'examine attentivement.

LADY BAB, *avec un sourire malin.*

Mais, vous-même, qui êtes-vous ? Je n'ai jamais rien vu qui vous ressemble.

DUPELEY.

Je suis un Gentilhomme, ma chère....

Lady BAB.

Le beau Gentilhomme, vraiment ! ha ! ha ! ha ! ha ! — Je n'en ai jamais vu d'une tournure si comique. — Ha ! ha ! ha ! — Sont-ce-là ces beaux objets de qui l'on parle tant ?

DUPELEY.

Que trouvez vous de ridicule en moi, pour vous faire rire ?

Lady BAB.

Vous êtes fiers comme des *paons*, bavards comme des *pies*....

DUPELEY.

Et amoureux comme des *moineaux*....

Lady BAB.

Oh ! oui ; je sais que vous êtes fort amoureux de votre chère personne : ha ! ha ! ha ! — vous êtes de véritables oiseaux de proie.

DUPELEY.

Mais vous êtes bien satyrique, ma chère ; avez-vous entendu dire autres choses de ces beaux Messieurs dont vous vous moquez ?

Lady BAB.

Sans doute, on les accuse d'épouser les femmes pour leur fortune, d'entretenir des maîtresses pour les montrer, de dépenser leur argent avec des tailleurs, d'engager leur honneur à des fripons & leur bien à des juifs, de parcourir ensuite les pays étrangers pour raccommoder leur figure pâle & blême, & d'en revenir plus ridicules qu'auparavant.

DUPELEY, *d'un air étonné.*

Vous me paroissez bien instruite, pour une villageoise.

Lady BAB, *à part.*

J'en ai trop dit.

DUPELEY.

De bonne-foi, dites-moi votre nom ?

Lady BAB.

Philis, du vallon des orties.

DUPELEY, *d'un ton soupçonneux.*

Qui vous a si bien élevée ?

Lady BAB.

M. Oldworth: il a soin de toutes les filles du village.

DUPELEY, *à part.*

Peste, le vieux renard !

LADY BAB, *à part.*

Il avale l'hameçon.

DUPELEY, *d'un ton sérieux.*

C'est donc M. Oldworth qui vous inspire des craintes contre nous?

Lady BAB.

Je ne vous crains pas, moi; vous êtes comme notre chien de basse-cour, il n'attaque point ceux qui le regardent en face : oh ! vous n'êtes pas bien formidable.

DUPELEY.

A merveille, ma belle. (*à part.*) Elle m'en impose; quelle folie ! parlons-lui sans détours. (*haut.*) Quel dommage que tant de charmes végètent dans la retraite ! — Venez vous montrer à Londres; les plaisirs de la capitale sont faits pour vous. — Ma chaise sera prête ce soir, elle nous attendra à la petite porte du parc, nous saisirons, pour partir, le moment où toute la compagnie sera couchée.

LADY BAB, *tendrement.*

Me promettez-vous de m'aimer toujours?

DUPELEY, *à part.*

J'en serai quitte à bon marché.

Lady BAB.

Vous m'oublierez bientôt, lorsque vous serez avec vos belles dames : il y a une Milady Bab Lardoon....

DUPELEY.

Elle n'est pas faite pour vous inquiéter : j'aimerois tout autant être amoureux de la figure de la dame de pique que de la sienne; elle n'a d'autre passion que le jeu; je ne la connois pas, mais je sais qu'elle ne vaut pas la peine d'être aimée: le ciel qui m'a donné un jugement solide pour connoître les artifices de votre sexe, m'a réservé une femme digne de mon cœur, & c'est vous qu'il me destine. Il a mis son sceau sur ses lèvres vermeilles. (*Il veut l'embrasser.*) — Permettez que je vous remercie pour votre bouquet.

(*Pendant que Lady Bab se débat contre Dupeley, Hurry arrive.*)

SCENE VII.

Les précédens, HURRY.

HURRY.

AH ! Lady Bab, je venois pour vous prier.....

DUPELEY *recule d'un air étonné, & Lady Bab fait un éclat de rire.*

Lady Bab ! où est-elle ?

HURRY.

J'imaginois qu'on ne s'embrassoit qu'après la noce..... Si je vous interromps....

(*Il fait quelques pas.*)

DUPELEY.

Restez: que voulez-vous ?

HURRY.

J'apportois un ménage à Lady Bab Lardoon, & l'on m'avoit chargé d'en rapporter la réponse ; mais vous l'empêchez de parler.

DUPELEY.

Où est Lady Bab ?

HURRY.

La voici : croyez-vous que parce qu'elle a changé d'habit, que je ne la reconnois pas ? — Adieu, j'ai mes affaires tout comme vous avez les vôtres, ainsi je vous laisse. (*Il sort.*)

DUPELEY.

Ah! Madame! voilà un tour bien perfide!

LADY BAB, *en lui faisant une profonde révérence.*

J'en conviens, Monsieur, & vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi.

SCENE VIII.

Les précédens, SIR HARRY, M. OLDWORTH.

(*Ils entrent en riant.*)

LADY BAB, *à Oldworth.*

PERMETTEZ-MOI, M. Oldworth, de vous présenter M. Dupeley, qui connoît notre sexe par *instinct*, & qui ne se trompe jamais: c'est l'homme du monde le plus pénétrant.....

Sir HARRY.

Il me paroît que nous arrivons au dénouement.

Lady BAB.

Sa sagacité est surprenante, mais elle est l'effet de ses observations; vous voyez qu'il a voyagé avec fruit.

OLDWORTH.

J'espère qu'il ne les a pas bornées à votre sexe, & qu'il les a étendues aussi à d'autres objets.

LADY BAB, *à Dupeley.*

Quel avantage ! à peine êtes-vous deux heures dans ce château, que tout le monde vous connoît : mais vous gardez le silence ; vous avez l'air d'avoir fait un *va-tout* sur une fausse carte.

DUPELEY, *à part.*

Je ne sais que répondre.

Lady BAB.

Votre présence me fait un tort infini ; Monsieur m'alloit enlever, & m'avoit promis une rente viagère.

OLDWORTH.

En vérité, Lady Bab, vous êtes trop méchante ; vous avez vaincu, soyez plus modeste dans la victoire : allons, M. Dupeley, oubliez cet innocent badinage.

DUPELEY, *se jettant aux genoux de Lady Bab.*

Je m'avoue son captif, & lui fais hommage de tous mes succès passés.

LADY BAB, *en riant.*

Convenez que les lauriers que vous avez cueillis n'ont été souvent que des triomphes imaginaires.

DUPELEY.

Je l'avoue à ma honte.

Sir HARRY.

Vous nous avez régalé d'une scène très-amusante, écoutez le récit d'une autre non moins intéressante. — Les charmes de Maria ont fait une aussi prompte impression sur le cœur de mon oncle, que ceux de Lady Bab sur le cœur de mon ami.

OLDWORTH.

De votre oncle? Quoi! vous avez un oncle, & il est ici?

Sir HARRY.

Pardonnez un mystère d'où dépendoit mon bonheur.

OLDWORTH.

Vous avez grand tort, Sir Harry, de ne l'avoir pas consulté. — Où est-il?

Sir HARRY.

Chez ma future: il en raffolle.

Lady BAB.

Elle a donc produit un miracle: on dit qu'il déteste les femmes.

Sir HARRY.

On vous a trompé, Madame, son cœur est aussi sensible que celui de M. Oldworth. — Mais le voici: il a l'air tout joyeux.

SCENE IX.

Les précédens, M. GROVEBY, *il donne le bras à Maria.*

Sir HARRY, *accourant vers Maria.*

J'ALLOIS vous chercher, ma belle Maria....

GROVEBY.

Elle est à moi, Monsieur : allez, ma chère nièce, allez lui apprendre son devoir.

(*Elle quitte le bras de Groveby, & va s'entretenir avec Sir Harry dans le fond de la scène.*)

OLDWORTH.

Recevez mes excuses, Monsieur, j'ignorois que Sir Harry eût un oncle....

GROVEBY.

Je ne suis pas surpris, Monsieur, qu'il m'ait oublié ; mais pour n'avoir aucun droit de lui faire des reproches, je me donnerai un autre héritier.

OLDWORTH.

Parlez-vous sérieusement Monsieur ?

GROVEBY.

Très-sérieusement, Monsieur. — J'ai trouvé une nièce à qui je donne tout mon bien. (*Sir Harry & Maria s'approchent, Groveby prend la main de Maria.*) Vous avez beau me regarder, Monsieur, elle aura jusqu'au plus petit arpent de ma terre de *Gloomstock*.

Sir HARRY.

Ah ! mon oncle ! vous m'avez toujours témoigné la tendresse d'un père, mais c'est dans ce moment que vous m'en donnez la plus grande preuve.

GROVEBY.

Si j'étois votre père, je me conduirois bien différemment aujourd'hui.

Sir HARRY.

Que peut-on faire davantage !

GROVEBY.

En faveur de ce mariage, je vous aurois abandonné mon bien, à la charge de m'entretenir auprès de vous.

LADY BAB, *à part.*

Sa singularité m'amuse.

Sir HARRY.

Nous serons trop heureux de vivre avec un si bon oncle.

GROVEBY.

Je pense, M. Oldworth, que nous n'avons pas besoin d'autre cérémonie pour nous lier ensemble; je reste à votre fête champêtre, mais je voudrois me rendre digne d'y figurer, & ce ne peut pas être dans ce singulier équipage.

OLDWORTH.

Soyez tranquille, j'ai eu soin d'avoir des habits de toute espèce.

GROVEBY, *en regardant Lady Bab.*

L'air gracieux de Madame me fait espérer qu'elle voudra bien m'en choisir un qui me convienne.

LADY BAB.

De tout mon cœur, Monsieur.

OLDWORTH.

Allons, mes amis, il est temps de songer à la cérémonie. Qui est-ce qui donnera la main à la mariée?

GROVEBY.

Ce sera moi: — venez, ma chère nièce, l'oncle doit l'emporter sur le tuteur.

DUPELEY, *en présentant la main à Lady Bab.*

Puis-je espérer, Madame, que vous accepterez la mienne?

LADY BAB.

Pourquoi pas? Nous parlerons, chemin faisant, de la *rente viagère.*

DUPELEY, *à demi-bas.*

Si vous voulez, nous la convertirons en un contrat de mariage.

(Ils sortent.)

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

Le Théatre représente un Bocage.

SCENE PREMIERE.

HURRY, *avec un air affairé, & suivi d'une Servante.*

PAR-ICI, ma fille. Prenez ce panier, & courez vîte à l'église, sinon on vous renverra, & vous ne serez pas mariée cette année. Recommandez à vos compagnes de jeter les fleurs en mesure avec la musique, & dites à Molly Dump-Dimple de quitter cet air triste, qui n'est bon qu'aux enterremens. (*La Servante sort.*) Quel jour heureux! En vérité, je sauterois volontiers hors de ma peau pour y rentrer l'instant après, tant je suis content. — Écoutes, — écoutes, Robin.

SCENE II.

HURRY, ROBIN.

ROBIN.

QUE vous plaît-il, notre maître?

HURRY.

Que sert-il de me le demander, si vous courez toujours, & si vous ne faites nulle attention à mes ordres?

ROBIN.

Je suis votre exemple, notre maître.

HURRY.

Va vîte ordonner qu'on sonne toutes les cloches. — Écoutes, — qu'on fasse tant de cris de joie que les cloches en soient assourdies. (*Robin sort.*) A présent, que ferai-je? — Oh! il faut que je me rende aux tentes. (*Il fait quelques pas.*) Non, non; il faut auparavant passer à l'orangerie, & avertir les musiciens..... (*Il fait quelques pas, & revient.*) Mais cette besogne est faite.... je dois veiller à ce que les gens..... bon, j'ai déja donné ces ordres; — j'avertirai les Servantes.... Je ne puis pas leur parler dans ce moment d'enthousiasme.... j'oublierois ma dignité. — Ah! Seigneur dieu! j'ai tant de choses dans la tête, & je ne songe qu'au plaisir que me donne ce mariage.

(*Il sort en chantant & en dansant.*)

SCENE III.

Le Théatre représente des Arcades ornées de fleurs. On voit arriver la Noce au son des instrumens & au bruit des cloches; on entend de loin des cris de joie.

ARIETTE *chantée par une* FEMME *de la noce.*

« ZÉPHYRS ! enfans du printemps, portez sur » vos aîles légères les accens de nos voix : c'est » l'hymen de Maria que nous chantons.

CHŒUR *composé par des* FEMMES.

» Portez-en la nouvelle dans la plaine ; rassem- » blez tous les Bergers & Bergères d'alentours, » qu'ils accourent parés de fleurs, qu'ils en forment » des guirlandes pour embellir ce séjour, nous y » célébrons l'hymen de Maria.

ARIETTE *chantée par un* HOMME *de la suite.*

» Loin d'ici soupçons jaloux ; fuyez, chagrins, » soucis, & tous les fléaux de la vie. Loin d'ici » vices cachés, arts trompeurs, qui empoisonnez » tous les plaisirs, laissez-nous célébrer l'hymen de » Maria.

CHŒUR *des* HOMMES.

» L'amour paisible se plaît à embellir ce séjour » une joie douce & pure se méle à nos danses & à » nos chansons. *L'abondance* préside à la fête, *les* » *plaisirs* y versent du vin, la *sincérité* allume le » flambeau de l'*hymen*, & la *paix* le couronne de » fleurs.

Une FEMME.

» La *santé* au visage vermeil donne le signal de » la fête; elle fixe ici sa demeure: les plaisirs qu'elle » nous offre prolongent la vie, & donnent un » lustre à la beauté.

CHŒUR.

» Portez la nouvelle dans la plaine, &c.

OLDWORTH.

Ah! mes chers amis! mes voisins! jugez de mes transports par les vôtres. — Mais retirez-vous un instant. (*Les gens de la noce se retirent, & Oldworth se promène d'un air agité.*) Ah! mon cœur! mon cœur! quel moment! —Je n'y tiens plus, si je me tais, j'y succomberai....

MARIA.

Qu'avez-vous? quel sujet vous agite?.....

OLDWORTH.

C'est vous, mon enfant....

MARIA.

Moi?....

OLDWORTH.

Oui, vous. — Le ciel m'a favorisé.... avouons ces bienfaits. — J'ai vu triompher le mérite, j'ai vu l'intérêt céder à l'amour.... mes projets sont remplis.... & je puis, sans crainte, convenir..... que j'ai.... un enfant....

MARIA.

Qu'entends-je!....

OLDWORTH, *à Maria.*

Viens dans les bras de ton père.

MARIA.

Ah! ciel!

OLDWORTH, *en l'embrassant.*

Je suis fier de t'avoir pour fille....

MARIA, *en l'embrassant.*

Mon père!... mon digne & tendre ami!... mon ame suffit à peine à tant de félicité!...

GROVEBY, *en s'essuyant les yeux.*

Je la partage bien sincèrement....

OLDWORTH.

L'heure de votre naissance fut celle de mon veuvage, & vous fit l'héritière d'un bien immense; je

craignis pour vous les dangers attachés à l'éclat de la fortune & de la naissance, & ne voulant pas vous livrer dès le berceau à la basse flatterie, je vous fis élever comme ma pupille; j'étois absent lorsque cet événement eut lieu, & cette circonstance facilitera mon projet.

MARIA.

Comment ai-je pu méconnoître la tendresse d'un père!

OLDWORTH, *à Sir Harry.*

Pardonnez un mystère qui a fait votre bonheur & le mien; je vous donne ma fille comme le prix de l'amour vertueux: recevez avec sa main l'entière possession de la terre des *Chênes.*

SIR HARRY.

Ah! Monsieur, puissiez-vous l'habiter longtemps! permettez que j'y apprenne à marcher sur vos traces.

DUPELEY.

Le désintéressement de Sir Harry le rend plus digne encore de la *Nymphe des Chênes.*

Lady BAB.

Vous nous aviez annoncé une fête singulière mais vous avez surpassé notre attente.

GROVEBY.

Comment morbleu ! j'en suis aussi affecté qu'à une Tragédie.

OLDWORTH.

Je vous ai fait un larcin, mon ami.... je vous ai enlevé le plaisir de l'enrichir.

GROVEBY.

Vous me forcez de changer mon testament; j'eusse eté plus satisfait d'avoir votre fille sans fortune : mais puisqu'il en est autrement, il faut s'en consoler.

SCENE IV.

Les précédens, HURRY.

HURRY.

MONSIEUR, Monsieur, voilà tous les gens de qualité en habits galants : — vous n'avez rien vu de pareil ; on croit voir autant de Turcs & de Prussiens. — Regardez avec quelle aisance ils traversent le bocage, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi grand, ni d'aussi singulier. — Seigneur dieu ! je m'étonne qu'on veuille encore porter des frocs & des habits, quand on peut se vêtir comme cela ! — Voici vraiment une fête champêtre.

GROVEBY, *à Sir Harry.*

Allons, allons, mon neveu, équipons-nous comme les autres.

Sir. HARRY

Je vous suis. — Adieu, ma chère Maria, — je reviendrai bientôt. (*Ils sortent.*)

OLDWORTH.

Mon cœur est maintenant à son aise: venez, Maria, que nos amis lisent notre bonheur dans nos regards. (*A Lady Bab & Dupeley.*) Voulez-vous nous aider à recevoir la compagnie?

Lady BAB.

Volontiers. (*Oldworth & Maria se retirent, Lady Bab apperçoit une femme vêtue en Diane.*) Ah! ciel!...

DUPELEY.

Qu'avez-vous?....

Lady BAB.

Je vois là-bas la plus hideuse de toutes les apparitions; c'est une cousine campagnarde dont l'aspect me donne des vapeurs. — Comment l'éviter?

DUPELEY.

Où est-elle?

Lady BAB.

Regardez là-bas cette Diane: son croissant

pourroit orner une mosquée : elle parle avec Maria.

DUPELEY, *en prenant sa lorgnette.*

Je la vois : *toute sa démarche annonce la Déesse.*

Lady BAB.

La voici ; elle va m'étouffer de caresses.

SCENE V.

Les précédens, ACTEA, *suivie de* CHASSEURS.

ACTEA.

AH ! ma chère cousine ! c'est moi qui préside à la troupe des Chasseurs ; je viens à vous pour que vous m'aidiez à répéter ma chanson avant de la chanter en public.

Lady BAB.

Commencez, ma chère amie. (*A part à Dupeley.*) Nous nous enfuierons pendant l'ariette.

ARIETTE.

(*Pendant qu'Actea chante, Lady Bab & Dupeley se retirent en faisant des éclats de rire.*)

« Réveillez-vous, l'aurore vous invite à parcou-» rir les forêts, le cor sonne, le cerf lève la tête

» & s'élance au travers des buissons ; préparez-vous » pour la chasse, suivez les pas de Diane ; accou- » rez ! accourez ! tout vous invite à parcourir les » forêts.

(*Le fond de la scène s'ouvre, & représente le Jardin élégamment illuminé* (1). *Actea & sa troupe se joignent au reste de la compagnie ; plusieurs quadrilles dansent, tandis que d'autres personnes se promènent.*)

OLDWORTH.

Les plaisirs vous font oublier le danger de l'air de la nuit ; venez, Mesdames, j'ai préparé un sallon plus convenable.

(1) On a conservé sur le théatre de Londres la décoration qui ornoit le portique du jardin de Lord Stanley, aujourd'hui Lord Derby, lorsqu'il donna sa fête au château des *Chênes*.

SCENE VI.

Les précédens, HURRY.

HURRY.

MESSIEURS, Mesdames, & toute la compagnie, on vous attend dans le temple de Vénus pour..... oh! je ne veux pas vous dire pourquoi; — la surprise en sera plus agréable. — Mais ce n'est pas tout: — allez, courez bien vîte, ou vous n'aurez pas de place.

(*Tout le monde se retire.*)

HURRY, *seul.*

Je ne connois plus ma tête, elle me paroît aussi illuminée que le sallon. — Je n'ai cependant bu que deux verres de *punch*, une bouteille de vin pour me réchauffer, une pinte de cidre pour me rafraîchir, & quelques verres de liqueurs pour tranquilliser mon cerveau. — J'ai envie de me reposer un moment ici.... bon: que deviendra la fête? — On m'a confié un grand emploi, il faut le remplir avec honneur. — Ayons les yeux ouverts, la tête fraîche & les mains nettes. — Si tous mes compatriotes en eussent fait autant à l'élection générale du Par-

lement, l'Angleterre s'en trouveroit beaucoup mieux (1).

(1) L'élection des nouveaux membres du Parlement, en 1774, essuya les plus grandes difficultés par les brigues & les cabales, dont plusieurs personnes firent usage pour entrer dans ce corps auguste. Le Général Smith, de retour des Indes, où il s'étoit rapidement enrichi, se servit de ses trésors, de concert avec un autre parvenu, pour corrompre les Electeurs: ils furent censurés par un comité nommé à cet effet, condamnés à quelques mois de prison, & déclarés incapables de représenter jamais la nation. Cette sévérité n'empêcha point que d'autres plus habiles, ou peut-être plus heureux, ne réussissent par des voies non moins illicites: cependant l'attention qu'on y porte assure, pour l'ordinaire, la liberté des Sujets britanniques.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente un grand Sallon (1) *où est rassemblée une partie de la compagnie.*

SCENE PREMIERE.

(On danse un menuet, après lequel paroît une Bergère qui prend le bras d'un Berger qu'elle force d'entrer dans le sallon.)

DUETTO.

La BERGERE.

« POURQUOI, mon cher Simon s'étonne-t-il » à la vue des grands Seigneurs? S'ils sont plus » beaux que nous, nous savons mieux aimer, & » notre amour fait notre richesse.

(1) On le représente sur la scène, tel qu'il avoit été construit chez Lord Stanley, d'après le dessein du fameux Architecte M. Adams.

LE BERGER.

» Phabé, apprends ton devoir; nous sommes » trop pauvres pour aspirer à leur plaire : vois » combien le faste orne la beauté : ne desires-tu pas » d'être comme eux?

LA BERGERE.

» L'éclat n'est qu'un prestige, il est l'emblême » de leurs cœurs.

LE BERGER.

» Leurs regards sont si gracieux! comment ne » pas les regarder!

LA BERGERE.

» Arrêtes, Simon, tiens-toi dans les bornes du » respect.

LE BERGER.

» L'honnête franchise ne peut jamais déplaire.

ENSEMBLE.

SIMON. » La richesse relève l'éclat de la » beauté.

BERGERE. » La richesse n'ajoute rien aux charmes » de la nature.

SIMON. » Qui ne voudroit leur ressembler! qui » ne voudroit partager leur bon- » heur!

(La Folie & sa suite paroissent dans le fond du Théatre, au son d'une symphonie brillante.)

Arriette chantée par la Folie.

» Place pour la Folie ! chacun de vous me con-
» noît ; présente à toutes vos fêtes, j'y conduis la
» joie & les plaisirs.

Second couplet.

» Je préside à la Cour, au Parlement & à la
» Ville ; le citoyen, le villageois, le courtisan, le
» patriote m'accueillent avec transport : sans la Fo-
» lie, tout n'est que peine dans la vie.

Troisième couplet.

» Le Ministre d'Etat, la beauté farouche, le
» grave Magistrat, le Médecin habile, ont besoin
» de mon secours ; le Théatre, l'Auteur, le Comé-
» dien & le Parterre briguent ma faveur : sans la
» Folie tout n'est que peine dans la vie.

(On entend une symphonie douce, les Acteurs se rangent de chaque côté de la scène, le fond du Théatre s'ouvre, & l'on voit la compagnie à table.)

Un Druide.

Récitatif accompagné.

» Retires-toi, Folie, ta présence profane ces
» lieux ; la beauté qu'on y célèbre a rompu le
» charme qui me captivoit sous ces chênes orgueil-

» leux, tout pouvoir doit céder à celui de la beauté. » — Soyez témoins de la récompense qu'offre la » vertu aux mortels qui l'encensent.

(Il fait un mouvement de baguette, la scène disparoît, & représente le Temple de l'Amour.)

Le DRUIDE, *en donnant une couronne à Maria.*

» Ce Temple vous appartient, ces heureux ha- » bitans vous rendent hommage : regnez-y à jamais » sans crainte de rivalité.

MARIA.

Rien n'égale ma joie !

OLDWORTH.

Puisse-t-elle être toujours la même ! — Allons, mes amis, renonçons aux charmes de la magie, & occupons-nous des plaisirs plus réels.

GROVEBY.

Je suis fort content de ceux-ci ; l'ami Druide m'amuse infiniment ; tout ce qui me rappelle nos mœurs antiques me plaît ; je sais que la mode en est passée, mais chacun a son goût. — J'aime les vieux chênes, ils me rappellent la gloire dont l'Angleterre a joui autrefois. M. le Druide, mettez cette pensée en musique.

OLDWORTH,

OLDWORTH.

Vous serez obéi, mon *frère*.

(*Le Druide fait un signe de sa baguette, & l'orchestre joue l'Ariette suivante.*

ARIETTE *chantée par deux Voix.*

« Que la gloire d'Albion soit éternelle ! qu'Al-
» bion règne à jamais sur le vaste océan !

CHŒUR.

» Que la gloire d'Albion, &c.

DUPELEY, *à Lady Bab.*

Vous êtes bien sérieuse, Madame ; l'exemple vous auroit-il converti? Je serois trop heureux de marcher sur vos traces.

Lady BAB.

Je n'ai pas besoin d'exemple, Monsieur; ma raison a toujours condamné les vices du siècle, mais je n'ai jamais eu le temps de suivre ses conseils ; j'en rougis, & ne veux vivre que pour elle.....

GROVEBY.

Vous ne fûtes jamais plus digne d'éloges.

Lady BAB, *à Maria.*

Vos vertus m'enchantent ; aimons-nous, c'est le moyen de ne plus errer. — Vous aviez défendu,

M. Oldworth, qu'on se présentât chez vous sous le masque; vous ne vous êtes donc pas apperçu que j'en avois un?

OLDWORTH.

Il ne vous manquoit que le courage de vous montrer à découvert, pour être le modèle de votre sexe & de notre siècle.

DUPELEY.

Je sens combien les erreurs de la jeunesse nous rendent coupables; les charmes & l'esprit de Lady Bab ont dissipé le nuage qui m'aveugloit; si son cœur étoit d'accord avec le mien, un autre hymen rendroit plus mémorable encore la fête *des Chênes.*

Lady BAB.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur; mais après avoir marché dans le même sentier l'un & l'autre, je crois que six mois d'épreuves nous sont fort nécessaires.

OLDWORTH.

Rappellez-vous, Madame, que ma fête champêtre sert de garant à votre promesse. — Allons: que la danse & le chant terminent ce beau jour.

VAUDEVILLE.

Un BERGER.

« Gens de la Ville & de la Cour, dont la pré-

» sence porte la joie dans nos champs, vos jeux
» innocens nous font oublier nos travaux.

CHŒUR.

» Gens de la Ville & de la Cour, &c.

Un BERGER.

» Nous n'encensons point la fortune, nous avons
» brisé ses autels : nous ne sacrifions qu'à la santé,
» à l'amour & aux dons de la nature.

CHŒUR.

» Nous n'encensons point la fortune, &c.

Une BERGERE.

» Nous quittons la plaine & les bois pour accou-
» rir en ces lieux; nous ne voulons qu'un sourire
» de bonté qui encourage nos travaux.

CHŒUR.

» Nous quittons la plaine, &c.

Un BERGER.

» Nous ne suivons que les loix de la vérité,
» c'est elle qui fait notre bonheur, la raison pré-
» side aux plaisirs de notre jeunesse, & rend heu-
» reux nos vieillards.

CHŒUR.

» Nous ne suivons que, &c.

Une BERGERE.

» Apportez les myrthes & les roses, faites re-

» tentir les échos du son de vos chalumeaux, pro-
» longez vos chansons, que leur harmonie pénètre
» jusques dans l'étoile de Vénus.

CHŒUR.

» Apportez les myrthes & les roses, &c.

Une BERGERE.

» O ! Vénus ! sois nous propice : puissent tous
» les Bergers qui t'invoquent ressembler à l'époux
» de la *Nymphe des Chênes !*

CHŒUR.

» O ! Vénus ! &c.

Le DRUIDE.

Cessez vos chants, — recevez la divine influence de la magie : « puisse-t-elle faire germer ici l'amour
» vertueux ! c'est lui qui change l'humble chau-
» mière en un palais superbe, c'est lui seul qui vous
» rend heureux.

La Pièce finit par un Ballet général.

954636